

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

SCHILLER

THÉÂTRE

TRADUCTION NOUVELLE
PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER

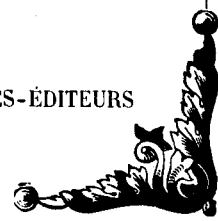
SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

DEUXIÈME SÉRIE

Don Carlos

Marie Stuart — Jeanne d'Arc

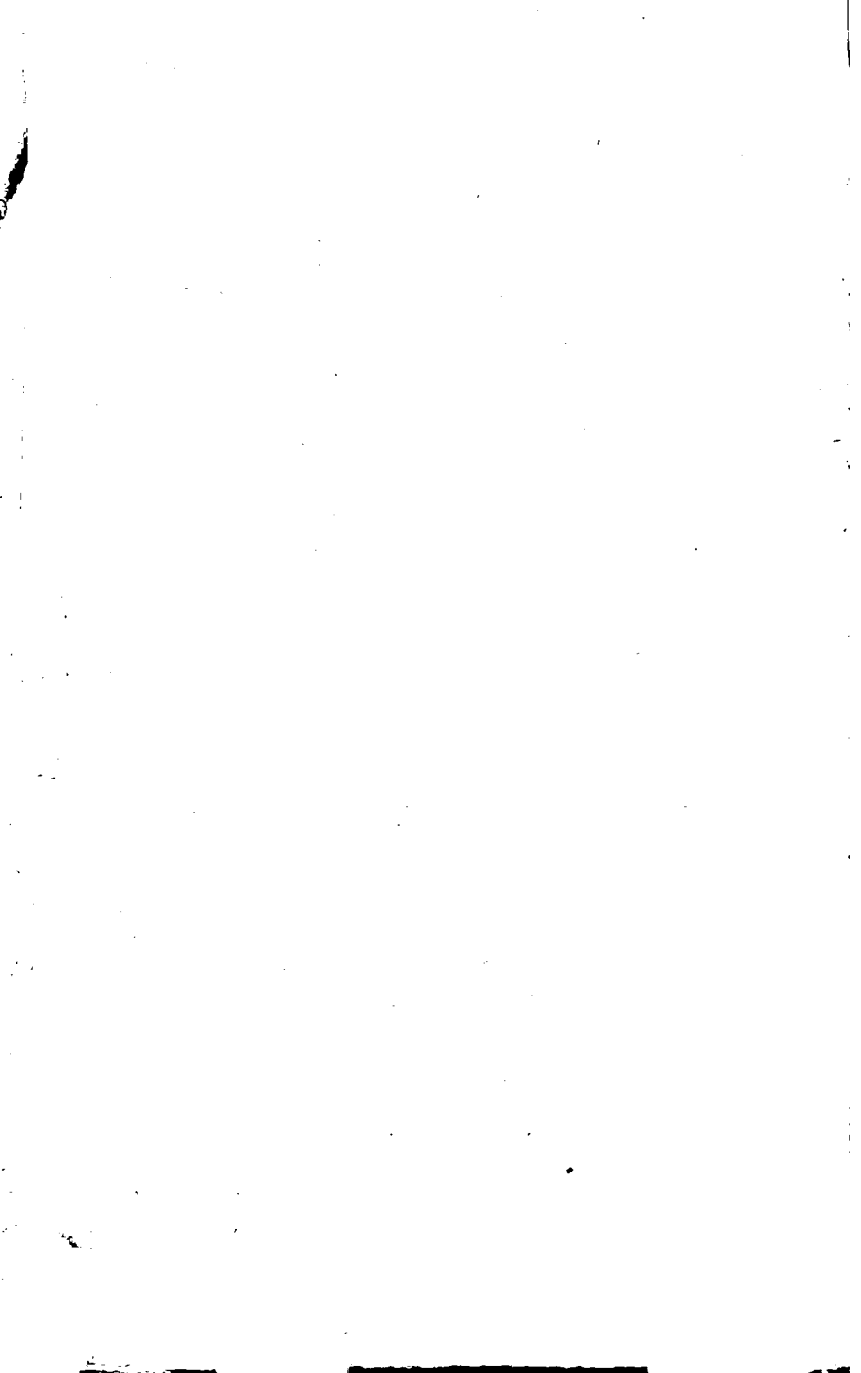


PARIS

CHARPENTIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE





SCHILLER

—

THÉÂTRE

II

A LA MÊME LIBRAIRIE

A 5 fr. 50 le volume

-
- SCHILLER.** — Histoire de la guerre de Trente ans, traduction de madame de CARLOWITZ, couronnée par l'Académie française.... 1 vol.
- Poésies, traduction de X. MARNIER..... 1 vol.
- GOETHE.** — Théâtre, traduction revue et précédée d'une étude par THÉOPHILE GAUTIER fils..... 2 vol.
- Poésies, traduites par HENRI BLAZE..... 1 vol.
- Faust, seule traduction complète par HENRI BLAZE..... 1 vol.
- Wilhelm Meister, traduction nouvelle par THÉOPHILE GAUTIER fils..... 2 vol.
- Werther, traduction de PIERRE LEROUX, suivi de Hermann et Dorotheë, traduction de X. MARNIER..... 1 vol.
- Les Affinités électives, traduction nouvelle par CAMILLE SELDEN. 1 vol.
- Mémoires, traduction nouvelle par madame de CARLOWITZ..... 2 vol.
- Correspondance entre Goethe et Schiller, traduction de madame de CARLOWITZ, révisée et précédée d'une étude sur Goethe et Schiller, par SAINT-RENÉ TAILLANDIER..... 2 vol.
- Conversations de Goethe pendant les dernières années de sa vie (1823-1832), recueillies par ECKERMANN, traduites en entier, pour la première fois, par ÉMILE DÉLÉROT, et précédées d'une introduction par SAINT-BEUVE, de l'Académie française 2 vol.
- KLOPSTOCK.** — La Messiade. traduction CARLOWITZ..... 1 vol.
- HOFFMANN.** — Contes fantastiques, traduction X. MARNIER..... 1 vol.
- UHLAND.** — Poésies, traduction par KALTSCHNIDT et LOUIS DEMOUCHEUX, précédée d'une introduction par SAINT-RENÉ TAILLANDIER... 1 vol.

CORDEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.

*Johann Christian
Friedrich von*

SCHILLER

THÉÂTRE

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER

SIXIÈME ÉDITION

REVUE CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS

CHARPENTIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE

1873

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LA PUCELLE D'ORLÉANS

TRAGÉDIE ROMANTIQUE.

PERSONNAGES.

CHARLES VII, roi de France.
LA REINE ISABEAU, sa mère.
AGNÈS SOREL, sa favorite.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne.
LE COMTE DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LA HIRE, } officiers au camp du roi.
DUCHATTEL, }
L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.
CHATILLON, chevalier bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général des Anglais.
LIONEL, } chefs anglais.
FALSTOLF, }
MONTGOMERY.
CONSEILLERS de la ville d'Orléans.
UN HÉRAUT, du camp des Anglais.
THIBAUT D'ARC, riche agriculteur.
MARGOT, }
LOUISON, } ses filles.
JEANNE, }
ÉTIENNE, }
CLAUDE-MARIE, } leurs amoureux.
RAYMOND, }
BERTRAND, autre paysan.
LE SPECTRE DU CHEVALIER NOIR.
UN CHARBONNIER ET SA FEMME.
SOLDATS ET PEUPLE, OFFICIERS de la couronne, ÉVÊQUES, MOINES.
MARÉCHAUX, MAGISTRATS, COURTISANS et autres personnages muets
formant le cortège du couronnement.

PROLOGUE.

UN SITE CHAMPÊTRE.

Sur le devant, à droite, une statue de saint dans une chapelle ;
à gauche, un grand chêne.

SCÈNE I.

THIBAUT D'ARC, ses TROIS FILLES, trois JEUNES
PATRES, leurs fiancés, THIBAUT.

THIBAUT. Oui, mes chers voisins, aujourd'hui en-

core nous sommes Français, aujourd'hui encore nous sommes les libres habitant set les maîtres de cet antique sol que nos pères ont labouré. Qui sait à qui demain nous n'appartiendrons pas ! De tous côtés l'Anglais fait flotter sa bannière victorieuse ; ses chevaux piétinent les riches campagnes de la France ! Déjà Paris l'a reçu triomphant dans ses murs, couronnant le rejeton d'une souche étrangère, du vieux diadème de Dagobert. Le petit-fils de nos rois, déshérité, erre aujourd'hui en fugitif par son propre royaume, et dans les rangs ennemis que dirige une mère dénaturée combat son plus proche cousin, le premier de ses pairs ! Villages et cités, l'incendie dévore tout, et de ces vallons encore paisibles à cette heure, la fumée de la dévastation se rapproche de plus en plus. C'est pourquoi, mes chers voisins, j'ai résolu, avec l'aide de Dieu, et tandis que je le puis encore, de pourvoir honnêtement mes filles. — Car la femme, en des temps comme les nôtres, a surtout besoin d'un protecteur, et j'estime qu'un amour fidèle aide à supporter bien des fardeaux.

(S'adressant au premier pâtre.)

Venez, Étienne ; vous recherchez la main de ma Margot, nos terres se touchent, vos cœurs s'entendent, c'en est assez pour fonder une heureuse union. *(Au second.)* Et vous, Claude-Marie, vous vous taisez et ma Louison baisse les yeux ! Irais-je séparer deux cœurs qui se sont rencontrés, parce que vous n'avez pas à m'offrir des trésors ? Des trésors, et qui désormais en possède ? La maison aussi bien que la grange sont aujourd'hui la proie de l'ennemi et de la flamme, et je doute qu'il y ait quelque part, au temps où nous vivons, un plus ferme abri que la poitrine d'un bon garçon.

LOUISON. Mon père !

CLAUDE-MARIE. Ma Louison !

LOUISON, *embrassant Jeanne*. Chère sœur !

TRIBAUT. Je donne à chacune trente acres de terre,

l'étable, la basse-cour et le foyer. — Dieu m'a béni, puisse-t-il vous bénir de même !

MARGOT, *embrassant Jeanne*. Rends-toi aux vœux de ton père, prends exemple sur nous, et que ce jour voie ainsi se former trois heureux couples.

THIBAUT. Allez, préparez-vous ; demain les noces seront célébrées, et j'entends que tout le village y prenne part.

(Les deux couples s'éloignent bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT. Jeannette, tes sœurs se marient toutes deux ; les voilà heureuses, et la vue de ce bonheur réjouit ma vieillesse, tandis que toi, la plus jeune de mes enfants, il semble que tu ne veuilles me donner que chagrin et tristesse !

RAYMOND. Eh bien, n'allez-vous pas encore la quereller ?

THIBAUT. Un brave et digne garçon s'offre à toi, auquel nul dans le pays n'oserait se comparer ; il t'a voué son cœur et te recherche voilà tantôt trois ans avec tendresse et discrétion, et tu ne sais répondre à ses désirs, à ses avances, que par des refus et des froideurs. Pas un de nos jeunes pâtres n'amena jamais sur tes lèvres un sourire de bienveillance. Je te vois aujourd'hui dans tout l'éclat de ta jeunesse, ton printemps touche à la plénitude, c'est le moment de l'espérance, la fleur de ta beauté se développe. Mais, hélas ! en vain je me flatte de voir la tendre fleur de l'amour sortir de ses boutons et s'épanouir joyeusement en un fruit d'or. Oh ! je ne le cache pas, un tel état m'afflige et me semble une fatale erreur de la nature. Je n'aime point un cœur austère et glacé qui se ferme en ces belles années où les sentiments ne demandent qu'à se répandre.

RAYMOND. Laissez-la, père, laissez-la faire comme il

lui plaît. L'amour de ma noble Jeanne est une auguste et chaste fleur du ciel, et c'est dans le silence et peu à peu que de pareils trésors doivent mûrir. Il faut à la jeunesse l'air libre et pur des montagnes, et des hauteurs où elle habite encore, elle hésite à descendre dans nos étroites demeures où logent les mesquins soucis. Souvent du fond de nos vallées je la contemple avec une muette admiration lorsque, belle et majestueuse, elle vient à m'apparaître sur la cime de quelque pic, entourée de ses troupeaux, et son regard sérieux incliné vers les basses régions de la terre. On croirait voir en elle par moment quelque chose de surhumain, et souvent je me suis demandé si cette enfant ne serait point la fille d'autres siècles !

THIBAUT. Et voilà justement ce que moi je ne puis souffrir. Elle fuit le doux commerce de ses sœurs, ne se plaît qu'à vaguer sur les cimes désertes, et jamais le chant du coq ne l'a surprise dans sa course. A ces heures d'épouvante où l'homme si volontiers cherche à se rassurer par le contact des autres hommes, elle s'en va, pareille à l'oiseau dont les ténèbres sont la patrie, se plonger dans les sombres royaumes de la nuit parcourant le carrefour, entretenant de mystérieux dialogues avec le vent de la montagne. Pourquoi choisit-elle toujours ce lieu pour y conduire ses troupeaux ? Je la vois des heures entières assise là, pensive, sous l'arbre druidique, sous ce chêne dont tous les gens heureux craignent de s'approcher. Car cet asile est réputé funeste, et dès les temps anciens, dès le temps du paganisme, un mauvais esprit passe pour y avoir fait son siège. Les vieillards du pays racontent sur cet arbre d'effrayantes légendes, et souvent de ses sombres feuillages s'échappent les sons de voix étranges. Moi-même, un soir, m'étant attardé, je passais mon chemin dans son voisinage ; n'ai-je point vu le fantôme d'une femme assis à son ombre, un spectre enveloppé d'un linceul et dont la main desséchée s'étendait vers

moi comme pour me faire signe de venir ? Tant est que je me mis à fuir en recommandant mon âme à Dieu.

RAYMOND, *indiquant la sainte statue placée dans la chapelle.* L'influence sacrée de cette image qui répand autour d'elle la paix du ciel, voilà, croyez-moi, ce qui vers ces lieux attire votre fille, et non point l'œuvre du démon.

THIBAUT. Oh ! non, non ! ce n'est point en vain qu'elle se montre à moi dans mes songes et mille inquiétantes visions. Par trois fois je l'ai vue à Reims, assise sur le trône de nos rois, ses tempes ornées d'un diadème où sept étoiles flambloyaient, et tenant dans sa main le sceptre d'où trois lis blancs sortaient épanouis comme d'une tige, tandis que moi, son père et ses deux sœurs, et tous les princes, comtes, archevêques, tous jusqu'au roi lui-même, nous nous inclinions devant elle. Que peut signifier un tel éclat dans ma chaumière ? Que peut-il m'annoncer, sinon quelque profonde catastrophe ? Ce rêve n'est-il point le symbole des vaines aspirations de son cœur ? Elle rougit de son obscurité. — Cette beauté du corps que Dieu lui a donnée, ces glorieux trésors que sa bénédiction a répandus sur elle entre toutes les filles de ce vallon, entretiennent dans son cœur un orgueil coupable, et c'est l'orgueil qui fut cause de la chute des anges, c'est par l'orgueil que l'enfer se rend maître des hommes.

RAYMOND. L'orgueil ? Mais qui donc plus que votre pieuse enfant possède les vertus modestes ? N'est-ce point elle qui de gaieté de cœur se fait l'humble servante de ses sœurs. Elle, la plus douée entre toutes les femmes, se montre en même temps la plus soumise, et vous la voyez, le front serein, se plier aux plus rudes travaux. Par ses soins prospèrent vos troupeaux, vos semailles, et sur tout ce qu'elle fait un bonheur ineffable, inouï, se répand.

THIBAUT. En effet, un bonheur inouï ! et c'est là ce qui m'épouvante. Assez sur ce sujet, je me tais ; je

veux me taire. Dois-je donc accuser mon propre enfant? Non, mais l'exhorter, prier pour elle, l'exhorter surtout. — Fuis loin de cet arbre, — renonce à cet amour de la solitude, et cesse de creuser le sol à minuit pour y chercher des plantes, cesse de composer des breuvages, de tracer sur la table des signes mystérieux; les esprits ont leur royaume à fleur de terre, toujours aux aguets et l'oreille collée au sol qui les recouvre; pour peu qu'on gratte, ils vous ont bientôt entendu. Consens à ne plus rester seule, car c'est dans la solitude que Satan aborda le Dieu du ciel lui-même.

SCÈNE III.

BERTRAND *s'avance, tenant un casque à la main*; THIBAUT,
RAYMOND, JEANNE.

RAYMOND. Chut, j'aperçois Bertrand qui revient de la ville. Quelles nouvelles en rapporte-t-il?

BERTRAND. Vous vous étonnez tous de me voir dans les mains cet étrange ornement?

THIBAUT. En effet; dites-nous, comment avez-vous ce casque et pourquoi ce signe de discorde que vous apportez dans nos vallons paisibles? (*Jeanne qui, pendant les deux scènes précédentes, est demeurée à l'écart, silencieuse et sans prendre part à l'action, se rapproche et commence à devenir attentive.*)

BERTRAND. A peine si je sais moi-même comment cela m'est advenu. J'étais à Vaucouleurs pour m'acheter un équipement de guerre; une grande foule se pressait sur la place du marché, car des légions de fuyards venaient justement d'arriver d'Orléans avec les plus mauvaises nouvelles des événements. La ville entière s'agitait éperdue, et comme je cherchais à me frayer un passage, soudain une brune bohémienne m'accoste avec ce casque, et fixant sur moi son regard aigu: « Compagnon, dit-elle, vous cherchez un casque, je le sais, il vous en faut un, prenez celui-ci, je vous

le donne à bon marché. » Adressez-vous aux lansquenets, lui répondis-je ; quant à moi, je suis un laboureur et n'ai que faire de ce casque. Mais elle, insistant toujours : « Nul homme ne peut dire à cette heure : « Je n'ai que faire d'un casque. » Un abri de fer pour la tête vaut mieux de nos jours qu'une maison de pierre. » Ainsi elle me pourchassait de rue en rue, me forçant à prendre son casque, dont je ne voulais pas, et cependant je le trouvais si beau, si reluisant, ce casque, digne d'orner la tête d'un chevalier ! et tandis qu'indécis, je le pesais dans ma main, songeant à l'étrangeté de l'aventure, la bohémienne avait disparu, entraînée par le torrent du peuple, et le casque m'était resté.

JEANNE, *avec vivacité, et cherchant à saisir le casque.*
Donnez-le-moi, ce casque.

BERTRAND. Qu'en ferez-vous ? Ce n'est point là un ornement de jeune fille.

JEANNE, *le lui arrachant.* Je vous dis que ce casque est à moi, il m'appartient.

THIBAUT. Quel nouveau vertige la prend ?

RAYMOND. Laissez-la, père ! Cet appareil guerrier sied à votre fille, car sa poitrine enferme un cœur viril. Avez-vous oublié comment elle dompta celoup furieux, fléau de nos bergeries, terreur de tous nos jeunes pâtres ? Elle seule, la pucelle au cœur de lion, osa se mesurer avec la bête féroce, et de sa gueule sanglante arracha la brebis qu'elle emportait déjà. Si vaillante que soit la tête que recouvre ce casque, il n'en saurait orner une plus digne.

THIBAUT, *à Bertrand.* Parlez, quels nouveaux désastres avez-vous à nous annoncer ? que vous ont appris les bandes fugitives ?

BERTRAND. Dieu sauve le roi et vienne en aide à ce malheureux pays ! Sorti vainqueur de deux batailles décisives, l'ennemi est au cœur de la France, et toutes nos provinces sont perdues jusqu'aux limites de la

Loire. Désormais, c'est devant Orléans que se concentrent toutes ses forces rassemblées.

THIBAUT. Dieu protège le roi !

BERTRAND. De toutes parts d'immenses préparatifs sont mis en œuvre, et de même qu'aux jours d'été, on voit les abeilles en épais essaims envelopper la ruche, de même que ces légions de sauterelles dont l'air est obscurci s'abattent sur la campagne qu'ils couvrent au loin par myriades innombrables, ainsi s'est abattue sur les plaines d'Orléans une nuée de peuples divers et confus dont le camp offre un mélange inintelligible de toutes les langues. Là le Bourguignon puissant a réuni ses hommes à ceux du pays de Liège et de Namur, à ceux du Luxembourg et du Brabant. Là sont les Gantois voluptueux qui se pavanent dans la soie et le velours ; là sont les hommes de Zélande, dont les villes s'élèvent blanches et propres hors du sein de la mer ; le Hollandais habile à traire les vaches ; les hommes d'Utrecht, jusqu'à ceux de la Frise, tournée vers le pôle nord, tous attachés à la bannière du victorieux Bourguignon, tous résolus à soumettre Orléans.

THIBAUT. O discorde à jamais lamentable, qui tourne contre la France les propres armes de la France !

BERTRAND. Elle aussi, la vieille reine, la superbe Isabelle, princesse de Bavière, elle aussi on la voit vêtue d'acier, chevaucher par le camp, animant, par ses discours empoisonnés, la haine de tous ces peuples contre le fils qu'elle a porté dans ses entrailles !

THIBAUT. Malédiction sur elle ! et puisse Dieu lui réserver le sort de Jézabel !

BERTRAND. Le redoutable Salisbury, pourfendeur de murailles, conduit l'assaut. A ses côtés combattent Lionel, frère du lion, et Talbot, dont l'épée meurtrière moissonne les peuples dans les batailles. Ils ont juré, ces hommes arrogants, de vouer au déshonneur toutes les jeunes filles, et de faire mourir par l'épée tout ce qui aurait porté l'épée. Quatre forts élevés par eux me-

nacent la ville ; du haut d'un de ces points d'observation, plane l'œil sanguinaire de Salisbury, comptant les rapides passants qui s'aventurent par les rues. Déjà sous les mille boulets qui foudroient la ville, les églises s'effondrent, et l'auguste clocher de Notre-Dame incline son front royal. Ils ont aussi creusé des mines, véritables volcans de l'enfer sur lesquels s'agite avec désespoir la malheureuse cité, menacée à chaque instant de se voir réduite en cendres au milieu de l'explosion du tonnerre. (*Jeanne écoute avec une attention de plus en plus avide et se coiffe du casque.*)

THIBAUT. Mais où sont-elles, ces vaillantes épées de la France qu'on nommait Xaintrailles et La Hire ? Où donc est-il, ce rempart du pays, l'héroïque bâtard, pour que l'ennemi triomphant ait pu s'avancer de la sorte ? Que fait le roi ? assiste-t-il donc d'un œil indifférent aux calamités de son peuple, à la ruine de ses provinces ?

BERTRAND. A Chinon le roi tient sa cour. Faute de monde, impossible de tenir la campagne, à quoi sert la bravoure des chefs, le bras du héros, lorsque la pâle peur paralyse l'armée ? Une terreur qu'on prendrait pour un fléau de Dieu s'est emparée des plus vaillants. Vainement les chefs ordonnent qu'on se lève. Telles on voit les brebis inquiètes resserrer leurs rangs quand le hurlement du loup se fait entendre, tel le Franc, oublieux de son antique gloire, s'empresse à se confiner dans les forteresses. Un seul, à ce qu'on raconte, est parvenu à rassembler une faible troupe et se porte au-devant du roi à la tête de seize compagnies.

JEANNE, *avec chaleur*. Le nom de ce chevalier ?

BERTRAND. Baudricourt. Mais, hélas ! on doute qu'il réussisse à tromper l'ennemi acharné sur sa trace avec deux armées.

JEANNE. Où le trouver, savez-vous ? Si vous le savez, dites-le-moi.

BERTRAND. Il campe à une demi-journée de Vaucouleurs.

THIBAUT, à Jeanne. Que t'importe cela ? et pourquoi t'enquérir, jeune fille, de choses qui ne te regardent point ?

BERTRAND. En présence d'un ennemi tout-puissant, et désespérant de recevoir du roi aucun secours, ils ont tous résolu à Vaucouleurs de se rendre au Bourguignon. C'est l'unique moyen aujourd'hui d'échapper au joug de l'étranger et de conserver l'antique souche royale ; peut-être même y aurait-il quelque chance de retomber en partage à l'ancienne couronne, au cas où France et Bourgogne parviendraient enfin à s'entendre.

JEANNE, avec inspiration. Jamais ! Point de traité, point de transaction arrachée à la faiblesse ! Le sauveur est proche et déjà s'arme pour le combat. Devant Orléans va pâlir l'étoile de l'ennemi. La mesure est comblée, je vous le dis, les blés sont mûrs pour la moisson. Voici venir la pucelle qui fauchera les semailles de leur orgueil, et du firmament où ils l'ont attachée, précipitera leur gloire dans l'abîme. N'hésitez pas, ne fuyez pas ! car devant que l'épi jaunisse, devant que la lune ait accompli sa période, les coursiers d'Angleterre auront cessé de s'abreuver dans les flots limpides de la Loire.

BERTRAND. Hélas ! le temps des miracles est passé.

JEANNE. Dieu permettra qu'il se renouvelle. Une blanche colombe prendra son vol et fendra, pareille à l'aigle audacieux, sur ces vautours qui ravagent la patrie. Elle aura raison du Bourguignon superbe aux trahisons fatales, terrassant Talbot aux cent bras, et Salisbury le sacrilège, chassant devant elle comme un troupeau tous ces féroces insulaires. Avec elle sera le Seigneur, le Dieu des combats, qui choisira pour se manifester la plus craintive entre ses créatures, et se glorifiera dans une faible fille, car il est le Tout-Puissant.

THIBAUT. Quel démon inspire cette enfant ?

RAYMOND. C'est le casque, dont l'influence guerrière la pénètre. Tenez, son regard étincelle, sa joue flamboie d'une lueur de pourpre.

JEANNE. Quoi ! ce royaume croulerait ? Quoi ! ce pays de la gloire, le plus beau que l'éternel soleil contemple dans sa course, le paradis terrestre aimé de Dieu subirait les chaînes de l'étranger ! Non, ici s'est brisée la puissance des païens, ici la première croix éleva dans l'air son signe de rédemption, ici repose la cendre de saint Louis, et d'ici sont partis les conquérants de Jérusalem.

BERTRAND, *stupéfait*. Écoutez, d'où puise-t-elle cette inspiration ? Arc, Dieu vous a rendu père d'une fille prédestinée.

JEANNE. Ainsi nous n'aurions plus nos rois, plus de souverain national ! Le roi disparaîtrait de la surface de la terre, lui qui ne peut mourir, lui le protecteur de la charrue féconde, lui qui seul affranchit les serfs, qui groupe joyeusement les villes autour de son trône, lui Providence des faibles et terreur des méchants, lui qui ne connaît pas l'envie, car il est le plus grand entre tous, lui qui n'est pas un homme seulement, mais un ange de miséricorde sur cette terre en proie aux mauvaises passions. Car le trône des rois qui brille d'or, est l'abri tutélaire des pauvres délaissés ; là sont assises côte à côte la puissance et la charité. Le coupable en tremblant s'en approche, l'innocent avec confiance, et sa main se joue dans la crinière du lion étendu sur ses marches. Un roi étranger, un maître venu de dehors ! Mais comment aimeraient-ils ce roi qui ne renferme point les ossements sacrés de leurs ancêtres ? Celui-là qui n'a pas grandi avec nos jeunes gens, celui-là dont les entrailles n'ont point vibré à l'appel de nos voix peut-il jamais se dire notre père ?

THIBAUT. Dieu protège la France et le roi ! Quant à nous, paisibles laboureurs, nous ignorons l'art de manier l'épée et de dompter un palefroi ; tâchons alors de

nous résigner en silence et de nous soumettre au lot que la victoire nous donnera. Le sort des batailles est le jugement de Dieu, et notre maître est celui-là qui reçoit l'onction sainte et se couronne à Reims du diadème. Au travail, mes enfants, au travail, et ne songeons qu'à ce qui nous touche. Laissons les grands de la terre et les princes se disputer la possession du sol. Permis à nous d'assister sans trouble aux catastrophes, car le sol que nous labourons résiste à tous les chocs. La flamme peut incendier nos villages, le sabot de leurs coursiers piétiner nos moissons ; des moissons, le printemps en amène de nouvelles, et nos frêles chaumières sont faciles à reconstruire. (*Tous s'éloignent, excepté Jeanne.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule*. Adieu, montagnes, chers pâturages, et vous calmes vallons, adieu ! Jeanne désormais ne foulera plus vos sentiers, Jeanne vous dit un éternel adieu. Prairies que j'arrosai, arbres que j'ai plantés, continuez à reverdir ; adieu, grottes et sources fraîches ! Écho, douce voix de ce val qui tant de fois répondis à mes chants, Jeanne s'éloigne et plus jamais ne reviendra !

Lieux témoins de mes joies innocentes, je vous délaisse et pour toujours ! Dispersez-vous, mes brebis, par les plaines ; dispersez-vous, troupeaux abandonnés ; d'autres troupeaux désormais me réclament qu'il faut que je dirige à travers les sanglants pâturages des dangers. Telle est la voix de l'esprit qui m'appelle ; nulle vanité, nul sentiment terrestre dans l'attraction à laquelle j'obéis.

Car ce Dieu qui sur les cimes d'Horeb apparut à Moïse au sein du buisson flamboyant pour lui commander de tenir tête à Pharaon ; ce Dieu qui sut armer pour sa défense un enfant, le pâtre Isaïe, et toujours se montra propice aux bergers ; ce Dieu,

à moi aussi m'a parlé du fond des rameaux de cet arbre, disant : « Va et me rends témoignage sur la terre !

« D'un rude airain tu couvriras tes membres, d'acier tu couvriras ta gorge délicate. Jamais l'amour humain de ses flammes coupables n'éveillera chez toi de ténébreux désirs. Jamais la couronne des fiançailles ne doit orner tes tempes, nul enfant bien-aimé ne doit s'épanouir sur ton sein ; mais en revanche je te rendrai illustre par la guerre entre toutes les femmes.

« Car j'ai choisi le moment où les plus vaillants voient fléchir leur courage, où les destins de la France vont se consommer, pour te mettre en main mon oriflamme. Comme le faucheur abat la gerbe, ainsi tu moissonneras ces superbes vainqueurs, ta main arrêtera le cours de leur fortune, car je t'ai suscitée pour sauver de la ruine les héroïques enfants de la France, pour délivrer Reims et couronner ton roi. »

Le ciel me devait un gage, il m'envoie ce casque dont le fer me communique une céleste force, et fait courir dans mes veines le feu sacré des chérubins. Je sens qu'il m'entraîne au combat et m'y pousse avec l'impétuosité du tourbillon. Aux armes ! le coursier se cabre et la trompette a retenti.

ACTE PREMIER.

La cour du roi Charles à Chinon.

SCÈNE I.

DUNOIS et DUCHATEL.

DUNOIS. Non, je n'en supporterai pas davantage, je me sépare de ce roi, qui lâchement s'abandonne lui-même. — Mon cœur de soldat saigne, et je me sens prêt à verser des larmes de sang à voir des bandits se

partager la France avec l'épée, et ces antiques cités qui ont vieilli avec la monarchie livrer à l'ennemi leurs clefs rouillées ; tandis que nous ici, nous perdons en de vains loisirs un temps précieux pour la défense. — Sur le bruit qu'Orléans est menacé, j'accours du fond de la Normandie, pensant trouver le roi à la tête de son armée, et je le trouve ici, entouré de baladins et de troubadours, s'occupant à deviner des rébus et à donner des fêtes à Sorel ; ni plus ni moins que si le royaume était en pleine paix ! — Le connétable se retire, tant de misères l'ont dégoûté, et moi aussi je m'éloigne et le livre à son mauvais destin !

DUCHATEL. Voici le roi.

SCÈNE II.

LE ROI CHARLES, *les Précédents*.

CHARLES. Le connétable me renvoie son épée et quitte mon service ! — Dieu soit loué ! Ceci nous débarrasse d'un mécontent hargneux dont l'esprit dominateur fatiguait tout le monde.

DUNOIS. Un homme a toujours sa valeur en des circonstances comme celles où nous sommes, et je ne m'accommoderais point si facilement de le perdre.

CHARLES. C'est donc le pur besoin de contredire qui te fait ainsi parler. Tant qu'il fut là, jamais il ne t'eut pour ami.

DUNOIS. C'était un fou, j'en conviens, orgueilleux, fatigant, insupportable, et qui jamais ne savait en finir. — Cette fois du moins il agit à propos, puisqu'il abandonne la place au bon moment, alors qu'il n'y a plus d'honneur à y rester.

CHARLES. Je m'aperçois que tu es dans tes belles humeurs, et n'ai garde de t'y vouloir troubler ! — Duchâtel, il y a là des envoyés du vieux roi René, on les dit passés maîtres en l'art du chant et fort célèbres ; veille à ce qu'ils soient traités comme ils le méritent,

et qu'on leur donne à chacun une chaîne d'or ! (*Au Bâtard*). Qu'as-tu maintenant à sourire ?

DUNOIS. J'aime à voir ainsi ta bouche prodiguer les chaînes d'or !

DUCHATTEL. Sire, il n'y a plus d'argent dans ton trésor.

CHARLES. A toi d'en trouver. — Je n'entends point que de nobles chanteurs quittent ma cour sans récompense. C'est par eux que fleurit le sceptre ; autour de la couronne inféconde, eux seuls savent l'art d'enlacer le verdoyant rameau ; ils marchent les égaux des souverains, d'un simple souhait vont se construire un trône, et leur royaume, tout paisible qu'il est, ne flotte point seulement dans l'espace. C'est pourquoi chanteurs et monarques vont de pair, car tous deux habitent les plus hautes cimes !

DUCHATTEL. Mon royal maître ! j'ai dû ménager ton oreille aussi longtemps que les dernières ressources ne furent point taries. Aujourd'hui la nécessité délie mes lèvres ! — Apprends-le donc, tu n'as plus rien à donner, hélas ! demain toi-même n'auras plus de quoi fournir à tes propres besoins. Le flot de nos richesses s'est épuisé, ton trésor est à sec. Les troupes ne reçoivent point de solde et menacent en murmurant de désert ; à peine si je sais comment subvenir aux frais de ta maison royale, et te faire vivre non en prince, mais selon les lois du plus strict nécessaire !

CHARLES. Engage nos droits de souverain, emprunte aux Lombards !

DUCHATTEL. Sire, les revenus de ta couronne, tes droits de souverain sont déjà pour trois ans engagés.

DUNOIS. Et d'ici là, le pays ni le gage n'existeront plus.

CHARLES. Il nous reste encore nombre de bons États.

DUNOIS. Aussi longtemps qu'il plaît à Dieu et à l'épée de Talbot. Car Orléans une fois pris, tu peux t'en aller garder les moutons avec ton roi René !

CHARLES. Tu ne sais qu'exercer ton esprit sur ce

prince, qui cependant, aujourd'hui même, vient de me traiter royalement.

DUNOIS. Serait-ce par hasard qu'il t'aurait donné sa couronne de Naples ! car elle est à vendre, à ce qu'on m'assure, depuis qu'il garde les moutons.

CHARLES. Pur badinage ! aimables jeux ! et fêtes qu'il se donne de vouloir fonder au sein de réalités barbares où nous vivons, un monde innocent et naïf ! Mais sous ces plans se cache une intention royale et magnanime. — Restaurer les beaux jours d'autrefois où régnait la douce poésie, où l'amour faisait des héros, où de nobles femmes, au sens épuré, au goût délicat, s'érigeaient en tribunal du Tendre. C'est ce doux âge d'or qu'a choisi pour s'y établir le gai vieillard, occupé à bâtir sur la terre cette cité céleste qui fleurit dans les chants du passé. Sous ses auspices, une cour d'amour s'est rassemblée où les chevaliers se doivent rendre, où trônent de pudiques femmes, où la poésie va naître ; et le prince d'amour qu'il a nommé : c'est moi !

DUNOIS. Je ne suis point trempé de telle sorte que je veuille battre en brèche la puissance de l'amour. Je lui dois mon nom, je suis son fils, et tout mon patrimoine est en son royaume. Mon père fut le duc d'Orléans, et si peu de cœurs féminins lui résistèrent, le nombre n'est pas grand des châteaux-forts qu'il ne sut point soumettre. Prince d'amour ! si tu tiens à porter dignement ce titre, montre-toi le plus vaillant entre tous les vaillants ! Si je m'en fie à ce que j'ai lu dans ces vieux livres dont tu parles, l'amour en ces temps n'allait guère sans les vertus chevaleresques, et c'étaient des héros, j'imagine, et non pas des bergers qui siégeaient autour de la table ronde. Qui ne sait défendre la beauté ne mérite pas un regard d'elle. Nous foulons le champ du combat, tire l'épée pour ta couronne héréditaire, défends en chevalier ton patrimoine et l'honneur des plus nobles dames, et lorsque des flots du sang ennemi tu auras retiré le diadème de tes pères, alors

il sera temps de te couronner des myrtes de l'amour, alors de tels honneurs siéront à ta dignité de prince.

CHARLES, à un page qui entre. Qu'est-ce?

LE PAGE. Les conseillers d'Orléans sollicitent une audience.

CHARLES. Qu'ils soient introduits. (*Le page sort.*) Encore des secours qu'on me réclame, et cela, quand j'aurais tant besoin qu'on me vint en aide à moi-même !

SCÈNE III.

TROIS CONSEILLERS, les Précédents.

CHARLES. Soyez les bienvenus, mes fidèles sujets ; comment se comporte notre bonne ville d'Orléans ? Continue-t-elle à résister avec son intrépidité accoutumée à l'ennemi qui l'assiège ?

LE PREMIER CONSEILLER. Ah ! Sire ! Le péril s'accroît d'heure en heure, et la ville est au moment de succomber. Les ouvrages extérieurs sont entièrement détruits, à chaque assaut qu'il tente, l'ennemi gagne du terrain. Nos murailles sont dépourvues de combattants, car à tout moment nos hommes sont forcés d'effectuer des sorties désespérées, et bien peu, une fois dehors, revoient les portes de la cité natale ; à tant de fléaux qui nous accablent est venue se joindre la famine. Aussi le noble comte de Rochepierre, qui commande la défense, est-il, en ces conjonctures suprêmes, convenu avec l'ennemi de se rendre d'ici à douze jours, si dans cet intervalle il ne paraît pas dans la plaine une armée assez nombreuse pour sauver la ville. (*Dunois fait un mouvement de colère.*)

CHARLES. Le délai me semble bien court.

LE CONSEILLER. Et maintenant, sire, nous accourons auprès de toi, sous l'escorte de l'ennemi, pour supplier ton cœur de prince afin qu'il ait en compassion sa bonne ville, car si tu ne viens à son aide, le délai expiré, au douzième jour elle se rend.

DUNOIS. Quoi ! Xaintrailles aurait le front de consentir à ce traité de honte.

LE CONSEILLER. Non pas lui, monseigneur ; aussi longtemps qu'a vécu ce brave, il ne fut question de paix ni de soumission.

DUNOIS. Ainsi Xaintrailles est mort ?

LE CONSEILLER. Il est tombé sur nos murs, ce héros, en défendant la cause de son roi.

CHARLES. Xaintrailles mort ! En lui je perds toute une armée. (*Un chevalier survient et dit quelques mots à l'oreille du Bâtard, qui reste confondu.*)

DUNOIS. Ce dernier coup nous manquait.

CHARLES. Allons, qu'est-ce encore ?

DUNOIS. Un message du comte Douglas. Les Écossais se révoltent et menacent de quitter leur poste s'ils ne reçoivent aujourd'hui même leur arriéré.

CHARLES. Duchâtel !

DUCHATTEL, *en haussant les épaules*. Sire, je ne sais en vérité plus que dire.

CHARLES. Promets, engage tout ce que tu as, la moitié de mon royaume.

DUCHATTEL. Vaines ressources trop souvent employées !

CHARLES. Les meilleures troupes de mon armée ! Il ne faut pas que les Écossais me quittent maintenant, non, il ne le faut pas !

LE CONSEILLER, *fléchissant le genou*. O roi, viens-nous en aide ! Songe à notre détresse.

CHARLES, *avec désespoir*. Et puis-je en frappant du pied faire sortir des armées de la terre ? Puis-je faire que le creux de ma main devienne un champ de blé ? Coupez-moi en morceaux, arrachez-moi le cœur et le monnoyez en place d'or. J'ai du sang à vous donner, mais non de l'argent, non des soldats. (*Il aperçoit Agnès Sorel qui s'avance, et va au-devant d'elle les bras ouverts.*)

SCÈNE IV.

AGNÈS SOREL, *une cassette dans les mains; les Précédents.*

CHARLES. O mon Agnès, ô ma vie bien-aimée, viens pour m'arracher à mon désespoir. Que je te voie, que je me réfugie sur ton sein, et rien n'est perdu tant que je te possède encore !

SOREL. Cher roi ! (*Promenant autour d'elle un regard inquiet.*) Serait-il vrai, Dunois ? Duchâtel ?

DUCHATTEL. Hélas !

SOREL. En serait-on à cette extrémité, que les troupes ne reçoivent plus de solde et veuillent désertier ?

DUCHATTEL. Hélas ! rien de plus vrai.

SOREL, *le forçant à prendre sa cassette.* De l'or, des bijoux, en voilà ! Fondez ma riche vaisselle, vendez, engagez mes châteaux. Empruntez sur mes domaines de Provence. Faites argent de tout et contentez les troupes. Vite, allez, ne perdons pas de temps. (*Elle le presse de sortir.*)

CHARLES. Eh bien ! Duchâtel ; eh bien ! Dunois ; dites-vous encore qu'il est pauvre, celui qui la possède, cette perle des femmes ! Noble autant que je le suis, le sang des Valois n'est pas plus pur que le sien. Elle serait l'honneur du premier trône de la terre, mais les trônes, elle les dédaigne, et de moi ne veut que mes amours. Une fleur en hiver, un fruit rare, m'a-t-elle jamais permis d'autres cadeaux. Et cette femme, qui ne veut d'aucun sacrifice, s'empresse à me les faire tous. Cœur magnanime qui joue sur mon étoile à son déclin ses richesses et ses trésors !

DUNOIS. Parle plutôt de sa démente au moins égale à la tienne. Ce qu'elle fait là, c'est jeter une proie de plus à l'incendie, c'est puiser au tonneau des Danaïdes. Elle ne te sauvera point, et va seulement se perdre avec toi.

SOREL. N'en crois rien. Vingt fois il a pour toi risqué sa vie, et m'en veut aujourd'hui de te donner mon or. Quoi ! je t'aurais tout livré sans hésiter, je t'aurais sacrifié des biens autrement précieux que les perles et l'or, et maintenant je garderais mon bonheur pour moi seule ! Viens, rejetons loin de nous toute pompe inutile de l'existence, et souffre ici que je donne un noble exemple d'abnégation ! Fais de ta cour un camp, de ton or du fer, jette résolument après ta couronne tout ce que tu possèdes ! Viens ! viens ! nous partagerons les périls et les privations. Armons en guerre nos coursiers ; que les ardentes flèches du soleil dardent sur nos poitrines ; les nuages au-dessus de nos têtes, et la pierre pour oreiller ! Laisse faire, à supporter ses propres tribulations, le soldat aguerri prendra patience lorsqu'il verra son roi réclamer sa part de fatigues et de travaux.

CHARLES, *souriant*. Oui, et maintenant s'accomplit la prophétie de cette nonne extatique de Clermont qui jadis me prédit qu'une femme me rendrait un jour vainqueur de mes ennemis, et reconquerrait pour moi la couronne de mes pères. Cette femme, je la cherchais dans le camp de mes adversaires, et m'efforçais en cette idée de regagner le cœur de ma mère. Erreur ! la voilà, l'héroïne qui me doit conduire à Reims ; il était dit que je vaincrais par l'amour de mon Agnès !

SOREL. Tu vaincras par la vaillante épée de tes amis.

CHARLES. Compte que j'attends beaucoup aussi de la discorde de nos ennemis. Car si j'en crois certaines nouvelles, les choses ne se passent plus comme autrefois entre ces superbes lords d'Angleterre et mon cousin de Bourgogne. C'est pourquoi je lui ai dépêché La Hire avec mission de voir s'il n'y aurait pas moyen de ramener à son devoir et à la foi notre irascible pair ! J'attends d'une heure à l'autre son retour.

DUCHATTEL, *à la fenêtre*. Le chevalier saute à bas de cheval dans la cour du château.

CHARLES. Qu'il soit le bienvenu ! Nous allons donc savoir à quoi nous en tenir !

SCÈNE V.

LA HIRE, *les Précédents.*

CHARLES, *allant à sa rencontre.* La Hire, nous apportes-tu, oui ou non, l'espérance ? Explique-toi, que dois-je attendre ?

LA HIRE. Rien désormais que de ton épée.

CHARLES. Ainsi l'orgueilleux duc se refuse à tout accommodement ? Parle, comment a-t-il accueilli ton message.

LA HIRE. Avant tout et devant qu'il ouvre l'oreille à tes propositions, il exige que Duchâtel lui soit livré, Duchâtel qu'il appelle le meurtrier de son père.

CHARLES. Et si nous consentions à ce pacte d'infamie ?

LA HIRE. L'alliance aussitôt serait rompue avant même d'avoir produit ses premiers effets !

CHARLES. L'as-tu, selon que je t'en avais donné l'ordre, l'as-tu de ma part provoqué au combat sur ce même pont de Montereau où son père rendit l'âme ?

LA HIRE. Je lui jetai ton gant en lui disant que tu voulais bien oublier le rang suprême et combattre en preux chevalier pour ta couronne. Mais lui : « Je n'ai que faire, me répondit-il, de me battre pour ce que je possède déjà, et si ton maître a si grande fureur de s'escrimer, il me trouvera devant Orléans où je serai demain. » Et à ces mots, il me tourna le dos en ricanant.

CHARLES. Eh quoi ? du sein de mon parlement la sainte voix de la justice ne s'est pas élevée ?

LA HIRE. La haine des partis la tient étouffée. Un décret du parlement te déclare déchu du trône, toi et ta race.

RUNOIS. Lâche arrogance du bourgeois devenu maître !

CHARLES. N'as-tu rien tenté auprès de ma mère?

LA HIRE. De ta mère?

CHARLES. Oui. T'a-t-elle donné à entendre?

LA HIRE, *après quelques instants de réflexion*. Au moment où j'arrivais à Saint-Denis, on y célébrait le couronnement du nouveau roi. Il fallait voir tous les Parisiens vêtus comme pour une fête; dans chaque rue se dressaient des arcs de triomphe sous lesquels passaient le monarque anglais et son cortège. Les fleurs jonchaient le sol, et le peuple, ivre de joie, s'empressait autour du carrosse ni plus ni moins que si la France eût remporté la veille sa plus belle victoire!

SOREL. Ivres de joie! Ivres sans doute de fouler sous leurs pieds le cœur du meilleur, du plus clément des rois?

LA HIRE. J'ai vu le jeune Harry Lancastre, un enfant assis sur le trône auguste de saint Louis! Près de lui se tenaient ses oncles, les superbes Bedford et Gloucester; et le duc Philippe fléchissait le genou devant ce trône auquel il jurait féal hommage au nom de ses États!

CHARLES. Pair félon! indigne cousin!

LA HIRE. L'enfant paraissait troublé, et comme il franchissait les derniers degrés du trône, son pied trébucha. Mauvais présage! murmura le peuple, et du sein de la multitude un rire moqueur s'éleva. En ce moment on voit s'avancer la vieille reine, ta propre mère, qui... non, c'est horrible à dire...

CHARLES. Poursuis...

LA HIRE. Qui prend entre ses bras ce faible enfant et le place elle-même sur le trône de ton père.

CHARLES. O ma mère! ma mère!

LA HIRE. Eux-mêmes, les farouches Bourguignons, aux bandes meurtrières, ont tressailli de honte à ce spectacle! Elle s'en est aperçue, et se tournant vers le peuple: « Français! s'écrie-t-elle à voix haute, Français! remerciez-moi tous d'enter ainsi que je le fais les rameaux verts sur une souche dégénérée, et vous

garde le ciel d'avoir pour roi le fils abâtardi d'un insensé ! (*Le roi se cache le visage dans ses mains. Agnès s'élançe vers lui et l'embrasse ; tous les assistants témoignent leur dégoût et leur indignation.*)

DUNOIS. O la louve ! l'enragée mégère !

CHARLES, *aux conseillers, après un moment de silence.*
Vous avez entendu, messieurs ; ne tardez pas davantage, retournez dans Orléans, et dites à ma bonne ville que je la dégage de tout serment envers moi, et qu'elle peut, dans l'intérêt de sa sûreté, se rendre à la merci du Bourguignon ; il a surnom le Débonnaire, espérons qu'il sera humain !

DUNOIS. Quoi, sire ! abandonner Orléans !

LE CONSEILLER, *s'agenouillant.* O mon royal maître ! ne retire pas ainsi ta main de nous, ne laisse pas ta fidèle cité tomber, au joug de l'Angleterre ! Crois-moi, c'est là un des plus beaux joyaux de ta couronne, et jamais aux rois, tes ancêtres, nulle ne se montra plus sincèrement affidée !

DUNOIS. Sommes-nous donc battus ? Est-il permis sans coup férir de désertir la place ? prétendrais-tu d'un mot, avant même que le sang ait coulé, arracher du cœur de la France sa meilleure ville ?

CHARLES. Le sang n'a déjà que trop coulé, et cela vainement. La main du ciel est contre moi ; sur tous les champs de bataille où mon armée se montre, elle est défaite ; mon parlement me répudie ; mon parlement, mon peuple accueille avec ivresse mon adversaire ; ceux qui de plus près me touchent par le sang m'abandonnent et me trahissent. Ma propre mère allaite de son sein l'étranger et son hostile engeance. Il ne nous reste plus qu'à nous retirer de l'autre côté de la Loire, et nous soustraire à la puissante main de Dieu qui combat avec l'Anglais.

SOREL. Que nous désespérions de nous-mêmes, que nous tournions le dos à ce royaume, non, Dieu ne le veut pas ; non, de poitrine de brave ne saurait s'échap-

per un tel dessein ! La conduite infâme d'une mère dénaturée a brisé le cœur de mon roi ! Mais tu te retrouveras, Charles, tu sauras prendre un mâle conseil, et tenir tête vaillamment à cette destinée qui t'accable de ses coups.

CHARLES, *perdu dans ses sombres pensées.* Le nierez-vous encore ? une sombre et terrible fatalité pèse sur la race des Valois. Cette race est maudite de Dieu ; les vices d'une mère criminelle ont dans cette maison amené les furies ! Vingt ans mon père vécut en proie à la démence ; mes trois frères aînés, la mort les a moissonnés avant l'âge. La maison de Charles sixième doit périr : ainsi l'ordonnent les décrets d'en haut.

SOREL. Dis plutôt qu'elle est destinée à voir par toi se raviver sa séve. Oh ! reprends donc confiance en toi-même. Va, ce n'est pas en vain qu'entre tous tes frères un destin propice t'épargna pour t'appeler, toi le plus jeune, aux honneurs inespérés du trône ! Dans la douceur de ton âme le ciel a créé le remède qui guérira tôt ou tard les blessures de ce pays déchiré par la rage des passions. Tu éteindras les flammes de la guerre civile, mon cœur me le dit ; tu restaureras la paix et fonderas un nouveau royaume de France.

CHARLES. Tu t'égares. Ce temps en proie aux discordes, aux tempêtes, réclame un plus énergique pilote. J'eusse fait peut-être le bonheur d'une nation paisible ; je ne puis rien contre tant de fureurs déchaînées, et renonce à m'ouvrir avec l'épée les cœurs que la haine me ferme.

SOREL. Ce peuple est aveuglé, une erreur le possède, mais bientôt se dissipera ce vertige ! Le jour n'est pas loin où se réveillera son amour pour l'antique dynastie, cet amour, si profondément enraciné au cœur de tout Français ; le jour n'est pas loin où se réveilleront ses vieilles haines et ses éternelles jalousies qui sépareront irrévocablement les deux pays. L'instant viendra où sa propre fortune renversera cet arrogant vain-

queur. Cesse donc de vouloir à la hâte désertier le champ de bataille ; combats au contraire pour chaque pouce de terrain, et lutte pour Orléans comme pour ta propre vie. Périront plutôt tous les ponts qui pourraient te conduire au delà de ce Styx de la Loire, limite suprême de ton royaume.

CHARLES. Ce que je pouvais, je l'ai fait. J'ai voulu, en chevalier, reconquérir ma couronne : le combat singulier que j'offre, on me le refuse. Irai-je maintenant prodiguer la vie de mon peuple et voir tomber mes villes en poussière ? Irai-je, pareil à cette mère dénaturée, déchiqueter à coups d'épée l'enfant de mes entrailles ? Non ! qu'il vive ! j'aime mieux renoncer à lui.

DUNOIS. Quoi, sire, est-ce là le langage d'un roi ? Fais-tu si bon marché de sa couronne ? La patrie est tout lorsqu'une fois la guerre civile a déployé son étendard, et le dernier d'entre les sujets n'hésite pas à lui sacrifier ses biens et son sang, sa haine et son amour. Le laboureur plante là sa charrue, la femme son rouet, enfants et vieillards courent aux armes, le bourgeois met le feu aux murailles de sa ville, le paysan incendie de sa main ses récoltes, pour te nuire ou pour te servir : pour obéir à l'enchaînement qui les pousse, rien ne leur coûte, ils ne ménagent et n'épargnent rien, et en revanche n'attendent pas qu'on les épargne, car l'honneur a parlé, car ils combattent pour leurs dieux ou pour leurs idoles. Arrière donc cette sensibilité féminine qui ne sied pas à l'âme d'un roi ! Laisse la guerre poursuivre le cours de ses ravages ; tu n'as point à te reprocher de l'avoir allumée à la légère. Un peuple doit savoir mourir pour son roi : c'est le destin et la loi du monde ; et ce n'est pas, j'imagine, le Franc qui voudrait y rien changer. Honte sur la nation qui marchande à l'honneur un sacrifice !

CHARLES, aux conseillers. N'attendez pas d'autre résolution. Dieu vous garde, messieurs. Quant à moi, cela n'est plus en ma puissance.

DUNOIS. Puisqu'il en est ainsi, que le Dieu de la victoire te tourne à jamais le dos, comme tu fais au royaume de tes pères. Tu t'es abandonné ; à mon tour, moi, je t'abandonne. Ce n'est point la force coalisée de l'Anglais et du Bourguignon, mais ta propre pusillanimité qui te précipite du trône. Les rois de France naissaient jadis des héros, mais toi tu n'as pas une goutte de sang valeureux dans les veines. (*Aux conseillers.*) Le roi vous congédie ; moi je vais avec vous me jeter dans Orléans ; c'est la patrie de mon père, et j'entends m'ensevelir sous ses ruines. (*Il va pour sortir. Agnès Sorel le retient.*)

SOREL, au roi. Oh ! ne le laisse pas ainsi s'éloigner en courroux. Sa bouche a de rudes paroles, mais son cœur est pur comme l'or ; ce cœur est le même qui te chérit et tant de fois t'a donné son sang. Approchez, Dunois, convenez que l'ardeur d'une noble colère vous entraîna trop loin ; et toi, pardonne à ce fidèle ami sa harangue un peu vive. Oh ! venez, venez, laissez que je m'empresse de rapprocher vos cœurs avant que la colère les envahisse de son feu mortel, inextinguible. (*Dunois fixe ses regards sur le roi et semble attendre une réponse.*)

CHARLES, à Duchâtel. Nous franchissons la Loire. Que les ordres à l'instant soient donnés d'embarquer mon équipage.

DUNOIS, à Sorel, d'un ton bref. Adieu ! (*Il se retourne et sort ; les conseillers le suivent.*)

SOREL, joignant ses mains avec désespoir. Hélas ! s'il s'éloigne, c'est fait de nous. La Hire, attachez-vous à ses pas, et tâchez de calmer ses esprits. (*La Hire sort.*)

SCÈNE VI.

CHARLES, SOREL, DUCHATEL.

CHARLES. La couronne est-elle donc l'unique bien sur la terre ? Est-il donc si difficile de s'en séparer ? Je

connais une chose plus difficile, c'est de se voir régenter par ces esprits arrogants et dominateurs, de vivre par la grâce de ces altiers vassaux : voilà le vrai supplice pour un noble cœur, supplice plus cruel que les épreuves du destin. (*A Duchâtel, qui paraît hésiter encore.*) Va, et fais selon mes ordres.

DUCHATTEL *se jette à ses pieds*. O mon roi !

CHARLES. Le dessein en est pris, pas un mot de plus.

DUCHATTEL. Conclut la paix avec le duc de Bourgogne, c'est ta suprême chance de salut.

CHARLES. Cette paix, tu me la conseilles, toi qui dois la payer de ton sang ?

DUCHATTEL. Prends ma tête, j'en ai souvent jouée pour toi dans les combats, et volontiers pour toi je suis prêt encore à la porter sur l'échafaud. Apaise le duc, ne crains pas de me livrer à sa colère, et puissent les flots de mon sang éteindre cette haine acharnée.

CHARLES *le contemple un instant avec émotion et sans rien dire*. Est-il donc vrai, en suis-je donc réduit à ce point d'abaissement que mes amis qui lisent dans mon cœur m'indiquent, pour me sauver, le chemin de la honte ? Oui, je mesure à présent toute la profondeur de ma chute. Nul n'a plus foi dans mon honneur !

DUCHATTEL. Songe...

CHARLES. Pas un mot, n'irrite point ma colère. Jamais, quand je devrais tourner le dos à dix royaumes, jamais je ne consentirai à me sauver au prix du sang d'un ami. Agis selon mes ordres, et fais embarquer mon attirail de guerre.

DUCHATTEL. J'obéis. (*Il sort. Agnès Sorel fonde en sanglots.*)

SCÈNE VII.

CHARLES, AGNÈS SOREL.

CHARLES, *prenant la main d'Agnès*. Sèche tes larmes, mon Agnès. Au delà de la Loire est encore une France,

et nous voguons vers un plus fortuné pays.. Là sourit un ciel doux et sans nuages, là de tièdes brises s'exhalent ; là des mœurs plus aimables vont nous accueillir ; là règnent les chansons et fleurissent la vie et les amours !

SOREL. O jour de détresse et de calamités, pourquoi t'ai-je vu ? Le roi poussé vers la terre d'exil, le fils abandonnant la maison de ses pères et tournant le dos à son berceau. Doux pays que nous quittons, jamais plus nos pieds joyeux ne fouleront ton sol.

SCÈNE VIII.

LA HIRE, *revenant*, CHARLES, SOREL.

SOREL. Eh quoi ! seul de retour ? Vous ne le ramenez pas ? (*L'examinant davantage.*) La Hire, qu'y a-t-il ? Que me disent vos yeux ? Encore quelque nouveau désastre ?

LA HIRE. La somme des malheurs est épuisée, un rayon de soleil reparaît.

SOREL. Comment ? Expliquez-vous ?

LA HIRE, *au roi*. Ordonne que les envoyés de la ville d'Orléans soient rappelés.

CHARLES. Pourquoi ? qu'est-ce donc ?

LA HIRE. Qu'ils soient rappelés. Ta fortune a changé de face. Un engagement a eu lieu dont tu viens de sortir vainqueur.

SOREL. Vainqueur ! O musique céleste que ce mot fait retentir à mes oreilles !

CHARLES. La Hire, une fausse nouvelle t'égare. Vainqueur ! Je ne crois plus à la victoire.

LA HIRE. Patience, c'est à d'autres miracles que tu seras bientôt forcé de croire. J'aperçois l'archevêque, il ramène le Bâtard dans tes bras !

SOREL. O douce fleur de la victoire qui porte à l'instant ses divins fruits : la paix et la concorde.

SCÈNE IX.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS, DUNOIS, DUCHATEL, *le chevalier* RAOUL, *armé en guerre ; les Précédents.*

L'ARCHEVÊQUE *amène au roi le Bâtard, et leur impose à tous deux les mains.* Embrassez-vous, princes, et que désormais tous vos ressentiments se taisent, car le ciel se déclare pour nous. (*Dunois embrasse le roi.*)

CHARLES. Dissipez au plus tôt mes doutes et mon étonnement. Que signifie ce solennel émoi? Quel prodige a donc pu amener un si rapide changement ?

L'ARCHEVÊQUE *prend la main du chevalier et la présente au roi.* Parlez.

RAOUL. Nous avons, peuple de Lorraine, levé seize compagnies pour venir au secours de ton armée, et choisi pour chef le chevalier de Baudricourt de Vaucouleurs. Nous venions d'atteindre les hauteurs de Vermanton et descendions déjà vers les vallées que traverse l'Yonne, lorsque tout à coup, dans l'étendue de la plaine, l'ennemi devant nous se montre; nous retournons la tête, derrière nous les armes étincellent. Deux armées nous environnent, et ne nous laissent aucun espoir ou de vaincre ou de fuir. Les plus vaillants sentent fléchir leur courage, et nos hommes éperdus sont au moment de mettre bas les armes. Les chefs délibéraient entre eux sans résultat. Soudain, ô miracle inouï, des profondeurs du bois s'élance une jeune fille la tête coiffée du casque et semblable à la déesse de la guerre, belle à la fois et terrible à voir. Sur ses épaules, sa chevelure se répand en tresses sombres, et sitôt que sa voix s'élève, une lueur, qu'on dirait venue du ciel, illumine la hauteur : « Français, dit-elle, braves Français, pourquoi trembler ! sus à l'ennemi ! Et fût-il plus nombreux que les sables de la mer, en avant ! Dieu et la sainte Vierge vous dirigent. » A ces mots, elle arrache l'étendard des mains de celui qui le

porte, et vaillante, marche d'un pas hardi à la tête des bataillons. Quant à nous, muets d'étonnement, il semble qu'un charme involontaire nous entraîne sur la trace du drapeau et de celle qui le balance à nos regards, et sans hésiter davantage, nous nous précipitons sur l'ennemi. Frappés de stupeur, immobiles, nos adversaires demeurent un instant l'œil ébloui d'un tel prodige. Puis, tout à coup, comme saisis d'une terreur divine, ils se mettent à fuir, jetant leurs armes derrière eux, et l'armée tout entière se débande dans la plaine. La voix du commandant, l'appel des chefs, rien n'y fait. Perdus d'épouvante, sans même retourner la tête, hommes et chevaux se culbutent dans le fleuve et se laissent égorgés sans résistance, et le combat dégénère en une véritable boucherie. Dix mille ennemis restent morts sur la place, je me tais sur ceux que le fleuve engloutit, et pas un des nôtres ne reçoit une égratignure.

CHARLES. Voilà, par le ciel, une chose étrange et qui tient du miracle.

SOREL. Et ce prodige, c'est une jeune fille qui l'a, dites-vous, accompli ? D'où venait-elle ? Quelle est-elle ?

RAOUL. Qui elle est, au roi seul elle veut le révéler. Elle se donne pour une illuminée, pour une prophétesse envoyée de Dieu, et parle de délivrer Orléans devant que la lune ait terminé son cours. Le peuple, plein de foi en elle, se montre avide de combats. Elle suit l'armée et va être ici dans un instant. (*Bruit des cloches au dehors et cliquetis d'armes qu'on entre-choque.*) Entendez-vous cette multitude, entendez-vous ces cloches ? C'est elle : le peuple salue l'envoyée de Dieu.

CHARLES, à Duchâtel. Qu'on me l'amène. (*A l'archevêque.*) Que penser d'un tel événement ? Une jeune fille m'apporte la victoire, et cela quand le bras de Dieu seul était capable de me sauver ! Dites, monseigneur, dites, n'est-ce point le cas de croire aux miracles ?

VOIX *derrière la scène.* Vive la Pucelle ! Vive celle qui nous a sauvés !

CHARLES. La voici. Dunois, prenez ma place, nous voulons tenter une épreuve sur la jeune fille douée du don des miracles. Si vraiment elle est inspirée, si vraiment c'est Dieu qui nous l'envoie, elle saura reconnaître le roi. *(Dunois change de place avec le roi, qui se met à sa droite ; à sa gauche se range Agnès Sorel. L'archevêque et les autres se groupent en face, laissant libre le milieu de la scène.)*

SCÈNE X.

Les Précédents, JEANNE, accompagnée des conseillers et de nombreux chevaliers qui remplissent le fond de la scène. Elle s'avance avec dignité et promène ses regards sur les assistants.

DUNOIS, *après un moment de silence solennel.* Est-ce toi, jeune fille prédestinée ?...

JEANNE *l'interrompt et le regarde d'un œil limpide et fier.* Bâtard d'Orléans, tu veux tenter Dieu. Lève-toi et quitte cette place qui ne t'appartient pas, car c'est vers celui-là, plus grand que toi, que je suis envoyée. *(Elle s'avance résolument vers le roi, incline un genou en terre et se relève aussitôt en faisant un pas en arrière. Marques d'étonnement général. Dunois se lève, les rangs s'élargissent autour du roi.)*

CHARLES. Tu me vois aujourd'hui pour la première fois. De qui donc te vient cette science ?

JEANNE. Je t'ai vu là où nul, sinon Dieu, ne te voyait. *(S'approchant du roi et avec mystère.)* Dans une de ces dernières nuits, — rappelle bien tes souvenirs, — lorsque tout dormait autour de toi d'un sommeil profond, tu te levais de ta couche pour adresser à Dieu une prière fervente. — Éloigne un moment tout ce monde, et je te dirai quelle était cette prière.

CHARLES. Ce que je confiais au ciel à cette heure su-

prême, je n'ai nul motif de le cacher aux hommes ; révèle donc cette prière, et je cesse à l'instant de douter de ta vocation divine.

- JEANNE. Tu demandais au ciel trois choses. Ici sois attentif et vois si ma bouche est exacte. D'abord tu l'invoquais afin que, dans le cas où quelque bien mal acquis pèserait sur cette couronne, où quelque crime commis au jour de tes aïeux, et n'ayant point encore reçu son châtiment, aurait amené cette guerre lamentable, il te prit, au lieu de ton peuple, pour seule victime expiatoire, et répandit sur ton unique tête tous les trésors de sacolère.

CHARLES recule, épouvanté. Qui donc es-tu, puissante créature ? d'où viens-tu ? (*Étonnement général.*)

JEANNE. Écoute maintenant la seconde prière que tu fis durant cette nuit. Si c'est ton décret et ta volonté, ô ciel, que le sceptre échappe à ma race. Si c'est ton décret et ta volonté de me ravir tout ce que les rois mes pères possédèrent en ce royaume, je te demande seulement de me laisser trois biens : une conscience calme, le cœur de mes amis, l'amour de mon Agnès ! (*Le roi se cache le visage et fond en larmes ; mouvement de stupeur parmi les assistants. Pause.*) Te dirai-je à présent quel fut ton troisième vœu ?

CHARLES. Assez, je crois en toi. Ton pouvoir est surhumain, et c'est Dieu le Très-Haut qui t'envoie !

L'ARCHEVÊQUE. Qui donc es-tu, sainte fille du miracle ? Quel pays fortuné te vit naître ? Parle : quels sont les parents élus de Dieu qui t'ont donné le jour ?

JEANNE. Jeanne est mon nom, vénérable seigneur ; née sur le territoire de mon roi, à Domremy, dans le diocèse de Toul, je suis l'humble fille d'un humble pasteur, et mon enfance s'est passée à garder les troupeaux de mon père. Cependant j'entendais incessamment parler d'un peuple d'insulaires, venu à travers les flots de l'Océan pour nous réduire en servitude et nous imposer par la force un maître étranger,

un maître que le peuple n'aime pas. J'entendais dire que déjà Paris, la grande ville, était au pouvoir de ce peuple, et qu'il allait s'emparer du royaume. Alors je suppliai Marie, mère de Dieu, d'éloigner de nous la honte du joug de l'étranger et de nous conserver notre roi national. A l'entrée du village où je suis née, est une image de la sainte Vierge, vers laquelle les pèlerins pieux viennent en foule, et près de cette image s'élève un chêne antique fort renommé pour ses miracles ; et volontiers, à l'ombre de ce chêne, je paissais mes troupeaux, car mon cœur m'y attirait. Et lorsqu'un de mes agneaux se perdait dans la montagne, jamais je ne manquais dans mes rêves de découvrir où il était, pourvu que je me fusse endormie à l'ombre de ce chêne. — Et comme une nuit, assise sous cet arbre en un pieux recueillement, je m'efforçais de résister au sommeil, soudain la sainte Vierge m'apparut, tenant une épée et un drapeau, et du reste vêtue comme moi en bergère. « C'est moi, dit-elle, Jeanne ; lève-toi, laisse-là tes moutons. Dieu t'appelle à d'autres devoirs. Prends cet étendard, ceins ce glaive, extermine les ennemis de mon peuple, et conduis à Reims le fils de ton maître, et pose sur son front la couronne royale. » Et moi : « Comment ferai-je pour entreprendre un tel dessein, faible fille que je suis, ignorante dans l'art meurtrier des combats. » Mais Elle : « Rien n'est impossible à la chaste vierge qui sait ne pas succomber au terrestre amour ; prends exemple sur moi : simple vierge comme tu l'es, j'ai mis au jour le Seigneur-Dieu, et suis moi-même devenue divine. » A ces mots, Elle toucha ma paupière, et je vis le firmament tout rempli d'anges qui tenaient dans leurs mains de beaux lis blancs, et de mélodieux accords se répandirent par les airs. Et durant trois nuits successives, la bienheureuse m'apparut ainsi, disant : « Jeanne, lève-toi ! le Seigneur t'appelle à d'autres destins. » Et la troisième nuit, lorsqu'elle se montra, son regard était presque

sévère, et sa voix me dit d'un ton de reproche : « Le devoir de la femme, sur la terre, est d'obéir, la résignation est sa loi, c'est en servant qu'elle se purifie ; quiconque aura servi sur la terre, sera grande là-haut. » Et en parlant ainsi, Elle se dépouilla de ses vêtements de bergère, et j'eus devant mes yeux la Reine du Ciel dans toute la splendeur de sa gloire, et lentement des nuages d'or la ravirent au pays des célestes extases où elle disparut. (*Émotion générale ; Agnès tout en larmes cache son visage dans le sein du roi.*)

L'ARCHEVÊQUE. *après un moment de silence.* En présence d'un pareil témoignage de la grâce divine, tous les doutes de l'humaine raison se doivent taire, ses actions attestent la vérité de sa parole ; Dieu seul peut accomplir de tels miracles.

DUNOIS. Ce ne sont point ces miracles qui me persuadent, mais son regard, mais la suave candeur de son visage.

CHARLES. Ai-je donc, coupable que je suis, mérité tant de grâce ? O toi, dont l'œil infailible sait pénétrer au sein des consciences, tu lis au plus profond de mon être et vois mon humilité.

JEANNE. L'humilité des grands est bien vue d'en haut. Tu t'es abaissé, et Dieu t'a relevé.

CHARLES. Ainsi je pourrais encore tenir tête à mes ennemis ?

JEANNE. Je promets d'amener à tes pieds la France soumise.

CHARLES. Et tu dis qu'Orléans ne se rendra point ?

JEANNE. Attends-toi plutôt à voir la Loire remonter son cours.

CHARLES. Irai-je triomphant à Reims ?

JEANNE. Je t'y conduirai, fût-ce à travers des milliers d'ennemis ! (*Tous les chevaliers, dont l'humeur belliqueuse s'est ranimée, agitent à grand bruit leurs lances et leurs boucliers.*)

DUNOIS. Qu'elle marche à la tête de notre armée, et

partout où la divine enfant nous conduira, nous la suivrons aveuglément. Que son œil prophétique nous dirige, cette vaillante épée se charge de la protéger.

LA HIRE. Quand le monde entier se lèverait, nous ne craignons plus rien dès qu'elle nous conduit. Le Dieu de la victoire marche à ses côtés. Au combat ! que sa puissante main nous guide ! (*Les chevaliers entre-choquent leurs armes brusquement et marchent en avant.*)

CHARLES. Oui, sainte jeune fille, commande à mon armée, et que tous ses chefs t'obéissent. Cette épée souveraine que notre connétable en courroux nous renvoyait, cette épée a trouvé une main plus digne : prends-la, sainte prophétesse, et marchons...

JEANNE. Arrête, noble dauphin. Ce n'est pas cette arme terrestre qui rendra la victoire à mon maître. Non, je sais une autre épée par laquelle je vaincrai. Je veux la désigner à toi selon les instructions que l'Esprit m'a données : envoie quelqu'un me la querir.

CHARLES. Parle, Jeanne, que faut-il faire ?

JEANNE. Envoie à la vieille cité de Fierbois ; là, dans le cimetière de Sainte-Catherine, est un souterrain où des faisceaux d'armes sont amoncelés, butins de nos anciennes victoires. Là se trouve l'épée qui me doit servir, reconnaissable aux trois fleurs de lis d'or gravées sur la lame. Ordonne qu'on me cherche cette épée, c'est par elle que tu vaincras.

CHARLES. Qu'on parte donc, et qu'il soit fait selon ce qu'elle dit.

JEANNE. Qu'on m'apporte aussi un étendard blanc, que borde une frange de pourpre. Car c'est avec ce drapeau que la sainte mère de Dieu s'est révélée à moi, Sur ses plis, la céleste reine est représentée tenant l'enfant Jésus, et planant au-dessus du globe terrestre.

CHARLES. Qu'il soit fait selon ce que tu dis.

JEANNE, à l'archevêque. Vénérable prélat, imposez-moi votre main sacrée, et bénissez votre humble fille. (*Elle s'agenouille.*)

L'ARCHEVÊQUE. Tu viens ici pour répandre la bénédiction et non pour la recevoir. Va, la force divine t'anime, Jeanne; et nous ne sommes, nous, que d'indignes pécheurs! (*Jeanne se relève.*)

UN ÉCUYER. Un héraut se présente de la part du chef de l'armée anglaise.

JEANNE. Qu'il entre, c'est Dieu qui l'envoie. (*Le roi fait signe à l'écuyer qui sort.*)

SCÈNE XI.

Les Précédents ; LE HÉRAUT.

CHARLES. Que nous annonces-tu, héraut? dis ton message.

LE HÉRAUT. Qui d'entre vous parle au nom de Charles de Valois, comte de Ponthieu?

DUNOIS. Vil misérable! infâme drôle! Oses-tu bien jusque sur son propre terrain venir renier le roi de France? Rends grâces au ciel que ta cotte de mailles te protège, sans quoi...

LE HÉRAUT. La France ne reconnaît qu'un roi, et ce roi réside au camp anglais.

CHARLES. Du calme, mon cousin. Et toi, héraut, ton message!

LE HÉRAUT. Mon noble chef, déplorant à la fois le sang déjà versé et celui qui doit se répandre encore, avant de tirer l'épée irrévocablement, avant qu'Orléans tombe en poussière, m'envoie t'offrir un accommodement.

CHARLES. Écoutons!

JEANNE, *s'avançant*. Sire, permets-moi de parler à ta place avec ce héraut.

CHARLES. A ton gré, jeune fille, à toi de décider de la paix ou de la guerre.

JEANNE, *au héraut*. Qui t'envoie et parle par ta bouche?

LE HÉRAUT. Le chef de l'armée anglaise, le comte de Salisbury !

JEANNE. Héraut, tu mens par ta bouche, Salisbury ne parle point, car les vivants seuls parlent, non les morts !

LE HÉRAUT. J'atteste que mon chef est plein de vie, de force et de santé, qu'il vit pour votre perte à tous !

JEANNE. Il vivait encore à ton départ. Mais ce matin, comme il se penchait en observation, du haut du donjon des Tournelles, un coup de feu tiré d'Orléans l'a étendu mort. Tu souris, car je t'annonce là des événements accomplis loin d'ici ; c'est pourquoi n'en crois pas mes paroles, mais tes yeux, et compte que tu vas, en t'en retournant, rencontrer son convoi funèbre. Maintenant, héraut, ton message ?

LE HÉRAUT. Puisque aussi bien rien n'est caché pour toi, sans doute tu le connais avant que je le dise.

JEANNE. Peu m'importe de le connaître, mais toi, sache à ton tour le mien et le rapporte aux princes qui t'ont envoyé. — Roi d'Angleterre et vous duc de Bedford et de Gloucester qui tenez ce royaume, rendez compte au roi des cieux de tant de sang versé. Hâtez-vous de livrer les clefs de toutes les villes qu'en dépit du droit divin vous avez occupées par la force. Voici venir la Pucelle envoyée de Dieu, elle vous offre la paix ou la guerre sanglante. Choisissez, car je vous le dis afin que vous le sachiez, le fils de Marie ne l'a point faite pour vous, la belle France, mais pour Charles, mon seigneur Dauphin, à qui Dieu l'a donnée et qui royalement rentrera dans Paris accompagné de tous les grands. Maintenant, héraut, pars et fais diligence, car devant que tu n'aies atteint tes camps avec ce message, la Pucelle y sera arborant sur les murs d'Orléans sa bannière triomphante. *(Elle sort. Tout s'ébranle autour d'elle. Le rideau tombe.)*

ACTE DEUXIÈME.

Un site entouré de rochers.

SCÈNE I.

TALBOT *et* LIONEL, *chefs anglais*. PHILIPPE *de Bourgogne*. LE CHEVALIER FALSTOLF *et* CHATILLON, *ayant avec eux des soldats et des drapeaux*.

TALBOT. Ici, parmi ces rochers, nous pouvons un instant faire halte et camper, pourvu que nous réussissions à rallier tous ces peuples fuyards qu'une terreur subite a dispersés. Vous, occupez ces hauteurs et faites bonne garde. La nuit, du moins, nous garantit de leur poursuite, et comme je ne soupçonne pas que nos ennemis aient des ailes, nous n'avons point à craindre de surprise. Cependant qu'on redouble ici de prudence, car nous avons affaire à des gens qui ne s'endorment pas, et de plus nous sommes battus ! (*Le chevalier Falstolf se retire, les soldats le suivent.*)

LIONEL. Battus ! général ; ah ! ne répétez pas ce mot. J'en suis encore à me demander si c'est bien possible que le Franc ait vu aujourd'hui les Anglais tourner les talons devant lui. Orléans ! Orléans ! tombeau de notre gloire ! dans tes campagnes l'honneur de l'Angleterre s'est enseveli ! Honteuse et ridicule défaite ! Qui jamais dans l'avenir y voudra croire ? Les vainqueurs de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, chassés par une femme !

LE DUC DE BOURGOGNE. Consolons-nous en pensant que ce ne sont point des hommes qui nous ont vaincus, mais le diable.

TALBOT. Par le diable de notre sottise. Eh quoi, duc ! les princes vont-ils se laisser effrayer par cet épouvantail de la populace ? Mauvais manteau que la superstition pour cacher votre lâcheté. Car, si je ne me trompe,

vos peuples ont les premiers donné le signal de la débandade.

LE DUC DE BOURGOGNE. Personne ne tenait. La fuite était partout.

TALBOT. Non, monseigneur ; c'est par votre aile que la fuite a commencé. Vous êtes venu vous ruer sur nous en criant : « L'enfer est déchaîné, Satan combat pour la France ! » et vous avez ainsi amené le désordre dans nos rangs.

LIONEL. Quant à cela, vous ne le nierez point. Votre corps a été le premier à prendre la fuite.

LE DUC DE BOURGOGNE. Parce qu'il a été le premier à soutenir le choc.

TALBOT. La Pucelle connaissait le faible de notre camp, et savait où trouver la peur.

LE DUC DE BOURGOGNE. Quoi ! vous voudriez rendre la Bourgogne responsable des malheurs de cette journée ?

LIONEL. Si nous eussions été seuls, seuls Anglais, par le ciel, nous n'aurions pas perdu Orléans.

LE DUC DE BOURGOGNE. Non, certes, car jamais vous ne l'auriez eu. Qui vous a frayé le chemin au cœur de ce royaume ? qui vous tendit une main fidèle, lorsqu'il vous advint d'aborder ces côtes ennemies ? Et votre Henri, qui le couronna dans Paris, et lui soumit les cœurs des Français ? Par Dieu ! si ce bras ne se fût chargé de vous y conduire, vous auriez fort risqué de ne jamais apercevoir la fumée des cheminées françaises.

LIONEL. Si les grands mots suffisaient pour vaincre, duc, nous n'en doutons pas, vous auriez à vous tout seul conquis la France.

LE DUC DE BOURGOGNE. Vous êtes mécontents de voir Orléans vous échapper, et prétendez déverser sur moi, votre allié, le fiel de vos colères. Peut-être feriez-vous mieux de réfléchir aux causes qui vous l'ont fait perdre. Orléans allait se rendre à moi, votre jalousie a tout empêché.

TALBOT. Pensiez-vous donc que c'était par amour pour

vous que nous étions venus mettre le siège devant la ville ?

LE DUC DE BOURGOGNE. Et si je retirais mes troupes, que deviendriez-vous ?

LIONEL. Rien de pis, j'imagine, qu'à Azincourt, où nous vous avions vis-à-vis de nous, vous et la France entière.

LE DUC DE BOURGOGNE. Ce qui n'empêche pas que vous n'ayez compris l'utilité de notre alliance, et que le lieutenant du royaume l'ait acheté assez cher.

TALBOT. Vous dites vrai, monseigneur ; cher, très-cher, car nous l'avons aujourd'hui, devant Orléans, payée de notre honneur, cette alliance.

LE DUC DE BOURGOGNE. Brisons là, milord, vous pourriez vous en repentir. Croyez-vous, par hasard, que j'aie déserté les drapeaux légitimes de mes souverains, que j'aie attiré sur moi le nom de traître, pour supporter d'un étranger de tels outrages ? Qu'ai-je à faire à combattre ici contre la France ? Pour servir des ingrats, mieux vaut encore servir mon roi.

TALBOT. Vous êtes en négociation avec le dauphin, nous le savons ; mais nous trouverons bien moyen de nous garder de la trahison.

LE DUC DE BOURGOGNE. Mort et enfer ! Est-ce ainsi qu'on me traite ? Châtillon, qu'on se prépare à partir ; nous retournons chez nous. (*Châtillon sort.*)

LIONEL. Bon voyage ! Jamais la gloire de l'Anglais ne brilla d'un plus noble éclat que lorsque, se fiant à son seul courage, à sa seule épée, il combattit sans alliances. Que chacun donc fasse pour soi : car il demeure éternellement vrai que sang anglais et sang français ne sauraient jamais sincèrement se mêler ensemble.

SCÈNE II.

LA REINE ISABEAU, accompagnée d'un page. *Les Précédents.*

ISABEAU. Qu'ai-je entendu, seigneurs ? arrêtez. Quel

astre malfaisant égare vos esprits? Eh quoi? c'est au moment où la concorde peut seule nous sauver, que vous voudriez vous diviser et précipiter votre perte par vos propres querelles? Par grâce, noble duc, révoquez cet ordre impétueux; et vous, glorieux Talbot, calmez l'emportement de votre ami. Venez, Lionel, que nous ramenions par la persuasion ces esprits superbes; venez, et m'aidez dans mon œuvre de réconciliation.

LIONEL. Ne comptez passur moi, madame, car tout ceci m'importe peu, et j'avise que lorsqu'on ne peut aller ensemble, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de rompre.

ISABEAU. Comment! les sortilèges de l'enfer, après nous avoir été si funestes sur le champ de bataille, continueraient-ils par hasard à troubler nos raisons? Lequel d'entre vous a commencé? Parlez. (*A Talbot.*) Est-ce vous, noble lord, qui avez pu oublier votre intérêt à ce point d'offenser votre digne allié? Sans le secours de ce bras, que seriez-vous? C'est lui qui a mis votre roi sur le trône; lui qui l'y maintient encore, et qui, s'il le veut, l'en précipitera. Son armée fait votre force, et plus que son armée, son nom! Car songez-y bien, l'Angleterre aurait beau verser sur nos côtes ses populations tout entières, si ce royaume était uni, tous vos efforts se briseraient contre lui. La France seule pourrait avoir raison de la France.

TALBOT. Nous savons honorer l'ami fidèle. Se méfier du faux, est le devoir que dicte la prudence.

LE DUC DE BOURGOGNE. Au félon qui entend se dispenser de la reconnaissance, l'audace du menteur ne fit jamais défaut.

ISABEAU. Et vous, duc, vous auriez assez peu de pudeur, de dignité princière, pour aller porter votre main dans celle du meurtrier de votre père? Vous seriez assez fou pour croire à la sincérité d'une alliance avec ce dauphin que vous-même avez poussé à deux doigts de sa perte? Sur le bord de l'abîme où vous l'avez conduit, vous voudriez maintenant le retenir, et comme un in-

sensé détruire votre ouvrage ? Ici, croyez-moi, sont vos amis, et vous n'avez de salut que dans une ferme union avec l'Angleterre.

LE DUC DE BOURGOGNE. Loin de moi la pensée de faire ma paix avec le dauphin. Mais je ne consentirai jamais à supporter les dédains et l'orgueil de la présomptueuse Angleterre !

ISABEAU. Allons, prenez votre parti d'une parole irritante. Vous savez combien, au cœur du guerrier, certains mécomptes sont cruels, et l'adversité rend injuste. Venez, venez, embrassez-vous, et laissez-moi vite effacer tout vestige de ce dissentiment avant qu'il devienne éternel.

TALBOT. Que vous semble, duc ? Un noble cœur se rend volontiers aux arguments de la raison. La reine a parlé là en femme sensée ; tenez, que cette étreinte guérisse la blessure que ma langue vous a faite.

ISABEAU. Très-bien. Qu'un baiser fraternel scelle à nouveau votre alliance, et que les vents emportent un vain discours. (*Le duc et Talbot s'embrassent.*)

LIONEL, à part, en contemplant le groupe. Age d'or de la paix que fonde une furie !

ISABEAU. Nous avons perdu une bataille, messieurs, le sort fut contre nous, mais que vos nobles courages ne se laissent point abattre. Le dauphin, désespérant d'obtenir l'aide du ciel, invoque Satan et ses maléfices. N'importe, qu'il encoure la damnation et que même l'enfer soit impuissant à le sauver. Une victorieuse jeune fille guide l'armée ennemie ; eh bien ! j'entends, moi, diriger la vôtre et vous tenir lieu de Pucelle et de prophétesse.

LIONEL. Retournez à Paris, madame ; c'est avec de bonnes armes et non avec des femmes que nous prétendons vaincre.

TALBOT. Allez, allez ; depuis que vous êtes dans ce camp, tout marche de travers et la malédiction plane au-dessus de nos armes.

LE DUC DE BOURGOGNE. Allez, votre présence ne produit ici rien de bon, et votre vue indigne le soldat.

ISABEAU *les regarde l'un après l'autre avec étonnement*. Vous aussi, duc, vous partagez contre moi l'ingratitudo de ces messieurs !

LE DUC DE BOURGOGNE. Allez, le soldat perd son courage, alors qu'il croit combattre pour votre cause.

ISABEAU. Ainsi, j'ai à peine réussi à ramener entre vous la paix ; et vous voilà soudain tous coalisés contre moi.

TALBOT. Allez, allez, madame, et que Dieu vous assiste. Quant à nous, dès que vous aurez tourné les talons, nous n'avons plus rien à craindre du diable.

ISABEAU. Ne suis-je plus votre alliée fidèle ? Votre cause a-t-elle cessé d'être la mienne ?

TALBOT. Je ne sais, mais ce que je puis dire, c'est que votre cause n'est point la nôtre, à nous, honorablement engagés dans un loyal combat.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je venge la mort sanglante de mon père, et la piété filiale sanctifie mes armes.

TALBOT. Mais à vous parler franc, votre conduite à l'égard du dauphin est également faite pour offenser Dieu et les hommes.

ISABEAU. Et puisse la malédiction du ciel l'atteindre jusqu'en ses entrailles, car il fut criminel envers sa mère.

LE DUC DE BOURGOGNE. Il vengeait un père, un époux.

ISABEAU. S'ériger en juge de mes mœurs !

LIONEL. Crime impardonnable d'un fils.

ISABEAU. Avoir osé m'envoyer en exil !

TALBOT. Pour obéir à la voix de son peuple, qui le lui commandait.

ISABEAU. Si je lui pardonne jamais, que la foudre m'écrase, et plutôt que de le voir régner dans le royaume de ses pères...

TALBOT. Vous vous sentiriez prête à sacrifier l'honneur de sa mère ?

ISABEAU. Vous ne savez pas, faibles âmes, ce que peut le cœur d'une mère ulcérée. J'aime, moi, qui me fait du bien; je hais qui m'outrage; et par cela, mon propre fils, l'enfant que j'ai porté dans mon sein, n'en est que plus digne de ma haine. Cette existence que je lui donnai, je veux la lui ravir, s'il ose, le téméraire, venir d'une main impie déchirer les entrailles qui l'ont porté. Vous qui faites la guerre contre mon fils, quel motif, quel droit avez-vous de le dépouiller? Aucun. Quel crime reprochez-vous au dauphin? Quels devoirs a-t-il enfreints à votre égard? C'est l'ambition qui vous pousse, la basse jalousie. Moi seule ai droit de le haïr, car je l'ai enfanté.

TALBOT. Très-bien. A la vengeance il reconnaît sa mère.

ISABEAU. Combien je vous méprise, misérables hypocrites, qui, non contents de duper le monde, êtes les dupes de vous-mêmes! Combien, j'aime à vous voir, vous, Anglais, étendre votre main de brigand sur cette France où pas un pouce de terre n'est à vous, où la justice ne vous permettrait pas de revendiquer même l'étroit espace que couvre un sabot de cheval. Et ce duc qui se fait appeler le *Bon*, et qui vend sa patrie, l'héritage de ses ancêtres, à l'ennemi du royaume, à l'étranger! Avouez donc une fois pour toutes que la justice vous est de peu. Je hais l'hypocrisie, moi, et telle que je suis, je me montre aux regards du monde!

LE DUC DE BOURGOGNE. C'est vrai, et vous avez en esprit fort soutenu cette gloire.

ISABEAU. J'ai des passions, un sang chaud comme une autre, et suis venue en ce pays pour vivre en reine et non pour me contenter de l'apparence. Me fallait-il renoncer à toutes les joies de la vie, parce qu'il avait plu au destin d'unir à un époux insensé ma saine et vaillante jeunesse? Plus que ma vie, j'aime ma liberté, et qui me blesse en elle... Mais pourquoi me disputer ici touchant mes droits? Un sang épais et lourd coule dans

vos veines ; vous ignorez la jouissance et n'avez que de la bile. Et ce duc, qui a passé sa vie à flotter incertain entre le bien et le mal, est aussi incapable d'aimer que de haïr avec passion. Je me rends à Melun, donnez-moi pour compagnon et passe-temps ce chevalier qui me plaît (*elle désigne Lionel*), et faites ensuite à votre fantaisie ; volontiers je consens à ne plus ouïr parler des Bourguignons ni des Anglais. (*Elle fait un signe à ses pages et va pour sortir.*)

LIONEL. Comptez là-dessus, madame. Nous aurons soin de vous envoyer à Melun les plus beaux d'entre les jeunes gens français que le sort de la guerre nous livrera.

ISABEAU, *revenant*. Vous n'êtes bons, vous autres, que l'épée à la main ; il n'y a que les Français pour savoir dire un mot agréable. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE, LIONEL.

TALBOT. Quelle femme !

LIONEL. Maintenant, votre opinion, seigneurs ? Allons-nous continuer à fuir, ou ne nous retournerons-nous pas pour venger, par un coup de main hardi, la honte de cette journée ?

LE DUC DE BOURGOGNE. Nous sommes trop faibles, nos peuples sont dispersés, et trop récente encore est la terreur qui s'est emparée de l'armée.

TALBOT. Une terreur aveugle, la subite impression du moment, voilà tout le secret de notre défaite. Vu de près, ce fantôme de l'imagination épouvantée va s'évanouir. C'est pourquoi mon opinion est, qu'au lever de l'aurore, nous repassions le fleuve pour marcher à l'ennemi.

LE DUC DE BOURGOGNE. Songez...

LIONEL. Avec votre permission, il n'y a ici point à songer. Nous n'avons qu'à regagner à la hâte le ter

rain perdu ; suivez-nous, sinon nous sommes à jamais déshonorés !

TALBOT. C'est résolu. Nous nous battons demain, pour en finir avec ce fantôme d'épouvante qui égare nos peuples et paralyse leur courage. Qu'une fois nous engagions le fer face à face avec ce démon au corps de pucelle, pour peu que notre vaillante épée la rencontre, vous pouvez compter que nous lui ôterons toute envie de nous nuire ; et dans le cas contraire, qui me paraît beaucoup plus probable, — car j'avise que la donzelle évite volontiers les engagements sérieux, — dans le cas contraire, le charme qui ensorcelle notre armée est rompu.

LIONEL. Ainsi soit-il ! Et quant à moi, général, veuillez me confier le soin de ce carrousel où le sang ne coulera pas ; car j'espère bien prendre vivant ce spectre de pucelle et devant les yeux du Bâtard, son amant, l'apporter dans mes bras au camp anglais pour l'ébattement de notre armée.

LE DUC DE BOURGOGNE. N'en promettez pas trop.

TALBOT. Que je mette une fois la main dessus, et je vous répons de ne pas l'embrasser si doucement. Mais venez, qu'un léger sommeil répare nos forces épuisées, et sitôt le point du jour, aux armes !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *l'étendard à la main, portant le casque et la cuirasse sur ses vêtements de femme.* DUNOIS, LA HIRE. Chevaliers et soldats. (*Ils apparaissent d'abord sur les cimes des rochers, défilent en silence et tout à coup envahissent la scène.*)

JEANNE, *aux chevaliers qui l'entourent, et tandis que le défilé continue.* Le rempart est franchi, nous sommes dans le camp ! Maintenant, loin de vous cet appareil nocturne fait pour masquer nos mouvements, et faites connaître à l'ennemi terrifié votre présence au cri de : Dieu et la Pucelle !

TOUS, *criant au bruit des armes* : Dieu et la Pucelle !
(*Tambours et fanfares.*)

SENTINELLES, *derrière la scène*. L'ennemi ! l'ennemi ! l'ennemi !

JEANNE. Maintenant, les torches ; mettez le feu aux tentes ! Que la fureur des flammes accroisse l'épouvante, et que la mort les enlace d'un réseau menaçant. (*Les soldats s'élancent pour exécuter ses ordres ; elle s'apprête à les suivre.*)

DUNOIS, *la retenant*. Ton devoir est accompli, Jeanne ! Tu nous as conduits au milieu du camp ; tu mets l'ennemi dans nos mains. A toi maintenant de rester hors du champ de bataille ; à nous de décider la sanglante affaire.

LA HIRE. Indique à l'armée le chemin de la victoire, que ta chaste main agite l'étendard devant nous ; mais toi-même, renonce à saisir l'épée meurtrière et ne tente pas le dieu des combats, car il l'est aveugle et ne sait épargner personne.

JEANNE. Qui oserait arrêter ma course, dicter des lois à l'esprit qui me mène ? Il faut que le trait vole où la main de l'archer le dirige. Où le péril est, Jeanne doit être. Rassurez-vous, ce n'est point aujourd'hui, ce n'est point ici que je dois succomber. J'ai à voir la couronne replacée sur la tête de mon roi. Et nul adversaire ne m'ôtera la vie jusqu'à ce que le décret de Dieu soit consommé.
(*Elle sort.*)

LA HIRE. Venez, Dunois. Courons sur les pas de l'héroïne, et lui faisons un rempart de nos corps.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

SOLDATS ANGLAIS *fuyant à travers la scène*. Puis TALBOT.

PREMIER SOLDAT. La Pucelle au milieu de notre camp !

DEUXIÈME SOLDAT. Impossible ! jamais ! Comment y serait-elle venue ?

TROISIÈME SOLDAT. Par le chemin de l'air ! Elle a le diable pour auxiliaire.

QUATRIÈME et CINQUIÈME SOLDATS. Fuyez ! fuyez ! Nous sommes tous perdus ! (Ils sortent.)

TALBOT, *survenant*. Ils ne m'entendent pas ! Impossible de les arrêter. Tous les liens de l'obéissance sont rompus. Comme si l'enfer eût vomé ses légions maudites, le brave et le poltron lâchent pied, pêle-mêle, entraînés par le même vertige ! Pas une compagnie à opposer à ce torrent d'ennemis qui nous déborde ! Suis-je donc seul à garder mon sang-froid au milieu de tout ce camp, que la fièvre chaude galope ? Fuir devant ces renards de Français, que nous avons battus en vingt rencontres ! Qui donc est-elle, cette invincible, cette déesse d'épouvante, qui retourne en un coup de main la fortune des combats et change en lions une timide armée de lâches daims ? Une histrionne, déguisée en héroïne, effrayera-t-elle de vrais héros ? Une femme m'arrachera-t-elle ma renommée de chef victorieux !

UN SOLDAT, *avec précipitation*. La Pucelle ! fuyez, fuyez, général !

TALBOT, *le terrassant*. Fuis toi-même en enfer, misérable ! et que sous cette épée tombe quiconque osera me parler de fuite et de lâche terreur !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

La perspective s'ouvre. On aperçoit le camp anglais tout en flammes. Clairons. Fuite et désarroi. Entre MONTGOMERY.

MONTGOMERY, *seul*. Où fuir ? Partout des ennemis, partout la mort ! Ici le chef furieux qui de son épée menaçante nous ferme les chemins de la fuite et nous livre à la mort. Là-bas, la formidable guerrière portant, pareille à l'incendie, le ravage autour d'elle. Et pas un bois pour me cacher, pas une caverne pour m'offrir un abri tuté-

aire. Oh ! n'eussé-je jamais traversé la mer, infortuné que je suis ! O vaine illusion qui m'entraîna dans cette guerre contre la France, pour y chercher un facile renom ! Et maintenant un destin fatal me pousse à travers cette sanglante boucherie ! Fussé-je loin d'ici ! Fussé-je encore sur les bords fleuris de la Saverne, sous le toit paisible de mes pères ! en ces lieux, où j'ai laissé ma mère dans l'affliction, où j'ai laissé ma douce fiancée. (*Jeanne se montre dans l'éloignement.*) Malheur à moi ! Que vois-je ? C'est elle, l'effrayante guerrière ! Du sein de l'embrasement général, sa figure s'élève flamboyante d'un sombre éclat ; on dirait un spectre de la nuit sortant des gueules de l'enfer ! Où m'échapper ? Déjà son œil de feu m'enveloppe, déjà ses regards m'enlacent de leur irrésistible influence. Déjà de plus en plus paralysés par ses entraves magiques, mes pieds me refusent la fuite. (*Jeanne fait quelques pas vers lui et s'arrête.*) Elle approche. Je n'attendrai pas son attaque ; je veux embrasser ses genoux en suppliant ; je veux lui demander la vie ! Elle est femme, et peut-être l'attendrirai-je par mes larmes. (*Au moment où il va pour s'avancer vers elle, Jeanne s'élance sur lui.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONTGOMERY.

JEANNE. La mort sur toi, fils d'une mère anglaise !

MONTGOMERY. Arrête, guerrière formidable ! ne frappe pas un homme sans défense. J'ai jeté loin de moi épée et bouclier ; à tes pieds je me prosterne sans armes, en suppliant. Laisse-moi la lumière de la vie, accepte une rançon ! Riche est mon père au beau pays de Galles où la Saverne serpentine roule ses flots d'argent à travers de vertes campagnes, et cinquante villages reconnaissent son autorité ! Compte qu'il prodiguera l'or pour racheter son fils bien-aimé, quand il apprendra que je suis encore en vie au camp des Français !

JEANNE. Insensé ! plus d'illusion ! c'en est fait de toi. Te voilà tombé aux mains de la Pucelle, mains terribles qui ne te permettront plus d'espérer salut ni rédemption. Si ton malheur t'eût livré au pouvoir du crocodile, aux griffes du tigre moucheté, si tu eusses enlevé ses petits à la lionne, tu pourrais peut-être encore implorer d'eux pitié, miséricorde ; mais rencontrer la Pucelle, c'est la mort ! Car au royaume implacable des Esprits un pacte effrayant, inviolable, me lie, et ce pacte m'ordonne de faire mourir par l'épée tout être vivant que le Dieu fatal des combats envoie à ma rencontre !

MONTGOMERY. Menaçante est ta parole, mais ton regard est doux ! et ta vue, alors qu'on s'approche, ne saurait inspirer l'épouvante. Mon cœur se sent attiré vers ta gracieuse personne. Oh ! par la douceur naturelle à ton sexe, de grâce, épargne ma jeunesse !

JEANNE. N'invoque pas mon sexe ! ne m'appelle point femme ! Semblable aux esprits incorporels que nul hyménée ne rattache à ce monde terrestre, je n'appartiens à aucun sexe humain, et sous cette armure il n'y a point de cœur !

MONTGOMERY. Oh ! par la loi sacrée de l'amour à laquelle rendent hommage tous les cœurs, je t'invoque ! Là-bas j'ai laissé une douce fiancée, belle comme tu l'es, dans toute la fleur de ses charmes et de sa jeunesse ! Elle attend en pleurant le retour de son bien-aimé ! Oh, si toi-même tu espères jamais aimer, si tu espères être heureuse par l'amour, ne sépare pas cruellement deux cœurs unis ensemble par le sacré lien de l'amour !

JEANNE. Cesse d'appeler à ton aide des dieux terrestres, des dieux étrangers qui n'ont droit ni à mon culte, ni à mon hommage. J'ignore ces chaînes de l'amour que tu invoques, et jamais je ne reconnaitrai leurs vaines lois. Défends donc ta vie, car la mort te réclame !

MONTGOMERY. Prends alors pitié de mes infortunés

parents que j'ai laissés au toit natal. Sans doute, toi aussi tu as laissé des parents, à cette heure inquiets de ton sort !

JEANNE. Malheureux ! Oses-tu me rappeler ainsi combien de mères de ces contrées ont été, par vous, privées de leurs enfants ? Combien d'enfants au berceau sont par vous devenus orphelins, et de fiancées veuves ! Autour de vos mères à connaître aujourd'hui le désespoir, à savoir ce que coûtent les larmes que les gémissantes épouses du pays de France ont pleurées !

MONTGOMERY. Oh ! c'est qu'il est si dur de mourir sur la terre étrangère, sans qu'une larme vous soit donnée !

JEANNE. Et qui vous y appela, sur cette terre étrangère, pour y ravager les travaux fleuris de nos champs, pour nous chasser, nous autres, du foyer paternel, et porter l'incendie de la guerre dans le paisible sanctuaire de nos cités ? Vous rêviez déjà, dans le vain délire de vos cœurs, de mettre sous le joug notre libre France, d'enchaîner comme un esquif ce noble pays à votre superbe navire ! Insensés ! l'écusson royal de la France est accroché au trône de Dieu, et vous arracheriez plutôt une étoile au char céleste, qu'un simple village à ce royaume indivisible, éternellement un ! Le jour de la vengeance est arrivé, et vous ne franchirez plus vivants cette mer sacrée que Dieu mit entre vous et nous pour marquer nos limites, et que follement vous avez outre-passées.

MONTGOMERY, abandonnant la main de Jeanne qu'il avait saisie. Oh ! je vois qu'il faut mourir ; l'horrible mort s'empare de moi !

JEANNE. Meurs, ami ! Pourquoi tant hésiter devant la mort, devant l'inévitable destinée ? Regarde-moi, regarde ! Je n'étais qu'une simple fille, une bergère ; cette main, habituée à l'innocente houlette, ignorait l'usage de l'épée ; et pourtant, enlevée au champ natal, arrachée au sein de mon père, aux tendres embrassements de mes sœurs, je dois ici, — je dois, car c'est la voir

du Seigneur et non mon propre cœur, — pour votre malheur, non pour ma joie, — aller, spectre d'épouvante et de dévastation, promenant partout la mort et finir par tomber sans victoire ! car le jour du joyeux retour, je ne le verrai pas. A beaucoup d'entre vous ma présence encore sera mortelle, je ferai bien des veuves encore, mais l'heure enfin viendra où je succomberai moi-même pour que ma destinée s'accomplisse. Què la tienne aussi se consomme ! Saisis donc vaillamment ton épée et combattons pour la douce proie de l'existence !

MONTGOMERY, *se redressant*. Eh bien ! si comme moi tu es mortelle, et comme moi vulnérable, peut-être est-il réservé à mon bras de t'envoyer aux enfers et de clore les désastres de l'Angleterre. Je remets en Dieu ma destinée ; toi, maudite, appelle à ton aide tes esprits infernaux, et défends ta vie ! (*Il saisit son épée et son bouclier, et fond sur elle. Fanfares dans l'éloignement. Après un bref combat, Montgomery succombe.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, *seule*. Ton pied te conduit vers la mort ! C'en est fait ! (*Elle s'éloigne de lui et demeure un instant pensive.*) Sainte Vierge, ta puissance se manifeste en moi, tu armes de force ce bras inhabile à la guerre, ce cœur d'inflexibilité ; mon âme se sent prête à se fondre en pitié, et ma main tressaille comme s'il s'agissait de frapper le sacrilège au sein du temple. L'éclat étincelant du fer commence par m'effrayer, et pourtant, dès qu'il le faut, la force habite en moi, et dans ma main tremblante le glaive jamais ne s'égare, car il se dirige de lui-même comme s'il était un esprit vivant.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER, *la visière baissée*, JEANNE.

LE CHEVALIER. Maudite ! ton heure a sonné. Je t'ai

cherchée partout sur le champ de bataille, pernicieuse illusion ! et je te rencontre enfin pour te renvoyer aux enfers d'où tu sors.

JEANNE. Quel es-tu, toi, dont le mauvais ange guide en ces lieux les pas ? Ton aspect est d'un prince, et tu n'appartiens pas au camp anglais ; je le reconnais à ces couleurs de Bourgogne que tu portes, et devant lesquelles s'abaisse la pointe de mon épée !

LE CHEVALIER. Misérable, tu n'étais point digne de tomber sous la main d'un noble prince, et c'était à la hache du bourreau de séparer du tronc ta tête pros-crite, non à la vaillante épée du royal duc de Bourgogne !

JEANNE. Serais-tu donc le noble duc ?

LE CHEVALIER, *relevant sa visière*. Lui-même ! Tremble, malheureuse, et désespère ! les artifices de Satan ne te préservent plus. Tu n'as su jusqu'ici dompter que des lâches ; un homme est devant toi.

SCÈNE X.

DUNOIS, LA HIRE ; *les Précédents*.

DUNOIS. Retourne-toi, Bourguignon ! et combats avec des hommes et non avec des jeunes filles !

LA HIRE. Nous défendons la tête sacrée de la prophétesse, et ton épée devra d'abord percer nos seins.

LE DUC DE BOURGOGNE. Je ne crains pas cette Circé galante, ni vous tous qu'elle a si indignement transformés. Rougis, Bâtard ; honte sur toi, La Hire, pour avoir ravalé l'antique vaillantise au niveau des arts du démon, et t'être fait l'infâme valet d'armes d'une prostituée d'enfer ! Venez, car je vous défie tous ; que ceux-là qui désespèrent de Dieu cherchent leur salut près du diable ! (*Ils se préparent à combattre, Jeanne s'élance au milieu d'eux.*)

JEANNE. Arrêtez !

LE DUC DE BOURGOGNE. Tremblerais-tu pour les jours

de ton amant? Eh bien! qu'à tes yeux il... (*Il s'élance sur Dunois.*)

JEANNE. Arrêtez! séparez-les, La Hire! Le sang français ne doit point couler ici. Ce n'est point aux épées de trancher ce conflit, d'autres desseins sont résolus là-haut! Arrière! vous dis-je. Entendez et révérez l'esprit qui de moi s'empare et parle par ma voix.

DUNOIS. Pourquoi retenir mon bras prêt à frapper? Pourquoi t'opposer à la sanglante décision du glaive? Le fer est tiré, le coup va tomber qui doit venger la France et la réconcilier avec elle-même!

JEANNE se place au milieu d'eux et tient à distance les deux partis. (*A Dunois.*) Passe de ce côté! (*A La Hire.*) Toi, reste immobile. J'ai à parler au duc. (*Après avoir rétabli le calme.*) Que prétends-tu, Bourguignon? Quel ennemi cherchent parmi nous tes regards avides de meurtre? Le noble prince n'est-il pas, comme toi, fils de France? Ce brave n'est-il pas ton compagnon d'armes, ton compatriote? Moi-même, ne suis-je pas l'enfant de ton pays? Nous tous que tu voudrais anéantir, ne sommes-nous pas des tiens? Nos bras s'ouvrent pour te recevoir, nos genoux sont prêts à fléchir pour te rendre hommage. Nos épées n'ont point de tranchant pour toi, et même sous le casque d'un ennemi, nous savons respecter le visage qui porte les traits chéris de notre roi.

LE DUC DE BOURGOGNE. Te voilà bien, sirène, essayant de charmer tes victimes par l'enchantement d'une douce parole; mais ta fourberie avec moi perd sa peine. Sur mon oreille, la magie de tes discours ne peut rien, et les traits de feu de ton regard s'émoussent sur le harnais de ma poitrine! Aux armes, Dunois! et que le combat s'engage à bons coups d'épée et non à coups de mots.

DUNOIS. Des mots d'abord, les coups viendront après! Aurais-tu peur des mots? Songes-y bien, c'est là aussi une lâcheté et le signe d'une mauvaise cause!

JEANNE. Ce n'est point la loi suprême de la nécessité qui nous amène à tes pieds, nous ne t'abordons pas en suppliants ! Regarde autour de toi, le camp des Anglais n'est que cendres, et vos morts partout couvrent la plaine ! Entends les clairons français retentir. Dieu l'a voulu, la victoire est à nous ! Ce rameau de laurier, fraîchement cueilli, nous ne demandons qu'à le partager avec notre ami ! Oh ! viens, noble transfuge, viens du côté du droit et de la victoire ! Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te tends cette main de sœur ! Je veux t'amener pour ton salut à notre sainte cause. Le ciel est pour la France. Ne vois-tu pas ses anges combattre pour le roi, ses beaux anges parés de lis ! Blanche comme cet étendard est notre cause, et pour symbole de pureté, elle a la Vierge immaculée !

LE DUC DE BOURGOGNE. La parole du mensonge a de captieux sortilèges. Et pourtant il me semble ouïr la voix d'un enfant ! Si de malins esprits lui soufflent son discours, il faut avouer qu'ils imitent l'innocence à s'y méprendre ! Je n'en veux pas entendre davantage. Aux armes ! mon oreille, je le sens, est plus faible que mon bras.

JEANNE. Tu m'accuses de sorcellerie, tu me dis complice de l'enfer. Instituer la paix, concilier les haines, est-ce donc là une œuvre du démon ? Voit-on la concorde sortir de l'éternel abîme ? Qu'y a-t-il au monde d'innocent, de sacré, d'humainement bon, si ce n'est de combattre pour sa patrie ? Depuis quand la nature est-elle à ce point tombée en contradiction avec soi-même, que le ciel délaisse la cause juste et que l'enfer la prenne sous son patronage ? Et si ce que je te dis est bon, d'où, si ce n'est d'en haut, l'inspiration m'en viendrait-elle ? Qui, dans les pâturages où mes pas s'égarèrent, se serait associé à moi pour initier l'adolescente bergère aux conseils des rois ? Jamais je n'abordai les princes, l'art de la parole est étranger à mes lèvres : et cependant à cette heure, qu'il s'agit de t'émouvoir, la pénétration

me vient, la science des choses supérieures; devant mon regard d'enfant, rayonnent flamboyants les destins des pays et des rois, et je porte en moi comme un tonnerre.

LE DUC DE BOURGOGNE, *profondément touché, lève les yeux sur elle et la contemple avec un étonnement mêlé d'émotion.* Qu'ai-je donc, que se passe-t-il en moi? Est-ce Dieu qui retourne ainsi mon cœur au plus profond de ma poitrine? Non, elle ne saurait mentir, cette émouvante créature! Non, non! et si je cède à quelque charme, ce charme vient du ciel! Mon cœur me le dit, elle est envoyée de Dieu!

JEANNE. Il s'attendrit! Victoire! Je n'ai point vainement supplié! Le nuage fulminant de colère qui tantôt siégeait sur son front, va se fondre en rosée de larmes, et dans ses yeux d'où s'exhale la paix, rayonne le soleil de l'émotion. Arrière les armes! pressez vos cœurs contre vos cœurs! Il pleure, il est vaincu, il est à nous.

(Le glaive et l'étendard s'échappent de ses mains; elle se précipite sur lui les bras ouverts et l'étreint avec une ardeur passionnée. La Hire et Dunois laissent choir leurs épées et s'élancent vers le duc de Bourgogne pour l'embrasser.)

ACTE TROISIÈME.

Le camp royal à Châlons-sur-Marne.

SCÈNE I.

DUNOIS, LA HIRE.

DUNOIS. Nous fûmes amis de cœur, frères d'armes, nos bras se sont levés pour la même cause; à travers le péril et la mort nous avons su rester amis; que notre amour pour une femme ne vienne point, à cette heure,

rompre un lien sur lequel n'ont rien pu les vicissitudes du sort.

LA HIRE. Prince, écoutez-moi.

DUNOIS. Vous aimez la vierge prédestinée, et je connais les desseins que vous avez sur elle. Votre intention est d'aller au roi de ce pas et de lui demander la main de la princesse en récompense ; le roi sans doute ne refusera point un tel prix à votre bravoure ; mais, sachez-le bien, plutôt que de la voir aux bras d'un autre...

LA HIRE. Écoutez-moi, prince !

DUNOIS. Ce n'est point un attrait fugitif qui me pousse vers elle. Jamais femme n'avait subjugué ce cœur inasservi jusqu'au jour où j'aperçus la divine missionnaire, destinée par le ciel à sauver ce royaume, à devenir ma femme, et de ce jour je fis le serment inviolable de la prendre pour fiancée. Car la femme forte peut seule être la compagne du fort, et ce cœur ardent aspire à se reposer sur un cœur de même trempe, capable à la fois de comprendre sa force et de la supporter.

LA HIRE. Avez-vous pu penser que j'oserais, prince, égaler mes faibles mérites à l'héroïque gloire de votre nom ? Il suffit que le comte Dunois se mette sur les rangs pour qu'à l'instant tout autre rival se désiste. Mais serait-il possible qu'une humble bergère se crût digne de prétendre à recevoir de vous le titre et les droits d'une épouse ? Non, le sang royal qui coule dans vos veines répugne à cet accouplement.

DUNOIS. N'est-elle point, ainsi que moi, l'enfant de la sainte nature, n'est-elle point égale à moi ? Indigne de la main d'un prince, elle, la fiancée des anges de Dieu, elle dont le front se couronne d'une auréole plus rayonnante que tous les diadèmes de la terre ! Elle qui voit s'humilier à ses pieds tout ce que le monde a de grand, d'élevé, car tous les trônes souverains superposés l'un sur l'autre, échelonnés jusqu'aux étoiles, n'attein-

draient point la cime où elle plane dans son angélique majesté.

LA HIRE. Le roi décidera.

DUNOIS. Non, qu'elle seule décide. Elle a rendu le prince libre et doit librement disposer de son cœur.

LA HIRE. Mais j'aperçois le roi.

SCÈNE II.

CHARLES, AGNÈS SOREL, DUCHATEL, CHATILLON ;
les Précédents.

CHARLES, à *Châtillon*. Il vient ! Il consent, dites-vous, à me reconnaître pour son roi, à me rendre hommage ?

CHATILLON. Ici même, sire, dans sa royale ville de Châlons, le duc, mon maître, veut se prosterner à tes pieds ! C'est par son ordre exprès que je viens à cette heure te saluer mon roi ; du reste, il me suit et va lui-même être en ces lieux dans un instant.

SOREL. O doux soleil de ce jour qui nous rend la paix, la joie et la concorde !

CHATILLON. Mon maître s'avance avec deux cents chevaliers, et son genou va fléchir devant toi ; mais il attend que tu lui épargnes cette humiliation et le serres contre ton sein en ami, en cousin.

CHARLES. Qu'il vienne, mon cœur brûle de sentir battre le sien !

CHATILLON. Le duc demande aussi qu'en cette première rencontre il ne soit pas dit un seul mot des anciennes querelles.

CHARLES. Qu'à tout jamais le passé s'engloutisse dans les gouffres du Léthé, et n'attachons plus nos yeux que sur les beaux jours promis à nous dans l'avenir !

CHATILLON. Tous ceux-là qui ont combattu sous l'étendard de Bourgogne sont compris dans l'acte de réconciliation.

CHARLES. Faisant ainsi, je double mon royaume !

CHATILLON. Les conditions de paix concernent la reine Isabeau, si elle les accueille.

CHARLES. C'est elle qui marche contre moi et non moi qui marche contre elle ! et nos différends sont terminés dès qu'il lui plaît d'y mettre fin.

CHATILLON. Douze chevaliers se porteront garants de ta parole.

CHARLES. Ma parole est sacrée.

CHATILLON. Et l'archevêque rompra l'hostie qu'il partagera entre toi et lui en signe et symbole de loyale raccommodement.

CHARLES. Fussé-je aussi sûr de mon salut éternel qu'il est vrai que mon cœur et ma main sont d'accord ! Quel autre gage le duc réclame-t-il encore ?

CHATILLON, *arrétant son regard sur Duchâtel*. Je vois quelqu'un ici dont la présence pourrait empoisonner cette première entrevue. *(Duchâtel s'éloigne en silence.)*

CHARLES. Va, Duchâtel, et demeure à l'écart jusqu'au jour où le duc pourra supporter ton aspect. *(Il le suit un moment des yeux, puis s'élance vers lui et l'embrasse.)* Noble ami ! tu voulais faire pour mon repos bien davantage. *(Duchâtel s'éloigne.)*

CHATILLON. Les autres points sont contenus dans cet acte.

CHARLES, *à l'archevêque*. Veuillez vous charger de son exécution. Nous concédons tout, et ne saurions payer trop cher le retour d'un ami ; allez, Dunois, prenez avec vous cent nobles chevaliers et nous ramenez le duc. Que pour recevoir leurs frères toutes les troupes se parent de rameaux verts, que la ville entière soit en fête et que toutes les cloches annoncent que France et Bourgogne ont conclu nouvelle alliance. *(Entre un écuyer. On entend les clairons.)*

L'ÉCUYER. Le duc de Bourgogne arrête son escorte. *(Il sort.)*

DUNOIS. *(Il sort avec La Hire et Châtillon.)* Courons à sa rencontre !

CHARLES, *à Sorel*. Agnès, tu pleures ? Moi aussi je sens à ce moment solennel que ma force m'abandonne presque. Combien de victimes devaient tomber avant qu'il nous fût donné de nous retrouver en amis. Tout orage à la fin se modère, point de nuit si ténébreuse à laquelle ne succède le jour. Viennet le temps, et les fruits même tardifs mûrissent à leur tour !

L'ARCHEVÊQUE, *au balcon*. Le duc a peine à s'arracher aux empresses de la foule. Ils l'enlèvent de son cheval, baisent son manteau, ses éperons.

CHARLES. Bon peuple, ardent en son amour comme en sa colère ! Qu'il lui a fallu peu d'instant pour oublier que ce même duc moissonnait naguère ses pères et ses enfants ! L'instant suffit pour dévorer toute une vie. Contiens-toi, Sorel, l'excès même de ta joie pourrait piquer son âme. Que rien ici ne l'offusque et ne lui porte ombrage.

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, CHATILLON, *et deux autres chevaliers de la suite du duc. Le duc de Bourgogne s'arrête sur le seuil. Le roi fait un mouvement vers lui. Aussitôt le duc se rapproche, et au moment où il va pour fléchir le genou, le roi le prend entre ses bras.*

CHARLES. Vous nous prenez à l'improviste. Nous songions à vous aller chercher ; mais vous avez de rapides coursiers.

LE DUC DE BOURGOGNE. Ils m'ont conduit à mon devoir. *(Il serre entre ses bras Agnès et la baise au front.)* Avec votre permission, ma cousine. C'est dans Arras notre droit de seigneur, et toute beauté se doit à l'usage.

CHARLES. Votre cour, nous dit-on, est un pays d'amour, et le rendez-vous de la beauté.

LE DUC. Nous sommes un peuple de marchands, monseigneur, tout ce qu'il y a de précieux sous le ciel afflue pour le plaisir des yeux et des sens sur notre

marché de Bruges ; et le suprême bien entre tous est la beauté des femmes.

SOREL. Leur fidélité me semble être d'un plus haut prix ; il est vrai que ce n'est point de la marchandise à courir les encans.

CHARLES. Vous voilà, mon cousin, en mauvais renom. Eh quoi ! dédaigner la plus belle vertu des femmes !

LE DUC DE BOURGOGNE. L'hérésie porte en elle-même sa plus rude peine. Heureux, mon roi, à qui le cœur enseigne de bonne heure ce qu'une existence orageuse ne m'apprit à moi que plus tard. (*Il aperçoit l'archevêque et lui tend la main.*) Vénérable homme de Dieu, votre bénédiction. Vous, du moins, on vous trouve toujours au droit chemin, et qui veut être sûr de vous rencontrer n'a qu'à marcher dans le bien.

L'ARCHEVÊQUE. Mon divin maître peut maintenant m'appeler à lui quand il voudra. Ce cœur est ivre de félicité, et je puis mourir content, ayant vu de mes yeux ce beau jour.

LE DUC DE BOURGOGNE, à Sorel. Est-il vrai que vous vous soyez dépouillée de vos bijoux pour en faire des armes contre moi ? Comment si belliqueuse, vous, et si acharnée à ma perte ? Grâce à Dieu, les débats sont loin de nous, et tout se retrouve aujourd'hui qui s'était égaré. Tout, m'entendez-vous bien, y compris même votre écrin. Contre moi, vous en disposâtes en temps de guerre ; reprenez-le de ma main en signe de paix. (*Il prend d'un des hommes de sa suite la cassette et la remet ouverte à Sorel. Agnès, confuse, regarde le roi.*)

CHARLES. Accepte ce présent ; double gage à mes yeux de noble amour et de conciliation.

LE DUC DE BOURGOGNE, posant dans les cheveux d'Agnès une rose en brillants. Plût à Dieu que ce fût la couronne royale de France. D'un cœur non moins sincère, je voudrais l'attacher sur ce beau front. (*Avec une loyale étreinte.*) Et maintenant, comptez sur moi, si jamais vous avez besoin d'un ami, (*Agnès Sorel se*

retire de côté en fondant en larmes. Le roi cherche en vain à lutter contre son émotion. Tous contemplent les deux princes avec attendrissement.)

LE DUC DE BOURGOGNE, *après avoir promené ses regards à la ronde, se jette dans les bras du roi. O mon roi ! (En ce moment les trois chevaliers bourguignons s'élancent vers Dunois, La Hire et l'archevêque. Embrasement général. Les deux princes restent quelque temps sans rien dire dans les bras l'un de l'autre.)* Et j'ai pu vous haïr, j'ai pu vous renier !

CHARLES. Chut ! Chut ! plus un mot de cela.

LE DUC DE BOURGOGNE. J'ai pu couronner cet Anglais ; à cet étranger, jurer foi et hommage. J'ai pu de vous, mon roi, conspirer la ruine.

CHARLES. Qu'il n'en soit plus question, tout est pardonné. L'heure présente efface tout. C'était la destinée, une étoile contraire.

LE DUC DE BOURGOGNE, *saisissant la main du roi. J'expi*erai mes torts, croyez-moi, je le veux. Tous les maux que vous avez soufferts seront réparés. Vous recouvrirez votre royaume tout entier, sans qu'il y manque un seul village.

CHARLES. Nous sommes unis. Nul ennemi ne m'est désormais redoutable.

LE DUC DE BOURGOGNE. Croyez-moi, c'était d'un cœur marri que je portais les armes contre vous. Oh ! vous le saviez, pourquoi ne me l'avoir point envoyée, elle ? (*Indiquant Agnès Sorel.*) Je n'aurais pas résisté à ses larmes. Maintenant l'enfer perdrait sa peine à vouloir encore nous désunir, car mon cœur a senti battre le vôtre. Maintenant j'ai trouvé la vraie place qui me convient, et ce cœur était la limite marquée à mes égarements.

L'ARCHEVÊQUE, *s'interposant entre eux.* Vous êtes amis, princes ! La France, comme un phénix, renaît de ses propres cendres ; un brillant avenir nous sourit. Les

Blessures du pays se guériront, les villages ravagés, les villes sortiront de leurs décombres, les champs se couvriront de moissons nouvelles, mais ceux-là qui sont tombés victimes de vos querelles, les morts ne ressusciteront pas, les larmes versées pour vos conflits sont et demeurent bien versées ! La génération naissante fleurira, sans doute ; mais la génération passée n'en aura pas moins été la proie des calamités, et le bonheur des neveux ne réveille pas les pères dans leur tombe. Voilà quels sont les fruits de vos discordes fratricides ! Que l'enseignement vous profite ! Craignez la divinité du glaive avant de le tirer hors du fourreau ! Le fort peut déchaîner la guerre, mais bien différent du docile faucon qui du sein des airs va revenir sur la main du chasseur, le dieu féroce des combats n'obéit point à l'appel des hommes ! et ce n'est pas deux fois que la main du Sauveur sort des nuages au moment opportun, ainsi qu'il nous est donné de le voir aujourd'hui.

LE DUC DE BOURGOGNE. Oh ! sire, un ange chemine à vos côtés ! Où donc est-elle, et pourquoi ne la vois-je point ici ?

CHARLES. Où Jeanne est-elle ? Et pourquoi manque-t-elle à cet instant solennel et si beau qui nous fut ménagé par elle ?

L'ARCHEVÊQUE. Sire, la sainte jeune fille n'aime point l'oisiveté des cours, et lorsque les décrets de Dieu ne l'appellent plus à la lumière, sa joie est de se dérober pudiquement aux yeux du monde. Sans doute qu'elle parle avec l'esprit de Dieu, si le salut de la France ne la tient point occupée à cette heure ; car à chacun de ses pas s'attache la bénédiction !

SCÈNE IV.

JEANNE, *les Précédents. (Elle est revêtue de son armure, mais sans casque, et porte une guirlande dans ses cheveux.)*

CHARLES. Viens ici, vierge parée des ornements d'une prêtresse ; viens, Jeanne, consacrer ton œuvre d'alliance !

LE DUC DE BOURGOGNE. Voyez comme à cette heure la paix l'illumine de grâce, elle si terrible naguère dans le combat. Dis, Jeanne, ai-je manqué à ma parole ? Es-tu contente, et me suis-je montré digne de ton suffrage ?

JEANNE. Tu t'es à toi-même donné la plus belle faveur ; toi qui brilles désormais d'une clarté rayonnante et bénie en ces lieux où tantôt ton astre d'épouvante ne jetait qu'une lueur de sang ! (*Regardant autour d'elle.*) Je vois ici bien d'illustres chevaliers rassemblés, l'ivresse inonde tous les yeux, et je n'ai sur mon chemin rencontré qu'un malheureux, forcé de cacher sa tristesse alors que la joie est partout.

LE DUC DE BOURGOGNE. Et quel est-il, celui-là dont la conscience a si lourd fardeau, qu'il doive désespérer de notre clémence ?

JEANNE. Peut-il s'approcher ? Oh ! dis-moi qu'il le peut ! Consomme ton mérite ! la réconciliation est incomplète qui ne procure pas au cœur une entière délivrance ! Une goutte de haine restée au fond du vase de la joie suffit pour empoisonner le divin breuvage. Qu'il ne soit forfait si sanglant qu'en ce beau jour Bourgogne n'amnistie !

LE DUC DE BOURGOGNE. Ah ! je t'ai comprise !

JEANNE. Et tu consens à pardonner ? tu consens, duc ? Viens ici, Duchâtel ! (*Elle ouvre la porte et introduit Duchâtel qui reste dans l'éloignement.*) Le duc a fait sa paix avec tous ses ennemis, et aussi avec toi ! (*Du-*

châtel se hasarde de quelques pas et cherche à lire dans les yeux du duc.)

LE DUC DE BOURGOGNE. Que fais-tu de moi, Jeanne ? Sais-tu bien ce que tu exiges là ?

JEANNE. Un bon maître ouvre sa porte à tous les hôtes et n'en exclut aucun ! Comme le libre firmament enveloppe le monde, ainsi le pardon englobe tout, amis et ennemis. Le soleil répand ses rayons sur tous les points de l'infini, le ciel dispense ses rosées à tous les êtres qui ont soif. Ce qui est bon et vient d'en haut est commun à tous et sans réserve ; dans les replis seulement les ténèbres séjournent !

LE DUC DE BOURGOGNE. Elle dispose à son gré de moi, et mon cœur est dans ses mains comme une cire molle !... Embrassez-moi, Duchâtel, je vous pardonne ! O mon père, que ton ombre ne s'irrite pas de me voir prendre amicalement la main qui t'a frappé ! Dieu de la mort, ne m'imputez point à crime de rompre mes vœux d'implacable vengeance. Chez vous, plongés dans l'éternelle nuit, le cœur a cessé de battre, au sein de votre éternité l'immobilité règne seule ; mais ici, à la lumière du soleil, il en est autrement, et l'homme, entraîné par ses vivantes sensations, devient la proie facile du moment tout-puissant...

CHARLES, à Jeanne. Ne te dois-je pas tout, auguste jeune fille ? Pouvais-tu plus noblement tenir ta parole ? En un clin d'œil, par toi mon destin a changé ! Mes amis, tu me les réconcilies ; mes ennemis, tu les mets en poussière ; tu arraches mes villes au joug étranger ! toi seule as tout fait, parle ! comment te récompenserais-je ?...

JEANNE. Sois toujours humain, monseigneur, dans la prospérité, comme tu le fus dans l'infortune ; et sur les sommets de la grandeur n'oublie point ce que vaut un ami aux jours d'abaissement. Tu l'as assez éprouvé dans ta misère ! Point ne dénie justice et clémence au dernier de ton peuple ; songe que c'est du sein du trou-

peau que Dieu suscita le bras sauveur ! Tu grouperas ainsi la France entière sous ton sceptre, tu seras le chef et le fondateur d'une souche d'illustres princes ! et ceux qui viendront après toi brilleront d'un éclat plus radieux encore que ceux qui t'ont précédé ! Ta race fleurira aussi longtemps qu'elle aura su se conserver l'amour de son peuple. L'orgueil seul peut la conduire à sa perte, et c'est au fond de ses humbles chaumières d'où sort aujourd'hui ton salut que se prépare sourdement l'orage qui dans l'avenir enchaînera les coupables arrière-neveux !

LE DUC DE BOURGOGNE. Vierge inspirée dont l'esprit illumine, puisque tes yeux percent ainsi à travers les ténèbres de l'horizon, parle-moi de ma race ; dis, continuera-t-elle à se développer avec magnificence, comme elle a commencé ?

JEANNE. Bourguignon, jusque sur les hauteurs du trône tu as placé ton siège, et plus haut encore aspire ton cœur altier, jaloux de bâtir jusque dans les nuages son édifice téméraire ! Mais une main d'en haut marquera soudain le terme de cet agrandissement. Ne crains pas néanmoins que ta maison s'écroule ; brillante, elle revivra dans une jeune fille. Et des monarques portant le sceptre, des rois pasteurs des peuples sortiront de son sein, ils s'assoieront sur deux trônes puissants, étendant leurs lois sur le monde connu et sur un autre aussi que la main de Dieu cache encore au delà d'océans ignorés.

CHARLES. Oh ! réponds, si l'esprit là-dessus t'éclaire, et nous dis si cette alliance que nous venons de renouveler à cette heure doit se perpétuer chez nos derniers descendants ?

JEANNE, *après un moment de silence*. O vous, rois et grands de la terre, craignez la dissension, n'éveillez pas la discorde dans les antres où elle sommeille, car une fois debout, des siècles s'écoulent avant qu'on la puisse dompter ! Elle-même s'engendre des progéni-

tures, race, de feu et l'incendie s'alimente de l'incendie ! Ne cherchez pas à en savoir davantage, réjouissez-vous dans le présent, et laissez-moi jeter un voile sur l'avenir.

SOREL. Sainte jeune fille, tu lis dans mon cœur et sais si je rêve une grandeur vaine ! A moi aussi ne donneras-tu pas quelque oracle propice ?

JEANNE. L'esprit ne me dévoile que les destins du monde ; ta destinée particulière, elle est en toi.

DUNOIS. Mais la tienne, quelle sera-t-elle, noble vierge aimée du ciel ? Certes, la plus douce félicité de la terre t'est réservée à toi si pieuse, si sainte !

JEANNE. La félicité, elle est là-haut, dans le sein de l'Éternel !

CHARLES. Qu'en attendant, ton bonheur soit le souci de ton roi ; car je veux rendre ton nom glorieux en France : je veux que les générations les plus reculées t'honorent comme une bienheureuse, et dès cet instant j'y pourvoirai ! Fléchis le genou ! (*Il tire son épée, et lui donne l'accolade.*) Noble, relève-toi. Je tesors, moi, ton roi, de la poussière de ton obscure extraction. Dans leur tombeau j'anoblis tes ancêtres. Tu porteras le lis dans ton écu, et seras en tout l'égale des meilleurs ! Que le sang des Valois seul soit plus noble que le tien, que le premier d'entre mes grands se sente honoré par ta main ; et remets-t'en à moi du soin de te donner un noble époux !

DUNOIS, *s'avançant*. Mon cœur l'avait choisie en son obscurité, et les nouveaux honneurs dont sa tête rayonne, ne sauraient accrottre son mérite ni mon amour. Ici, à la face de mon roi, à la face de ce saint évêque, je lui offre ma main comme à ma princière compagne, si cette main, elle m'estime assez digne pour l'accepter.

CHARLES. Irrésistible jeune fille, tu fais miracle sur miracle ! Oui, et de ce moment je commence à croire que rien ne t'est impossible. Tu as dompté ce cœur su-

perbe qui jusqu'à ce jour avait osé braver la suprême puissance de l'amour !

LA HIRE, *s'avançant*. Le plus bel ornement de Jeanne, si je la connais bien, est la modestie de son cœur ! Elle est digne de l'hommage du plus illustre, mais jamais n'élèvera si haut sa vue ! Elle ne tend pas vers la vaine grandeur, le fidèle attachement d'une âme droite lui suffit, ainsi que le paisible sort qu'avec cette main je lui offre !

CHARLES. Et toi aussi, La Hire ? Deux brillants prétendants, égaux en vertus chevaleresques, égaux en renommée ! Voudrais-tu, après m'avoir réconcilié mes ennemis, après avoir pacifié mon royaume, voudrais-tu mettre la brouille entre mes amis les plus chers ? Un seul peut la posséder, et j'estime chacun digne d'un si beau prix. Parle donc, et que ton cœur prononce !

SOREL, *se rapprochant*. Je vois la noble jeune fille émue, une tendre pudeur colore sa joue. Qu'on lui donne le temps d'interroger son cœur, de se confier à une amie et de rompre le sceau du secret que garde enfermé sa poitrine ! Le moment est venu où je puis m'approcher en sœur de l'austère Pucelle, et lui offrir mon sein fidèle et discret. Qu'on nous laisse donc méditer en femmes un sujet tout féminin, et qu'on attende le résultat de notre délibération.

CHARLES, *se disposant à s'éloigner*. Qu'il en soit ainsi.

JEANNE. Arrêtez ! sire. Ce n'est point l'émotion d'une pudeur timide qui colorait mes joues, et je n'ai rien à confier à cette noble dame, que je puisse rougir de déclarer devant des hommes. Certes, le choix de ces vaillants chevaliers m'honore hautement ; mais je n'ai pas quitté mes pâturages à cette fin toute mondaine de chercher une vaine grandeur, et ce n'est pas non plus pour tresser dans mes cheveux la couronne des fiançailles que j'ai revêtu l'armure de fer. Non, ma vocation est tout autre, et pour l'accomplir il faut une vierge

sans tache. Je suis la guerrière du Très-Haut, et ne puis m'avouer l'épouse d'aucun homme !

L'ARCHEVÊQUE. La femme est née pour être l'aimable compagne de l'homme ; obéir à la nature est la plus digne façon pour elle de servir le ciel ! Et le décret de Dieu qui t'appelait sur le champ du combat, une fois accompli, loin de toi tu jetteras les armes et reviendras à ton sexe plus doux que tu as dû renier, à ton sexe dont la vocation n'est pas l'œuvre sanglante des armes !

JEANNE. Vénérable seigneur, je ne saurais dire encore ce que l'Esprit m'ordonnera de faire. Mais le moment venu, sa voix ne laissera point de se manifester, et à cette voix j'obéirai. Quant à présent, il m'exhorte à consommer mon œuvre. Le front de mon souverain n'a pas ceint encore le diadème, l'huile sacrée n'a pas baigné sa chevelure. Mon maître n'a pas reçu encore le nom de roi.

CHARLES. Nous sommes sur le chemin de Reims.

JEANNE. Ne nous arrêtons pas, car l'ennemi veille autour de nous pour te fermer la route. Mais à travers leurs bataillons, fussent-ils tous rassemblés, je me charge de t'y conduire.

DUNOIS. Mais alors que tout sera consommé, alors que nous serons entrés victorieux dans Reims, dis, me permettras-tu, sainte jeune fille...

JEANNE. Si le ciel permet que, victorieuse, je sorte de ce combat de mort, mon œuvre alors est accomplie, et la bergère n'a plus que faire dans le palais du roi.

CHARLES, *lui prenant la main*. La voix de l'Esprit en ce moment t'anime, et dans ton sein, tout rempli de Dieu, se tait l'amour ! Mais il ne se taira pas toujours, crois-moi ! Les armes cesseront de s'agiter ; la victoire par ta main renouera la paix. Alors la joie renaitra partout, et de plus doux sentiments s'éveilleront dans les cœurs. Dans ton cœur aussi ces sentiments parleront. Tu verseras des larmes de tendresse, des larmes

comme tu n'en as jamais encore pleurées ! Ce cœur, que maintenant le ciel remplit tout entier, cherchera sur-la terre un ami, et après avoir fait, en les sauvant, des milliers d'heureux, tu finiras par en vouloir faire un !

JEANNE. Dauphin ! es-tu déjà si las de la manifestation divine, que tu veuilles briser le vase qui la contient, que tu veuilles rabaisser jusque dans l'humaine poussière la vierge pure, envoyée de Dieu ? Cœurs aveugles ! Hommes de peu de foi ! Le ciel vous inonde de ses splendeurs, il révèle à vos yeux ses prodiges, et vous voudriez ne voir en moi qu'une femme ! Une femme revêt-elle une armure d'airain ? une femme se mêle-t-elle aux combats des hommes ? Malheur à moi ! si portant dans mes mains l'épée du Dieu vengeur, je pouvais me sentir entraînée vers un homme terrestre ! Mieux me vaudrait cent fois n'être point née ! Plus un mot de la sorte, si vous ne voulez déchaîner la colère de l'Esprit qui m'anime. Le seul regard de l'homme qui me désire est un objet d'horreur pour moi et de profanation !

CHARLES. Brisez là. Inutile de chercher à l'émouvoir.

JEANNE. Ordonne aux clairons de sonner. Cette trêve d'armes me devient une angoisse, un supplice. Mon élan intérieur m'entraîne hors de cet oisif repos et me pousse à l'accomplissement de mon œuvre : ma destinée impérieuse parle, et j'obéis.

SCÈNE V.

UN CHEVALIER, *accourant.*

CHARLES. Qu'est-ce ?

LE CHEVALIER. L'ennemi a passé la Marne et dispose son armée pour l'attaque.

JEANNE, *avec inspiration.* Combat et bataille ! Mon âme brise ses liens ! Armez-vous ! Pendant ce temps je cours ranger les bataillons. (*Elle sort à la hâte.*)

CHARLES. Suivéz ses pas, La Hire. Ils veulent aux portes de Reims nous forcer à leur disputer encore une fois la couronne de France.

DUNOIS. Ce n'est point le vrai courage qui les pousse. C'est le suprême effort d'un désespoir enragé qui sent son impuissance.

CHARLES. Bourguignon, je n'ai que faire de vous piquer au jeu. Voici l'heure de réparer bien des mauvais jours.

LE DUC DE BOURGOGNE. Vous pouvez là-dessus vous en remettre à moi.

CHARLES. Je marcherai devant vous sur le sentier de la gloire, et c'est sous les yeux de la ville de mon couronnement que j'entends conquérir ma couronne ! Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu !

AGNÈS, l'embrassant. Je ne pleure pas ; je ne tremble pas pour toi. Ma foi monte sereine et calme jusqu'aux nuages. Tant de gages de sa faveur, le ciel ne nous a pas donnés pour nous réduire enfin à l'affliction ! Et mon cœur me dit que dans les murs de Reims, emporté d'assaut, j'embrasserai mon maître et seigneur couronné par la victoire.

(Les clairons entonnent vaillamment leur fanfare, qui bientôt dégénère en un vacarme guerrier. La scène change. Musique de l'orchestre, accompagnée par les instruments guerriers derrière le théâtre.)

SCÈNE VI.

La scène représente une campagne ouverte bornée par des arbres. On voit pendant la symphonie des soldats s'enfuyant dans le fond.

TALBOT, s'appuyant sur FALSTOLF et accompagné par des soldats. Puis LIONEL.

TALBOT. Ici, sous ces arbres, déposez-moi et retournez sur-le-champ au combat. Je n'ai pas besoin d'assistance pour mourir.

FALSTOLF. O jour de misère et de deuil ! (*Entre Lionel.*) A quel moment venez-vous, Lionel ? Le général est étendu là, blessé à mort !

LIONEL. Dieu ne le voudra pas ! Général, levez-vous. Ne cédez point à la mort, commandez à la nature, et par votre volonté puissante imposez-lui la vie.

TALBOT. Efforts superflus ! Le jour marqué par le destin est arrivé, le jour qui doit voir s'écrouler le trône élevé par nous sur le sol français. Vainement dans une lutte désespérée j'ai tenté de détourner le coup. Atteint là-bas de la foudre, me voilà gisant ici pour ne plus me relever ! Reims est perdu ; venez-vous pour sauver Paris ?

LIONEL. Paris a traité avec le dauphin. Un courrier vient de nous en apporter la nouvelle.

TALBOT, *arrachant l'appareil de sa blessure.* Coulez donc, ruisseaux de mon sang ! je suis rassasié de ce soleil.

LIONEL. Je ne puis demeurer ! Falstolf, transportez le général en un lieu sûr. Nous ne saurions tenir ce poste plus longtemps, les nôtres fuyant déjà de tous côtés. La Pucelle pousse vers nous sa meute irrésistible.

TALBOT. Tu triomphes, démente ! et moi, je meurs ! A lutter avec la folie, les dieux eux-mêmes perdent leur peine. Auguste raison, fille lumineuse du cerveau divin, sage fondatrice de l'univers, régulatrice des étoiles, qui donc es-tu, si tu dois, attachée à la queue du coursier de la superstition, entraînée en dépit de tes cris de détresse, rouler dans l'abîme avec les insensés ! Malédiction sur celui qui dévoue sa vie à poursuivre une œuvre grande et digne, qui poursuit des plans mûrement combinés. Au roi des fous appartient le monde !

LIONEL. Milord, vous n'avez que peu d'instants à vivre ; pensez à votre Créateur !

TALBOT. Encore si nous avions été vaincus, braves

que nous sommes, par d'autres braves, nous nous consolierions par le destin commun à tous et ses vicissitudes ; mais succomber à pareille jonglerie ! Franchement, notre carrière grave et laborieuse méritait plus sérieuse fin.

LIONEL, *lui tendant la main*, Milord, adieu ! Comptez sur moi pour vous payer après le combat le légitime tribut de mes larmes, si toutefois je suis encore debout. En ce moment la Destinée m'appelle sur le champ de bataille où elle siège en arbitre suprême, dont la sentence reste encore suspendue. A revoir dans un monde meilleur ! Le temps paraît court aux amitiés longues !

(*Il sort.*)

TALBOT. Bientôt tout sera fini, bientôt j'aurai rendu à la terre, à l'éternel soleil, ces atomes qui pour la joie et la douleur s'accouplèrent en moi. Et du puissant Talbot qui remplit l'univers de son renom guerrier, il ne restera rien qu'une poignée de vaine poussière. Ainsi l'homme arrive à sa fin. Et la seule chose que nous emportions de notre lutte avec l'existence, c'est un regard plongé dans le néant et le dédain profondément senti de tout ce qui nous paraît grand et digne d'envie !

SCÈNE VII.

CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, DUCHATEL.
SOLDATS.

LE DUC DE BOURGOGNE. Les retranchements sont emportés.

DUNOIS. La journée est à nous !

CHARLES, *apercevant Talbot*. Voyez, quel est cet homme qui malgré lui et douloureusement dit adieu à la lumière du soleil ? A l'armure qu'il porte je reconnais un chevalier. Hâtez-vous, et s'il en est temps encore, prodiguez-lui vos soins. (*Les soldats de la suite du roi s'approchent de Talbot.*)

FALSTOLF. Arrière ! N'avancez pas ! Respectez la dépouille de celui dont, vivant, vous n'avez jamais souhaité de vous approcher.

LE DUC DE BOURGOGNE. Que vois-je ! Talbot noyé dans son sang ! (*Il s'élance vers lui ; Talbot le regarde fixement et meurt.*)

FALSTOLF. Arrière, Bourguignon ! Épargne la vue d'un traître au dernier regard du héros !

DUNOIS. Formidable Talbot, invincible ! Quoi, cet étroit espace te suffit à toi qui ne trouvais point la France assez vaste pour l'immensité de ton ambition ! A dater de ce moment, sire, je puis vous saluer roi, car la couronne chancela sur votre tête aussi longtemps qu'une âme habita dans ce corps !

CHARLES, *après avoir contemplé en silence le cadavre de Talbot*. Un plus puissant que nous l'a vaincu, et le voilà gisant sur la terre de France comme le héros sur son bouclier qu'il n'abandonne point. Qu'on l'emporte ! (*Des soldats relèvent le cadavre et l'emportent.*) La paix soit avec sa cendre ! Un monument lui sera élevé en signe d'honneur, et c'est au cœur de cette France, où il termina sa vie en héros, que reposeront ses ossements. Jamais épée ennemie n'avait encore si avant pénétré. Que le lieu où sa tombe s'élèvera lui serve d'épithaphe.

FALSTOLF, *présentant son épée*. Seigneur, je suis ton prisonnier.

CHARLES, *en la lui rendant*. Arrêtez ! La guerre, tout implacable qu'elle est, honore les pieux devoirs ! et libre, vous devez accompagner votre chef au tombeau. Maintenant, allez, Duchâtel ! Mon Agnès tremble, rassurez à notre égard son inquiétude, annoncez-lui que nous vivons, que nous avons vaincu, et l'amenez triomphante dans Reims.

(*Duchâtel sort.*)

SCÈNE VIII.

LA HIRE, *les Précédents.*

DUNOIS. La Hire, où est la Pucelle ?

LA HIRE. Eh quoi ! vous me le demandez, lorsque je l'ai laissée combattant à vos côtés ?

DUNOIS. Je croyais l'avoir remise à la protection de votre bras lorsque je me précipitai au secours du roi.

LE DUC DE BOURGOGNE. Au plus épais de la mêlée ennemie, j'ai vu encore, il n'y a que peu d'instant, flotter sa blanche bannière !

DUNOIS. Malheur ! Où est-elle ? Je crains quelque malheur ! Venez, hâtons-nous pour la dégager. Je tremble que son audace ne l'ait entraînée trop loin ! Entourée d'ennemis, seule elle leur tient tête et va succomber sans aide sous leur nombre !

CHARLES. Allez, sauvez-la !

LA HIRE. Je vous suis, venez.

LE DUC DE BOURGOGNE. Courons tous !

(Ils sortent à la hâte.)

SCÈNE IX.

Une place déserte du champ de bataille. On aperçoit à l'horizon les tours de Reims éclairées par le soleil.

UN CHEVALIER, *couvert d'une armure noire, la visière baissée.* JEANNE le poursuit jusque sur l'avant-scène, où il s'arrête et l'attend.

JEANNE. Fourbe ! Je reconnais à présent ta ruse ! Tu m'as, par une fuite simulée, entraînée loin du champ de bataille, détournant des fils d'Albion la mort et le destin qui menaçait leur tête. Mais tremble, car c'est ta propre perte qui t'atteint maintenant.

LE CHEVALIER NOIR. Pourquoi me poursuivre et l'attacher à mes talons avec cette rage implacable ? Il n'est

point dans ma destinée à moi de tomber sous tes coups !

JEANNE. Je te hais dans le fond de mon âme, je te hais comme la nuit dont tu portes la couleur ! A te ravir pour jamais la lumière du jour, un insurmontable désir me pousse ! Qui es-tu ? lève ta visière. Si je n'avais vu l'audacieux Talbot tomber mort dans le combat, je dirais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR. La voix de l'esprit prophétique aurait-elle donc cessé de te parler ?

JEANNE. Elle parle, au contraire, au fond de ma conscience, et me dit que le malheur marche avec toi.

LE CHEVALIER NOIR. Jeanne d'Arc, jusqu'aux portes de Reims te voilà parvenue sur les ailes de la victoire ! Que cette gloire te suffise ! Rends sa liberté à la Fortune qui t'a servie en esclave, et n'attends pas qu'elle s'affranchisse elle-même de force. Elle abhorre la fidélité, tu le sais, et ne sert aucun maître jusqu'à la fin.

JEANNE. Que me proposes-tu ? A milieu de ma carrière, m'arrêter ! Abandonner mon œuvre ! Non, je l'accomplirai, je m'acquitterai de mon vœu !

LE CHEVALIER NOIR. Jusqu'alors rien ne t'a résisté, puissante guerrière, et partout ton bras a vaincu ! Mais à dater de cette heure, n'affronte plus les chances du combat ! crois-en mon avertissement !

JEANNE. Cette épée ne quittera ma main qu'après avoir exterminé la superbe Angleterre !

LE CHEVALIER NOIR. Vois ! Là-bas s'élève Reims avec ses tours ! Reims, le but et le terme de ta course ! Tu vois briller la coupole de la sublime cathédrale, là tu vas entrer en triomphe, couronner ton roi, accomplir ta mission. Pas un pas de plus de ce côté ; retourne en arrière. Entends mon avertissement !

JEANNE. Qui donc es-tu, être fallacieux, pour venir ainsi chercher à m'épouvanter, à jeter le trouble dans mes sens ? D'où te vient cette audace, de vouloir m'importuner par de menteurs oracles ? (*Le Chevalier Noir va s'éloigner ; Jeanne lui ferme le passage.*)

JEANNE. Non, tu me répondras, ou tu mourras de ma main. *(Elle essaye de le frapper.)*

LE CHEVALIER NOIR *la touche de sa main, Jeanne s'arrête immobile. Frappe ce qui est mortel ! (Nuit, éclairs et tonnerre. Le chevalier disparaît.)*

JEANNE, *étonnée d'abord, puis se ravisant aussitôt. Ce n'était rien de vivant, mais une image dévorante de l'enfer, un spectre échappé des abîmes de feu pour déconcerter mon courage ! Qui donc pourrais-je craindre, quand je tiens l'épée de mon Dieu dans ma main ? Je veux victorieusement accomplir ma carrière, et dût l'enfer lui-même se mettre de la partie, loin de moi toute faiblesse, toute hésitation ! (Elle va pour sortir.)*

SCÈNE X.

LIONEL, JEANNE.

LIONEL. Maudite ! défends-toi ! L'un de nous deux ne sortira pas vivant de cette place ! Tu as frappé le meilleur d'entre mon peuple ; le noble Talbot a rendu sa grande âme dans mon sein. Je vengerai le brave, ou je partagerai son sort ! Et pour que tu saches, mort ou vainqueur, qui t'accorda cet honneur, je suis Lionel, le dernier survivant d'entre les chefs de notre armée, et ce bras n'a jamais encore été vaincu ! *(Il fond sur elle. Après un bref combat, Jeanne le désarme.)* Sort fatal ! *(Ils luttent un moment.)*

JEANNE *le saisit par les plumes de son casque et le lui arrache violemment. Le visage de Lionel reste découvert, Jeanne brandit son épée.)* Reçois donc ce que tu cherches ! La sainte Vierge t'immole par ma main ? *(Au moment de le frapper, Jeanne aperçoit son visage. Le regard de Lionel la saisit. Soudain elle s'arrête immobile et laisse lentement son épée lui tomber des mains.)*

LIONEL. Pourquoi cette hésitation ? Qui t'empêche de me donner le coup de la mort ? Prends-moi la vie, puisque tu m'as pris l'honneur ! Je suis entre tes

mains, point de merci ! (*Jeanne lui fait signe de s'éloigner.*) Moi fuir ? Moi te devoir l'existence ? Plutôt mourir !

JEANNE, *détournant son visage*. S'il est vrai que ta vie fut dans mes mains, laisse-moi l'ignorer, je n'en veux rien savoir.

LIONEL. Je te hais, toi et ton présent ! Point de merci, te dis-je ! Frappe ton ennemi, ton ennemi qui te méprise, qui voudrait pouvoir te frapper !

JEANNE. Tue-moi et t'enfuis !

LIONEL. Ah ! qu'est-ce donc ?

JEANNE, *se cachant le visage*. Malheur à moi !

LIONEL, *s'approchant d'elle*. Tu mets à mort, dit-on, tous les Anglais que la victoire te livre ! Pourquoi seul vouloir m'épargner ?

JEANNE *ressaisit son épée avec un brusque mouvement et s'apprête à le frapper, mais en rencontrant son visage, elle laisse de nouveau l'arme lui échapper*. Sainte Vierge du ciel !

LIONEL. Pourquoi invoquer la Vierge ? La Vierge ne sait rien de toi. Le ciel n'est pour rien dans tes actes.

JEANNE, *en proie à la plus vive angoisse*. Qu'ai-je fait ? J'ai rompu mon vœu ! (*Elle joint ses mains avec désespoir.*)

LIONEL, *la contemplant avec émotion et se rapprochant d'elle*. Infortunée jeune fille, je te plains ! Tu me touches, moi sur qui seul ta magnanimité s'est exercée. Je sens s'évanouir ma haine, je dois m'intéresser à toi ! Parle, qui es-tu ! d'où viens-tu ?

JEANNE. Va-t'en, te dis-je, fuis !

LIONEL. Je compatis à ta jeunesse, à ta beauté ; ton regard me pénètre au fond du cœur ! Je voudrais te sauver ! Dis-moi, que faut-il faire ? Viens, viens ! renonce à cette horrible alliance ! Jette tes armes loin de toi !

JEANNE. Je ne suis plus digne de les porter !

LIONEL. Jette-les loin de toi, vite, et me suis !

JEANNE, *avec horreur*. Te suivre ?

LIONEL. Tu peux être sauvée, suis-moi ! Je veux te sauver, mais ne perdons pas une minute ! Je ne puis dire quelle douleur étrange tu m'inspires, et je sens un désir profond de te sauver. *(Il lui saisit le bras.)*

JEANNE. Le Bâtard ! Ce sont eux ! ils me cherchent ! Si par malheur ils te trouvent ici !

LIONEL. Ne crains rien, je te protégerai !

JEANNE. Je meurs, si tu viens à tomber dans leurs mains !

LIONEL. Eh quoi ! te serais-je donc cher !

JEANNE. Saints du Paradis !

LIONEL. Te reverrai-je ? saurai-je quel est ton sort ?

JEANNE. Jamais ! jamais !

LIONEL. Oui, je te reverrai ; que cette épée m'en soit le gage ! *(Il lui prend son épée.)*

JEANNE. Insensé, oses-tu ?

LIONEL. On me force à quitter la place ! mais je te reverrai. *(Il s'éloigne.)*

SCÈNE XI.

DUNOIS, LA HIRE, JEANNE.

LA HIRE. Elle vit, la voilà !

DUNOIS. Jeanne ! ne crains rien, tes amis sont autour de toi !

LA HIRE. Ne fuyez donc pas, Lionel !

DUNOIS. Laisse-le ! Jeanne, la cause du bon droit triomphe. Reims nous ouvre ses portes ; tout un peuple en délire se précipite au-devant de son roi.

LA HIRE. Mais qu'a donc la Pucelle ? je la vois pâlir et chanceler. *(Jeanne fléchit et semble au moment de s'évanouir.)*

DUNOIS. Elle est blessée ! arrache son armure ; son bras est atteint, mais grâce à Dieu, légèrement.

LA HIRE. Son sang coule !

JEANNE. Laissez-le s'épancher avec ma vie.

(Elle tombe inanimée aux bras de La Hire.)

ACTE QUATRIÈME.

Une salle ornée en fête. Les colonnes sont enguirlandées de festons.
Derrière la scène on entend les flûtes et les hautbois.

SCÈNE I.

JEANNE. Les armes se reposent, les foudres de la guerre ont cessé de gronder. Aux sanglants combats succèdent le chant et la danse. Par toutes les rues, la gaieté mène son branle, l'autel et l'église brillent décorés des ornements de fête. Des arcs de triomphe se dressent verdoyants, et tout autour de leurs colonnes s'enroulent les guirlandes. Le vaste Reims est trop étroit pour contenir la foule des hôtes qui l'inondent pour assister à la fête populaire.

Un sentiment d'ivresse unanime brûle au fond de tous les cœurs, une même pensée bat dans chaque poitrine. Tout ce que naguère encore divisait une haine sanglante, partage désormais la commune joie. Qui-conque appartient aujourd'hui à la race des Francs se sent plus fier du nom qu'il porte. L'éclat s'est ravivé de l'antique couronne, et la France rend hommage au fils de son roi.

Mais à moi, l'auteur de toute cette gloire, le bonheur universel me demeure étranger. Mon cœur transformé s'enfuit loin de ces pompes et se tourne du côté du camp des Anglais ; là-bas, vers l'ennemi, erre mon regard, et je me vois réduite à fuir leur ivresse pour cacher la faute dont le poids m'accable. Qui ? moi ? moi, porter l'image d'un homme dans mon cœur virginal ? Ce cœur illuminé d'un rayon du ciel, battre d'un terrestre amour ? Moi, de mon pays l'ange sauveur ; moi, la guerrière du Très-Haut, brûler pour l'ennemi de mon pays ! Et j'ose l'avouer à la pure clarté du soleil, et la honte ne me confond pas ! (*La musique derrière la scène de-*

vient plus tendre et plus suave.) Malheur ! Malheur à moi ! Quels accents ! Combien ils charment mon oreille ! Chaque son me rappelle sa voix, évoque à mes yeux son image.

Ah ! Puisse la tourmente des combats me ressaisir, puisse le cliquetis des lances résonner à mes oreilles, dans l'ardeur furieuse de la bataille ! alors je retrouverai mon courage.

Mais ces voix, ces accents, comme ils enlacent mon cœur. Toutes les forces de mon âme s'en vont en désirs languissants, se fondent en pleurs de tendresse. (*Après une pause. Avec vivacité.*) Devais-je le frapper ? Le pouvais-je, après avoir vu dans ses yeux ? Le frapper ? Ah ! plutôt retourner le fer meurtrier contre mon propre sein. Suis-je donc si coupable de m'être montrée humaine ? Est-ce un crime d'avoir pitié ? Pitié ! Les voix de la pitié, de l'humanité, les as-tu donc entendues chez les autres qu'immola ton épée ? Pourquoi se taisaient-elles, quand ce pauvre Gallois, ce doux jeune homme, t'implorait pour sa vie ? Cœur hypocrite, tu mens à la face de l'éternelle clarté. Non, tu n'as point obéi à la sainte voix de la pitié.

Pourquoi mes yeux se sont-ils arrêtés sur les siens ? Pourquoi ai-je contemplé les traits de son noble visage ? Avec ce regard a commencé ton crime, malheureuse ! Dieu veut des instruments aveugles, c'était les yeux fermés que tu devais consommer ton œuvre. Tu as vu, et le bouclier de Dieu t'a abandonnée ; tu as vu, et de ce moment les trames de l'enfer t'ont enlacée. (*Les flûtes reprennent. Elle tombe dans une muette rêverie.*) Sainte boulette ! oh ! ne t'eussé-je échangée jamais contre une épée ! Plût à Dieu, chêne sacré, que jamais elle ne m'eût parlé, la voix qui bruit dans tes ramures ! Plût à Dieu que jamais tu ne me fusses apparue, sainte Reine du ciel ! Prends-la, car je ne la mérite point, ta couronne, oh ! reprends-la.

Hélas ! j'ai vu les firmaments ouverts, et j'ai contem-

plé la face des bienheureux, mais sur la terre est mon espérance, et dans le ciel elle n'est pas. Pourquoi donc m'en avoir chargée, de cette vocation terrible? Pouvais-je endurcir ce cœur, que le ciel a créé sensible?

Si tu veux manifester ta puissance, choisis ceux qui, exempts de péchés, habitent dans ton éternelle demeure; envoie tes immortels, tes purs esprits inaccessibles aux passions comme aux larmes, mais ne prends pas la timide jeune fille, l'âme faible de la bergère!

Que m'importe le sort des combats, la discorde des rois? Innocente, je paissais mes troupeaux sur les calmes hauteurs de la montagne, et c'est de là que tu m'as arrachée pour me jeter en plein dans l'existence, pour me jeter dans l'orgueilleux palais des rois et m'y livrer au mal. Ah! ce n'était pourtant point là ma vocation.

SCÈNE II.

AGNÈS SOREL, JEANNE.

SOREL *s'avance dans la plus vive émotion; dès qu'elle aperçoit Jeanne, elle se précipite vers elle et lui saute au cou, puis soudain se ravisant, tombe à ses pieds. Non! pas ainsi. mais dans la poussière, à tes genoux.*

JEANNE, *s'efforçant de la relever.* Lève-toi. Qu'as-tu donc? Tu oublies qui je suis, qui tu es.

SOREL. Laisse-moi. C'est l'élan de ma joie qui m'entraîne à tes pieds. Mon cœur déborde, il a besoin de se prosterner devant Dieu, et c'est lui, l'invisible que j'adore en toi. N'es-tu pas l'ange qui a conduit à Reims mon maître et seigneur, qui lui posa sur le front sa couronne? Ce que jamais je n'eusse osé rêver de voir, est accompli! Tout s'apprête déjà pour le couronnement. Le roi a revêtu les ornements du sacre. Les pairs et les grands du royaume sont rassemblés pour porter les insignes. Le peuple afflue à torrents vers la cathédrale. La joie retentit partout, les cloches ébran-

lent l'air. Oh ! je ne supporterai jamais tant de bonheur ! (*Jeanne la relève avec douceur. Agnès Sorel s'arrête un moment à contempler la jeune fille.*) Cependant toujours austère et grave, tu veux donner aux autres le bonheur, mais non le partager. Ton cœur demeure froid, tu ne ressens rien de nos ivresses ; le ciel t'a révélé ses splendeurs, et nulle félicité terrestre n'a le secret d'émouvoir ton chaste sein. (*Jeanne saisit avec vivacité la main d'Agnès, puis la laisse retomber presque aussitôt.*) Oh ! que n'es-tu femme, que n'es-tu femme et sensible ! Consens à dépouiller cette armure, la guerre s'éloigne de nous, consens à professer un plus doux sexe. Mon cœur aimant s'effarouche en ta présence et n'ose aller à toi, aussi longtemps que tu ressembleras à l'austère Pallas.

JEANNE. Qu'exiges-tu de moi ?

SOREL. Que tu désarmes, que tu dépoilles cette armure. L'amour craint de s'approcher de cette poitrine cuirassée de fer. Oh ! sois femme, et tu ressentiras l'amour.

JEANNE. A cette heure, me désarmer ! A cette heure ! j'exposerais... dis-moi d'offrir en plein combat ma poitrine découverte aux coups de la mort ! Mais, désarmer maintenant ! Ah ! plutôt à Dieu qu'un triple airain me protégeât contre vos fêtes, contre moi-même !

SOREL. Le comte Dunois t'aime. Son noble cœur ouvert jusqu'alors à la seule gloire, à la seule vertu des camps, brûle pour toi d'un sentiment sacré. Il est beau, va, d'être aimée d'un héros, il est plus beau encore de l'aimer ! (*Jeanne se détourne avec horreur.*) Tu le hais. Non ! non ! tout au plus peux-tu ne l'aimer point. Mais comment voudrais-tu le haïr ? On ne hait que celui qui nous arrache aux êtres que nous aimons. Mais toi tu n'aimes personne. Ton cœur est calme. S'il pouvait ressentir...

JEANNE. Plains-moi. Déploie mon destin.

SOREL. Qu'est-ce donc qui manque à ton bonheur ?

Tu as tenu ta parole, la France est libre. Jusques aux lieux de son couronnement tu conduisis ton roi victorieux, ta gloire est sans égale. Un peuple ivre de joie te salue et t'acclame, de toutes les bouches ta louange se répand à longs flots ; tu es la divinité de cette fête. Le roi lui-même, ceint de sa couronne, ne respendit pas d'un éclat plus glorieux que toi.

JEANNE. Oh ! pussé-je m'ensevelir dans les entrailles de la terre !

SOREL. Qu'as-tu donc ? Quelle étrange émotion ! Qui donc aura le droit de regarder librement le ciel en ce jour, s'il faut que tu baisses les yeux ? A moi la rougeur, à moi près de toi si petite, à moi incapable de m'élever à la hauteur de tes sentiments héroïques. Car, pour te confesser toute ma faiblesse, ce n'est ni la gloire de ma patrie, ni l'éclat restauré du trône, ni le sublime enthousiasme des peuples, ni le délire de la victoire qui tient occupé ce faible cœur ! Un seul le charme et le remplit. Il n'a de place que pour ce sentiment unique : l'être adoré, celui que le peuple acclame, qu'il bénit, qu'il couvre de fleurs, l'être qui m'appartient, le bien-aimé !

JEANNE. Oh ! tu es heureuse, toi, bien heureuse ! Tu aimes où chacun aime ; tu peux ouvrir ton cœur au grand jour, et donner libre cours aux yeux de tous à ton ravissement. Cette fête du royaume est la fête de tes amours ! Tous ces peuples dont les flots se pressent dans ces murs partagent ton émotion et la consacrent. C'est toi qu'ils saluent, pour toi qu'ils tressent leurs couronnes. La félicité publique et toi ne faites qu'un. Tu aimes le soleil, source de toute ivresse, et ce que tu vois n'est que le reflet de ton amour.

SOREL, *lui sautant au cou*. Oh ! tu me ravis de joie, tu me comprends ; oui, je t'avais méconnue, tu connais l'amour ; et ce que je ressens, tu l'exprimes avec puissance. Plus de timidité, plus de crainte, mon cœur s'élançe au-devant de toi en pleine confiance.

JEANNE, *s'arrachant à ses embrassements*. Laisse-moi, fuis mon aspect, ne te souille point de ma présence empoisonnée. Sois heureuse, va ! et me laisse dans ma nuit profonde cacher mon infortune, ma honte, mon désespoir.

SOREL. Tu m'épouvantes, je ne te comprends pas ; t'ai-je jamais comprise, et n'as-tu point toujours été pour moi un mystère ? Comment en effet comprendre ce qui peut être une cause d'ombrage pour ton cœur saint, pour ton âme si pure à la fois et si tendre ?

JEANNE. La sainteté ici, la pureté, c'est toi ; et si tu pouvais lire dans mon sein, tu repousserais avec horreur, loin de toi, l'ennemie, la traîtresse !

SCÈNE III.

DUNOIS, DUCHATEL, LA HIRE, *apportant la bannière de Jeanne*.

DUNOIS. Nous te cherchons, Jeanne, tout est prêt, le roi nous envoie ; il entend que tu portes devant lui la sainte bannière. Tu vas te mêler aux rangs des princes, et marcher la première devant lui, car il reconnaît, chacun t'en rendra témoignage, qu'à toi seule revient l'honneur de cette journée.

LA HIRE. Voici la bannière ; prends-la, noble Pucelle, les princes et le peuple attendent.

JEANNE. Moi, marcher devant lui ? moi, porter la bannière ?

DUNOIS. Et quel autre en serait digne ? Où trouver une main assez pure pour porter le symbole sacré ? Tu l'agitas dans la mêlée, porte-la maintenant comme un ornement sur ces joyeux chemins. (*La Hire lui présente la bannière. Jeanne recule en tressaillant.*)

JEANNE. Arrière ! arrière !

LA HIRE. Qu'as-tu donc ! Tu frémis devant ta propre bannière ! Regarde ! (*Il déploie l'étendard.*) C'est le même drapeau que tu faisais flotter dans la victoire. Sur ces

plis la reine des cieux est représentée planant au-dessus du globe terrestre. Car c'est ainsi que la sainte Mère te l'avait prescrit.

JEANNE, *regardant avec épouvante*. C'est elle ! elle-même ! C'est ainsi qu'elle m'apparut. Voyez comme elle fronce le sourcil, comme sous sa sombre paupière flamboie son regard irrité !

SOREL. Le délire s'empare de ses sens. Reviens à toi ! illusions que tout cela. Tu n'as devant les yeux qu'une vaine image. Elle-même plane au sein de l'infini.

JEANNE. Vision terrible ! Viens-tu pour châtier ta créature ! Écrase-moi, punis-moi, rassemble tes foudres et les dirige sur mon front coupable. J'ai rompu mes vœux, j'ai profané, j'ai blasphémé ton divin nom !

DUNOIS. Malheur à nous ! Que veut dire ceci ? Quels funestes discours !

LA HIRE, *à Duchâtel avec stupeur*. Comprenez-vous rien à cette incroyable convulsion ?

DUCHATTEL. Je vois ce que je vois ; et ce n'est pas d'aujourd'hui que la crainte m'en est venue.

DUNOIS. Comment ? Que voulez-vous dire ?

DUCHATTEL. Ce que je pense, je ne puis le dire. Plût à Dieu que tout ceci fût passé, et que le roi fût déjà couronné.

LA HIRE. Eh quoi ! l'épouvante qui jaillissait de cette bannière s'est-elle contre toi-même retournée ? Laisse l'Anglais trembler devant ce signe ; aux ennemis de la France il est terrible, mais pour ses fidèles enfants il est propice.

JEANNE. Oui, tu dis vrai ! Aux amis il est propice, et jette l'épouvante au cœur des ennemis ! (*On entend la marche du couronnement.*)

DUNOIS. Prends donc cet étendard ! prends-le, le cortège commence, hâtons-nous ! (*Il lui met la bannière aux mains ; Jeanne le saisit avec une vive répugnance et sort ; tous les autres la suivent.*)

SCÈNE IV.

La scène change et représente une place publique devant la cathédrale.

La multitude remplit le fond. Des groupes de curieux se détachent. BERTRAND, CLAUDE-MARIE et ÉTIENNE, puis MARGOT et LOUISON. On entend au loin la marche du couronnement.

BERTRAND. Entendez la musique ! Les voici, ils s'approchent. Que ferons-nous ? Monterons-nous là-haut sur la plate-forme, ou tâcherons-nous de pénétrer à travers la foule pour ne rien perdre du cortège ?

ÉTIENNE. Impossible de se frayer un passage. Toutes les rues sont encombrées de monde tant à cheval qu'en voiture.

CLAUDE-MARIE. On dirait en vérité que la moitié de la France est rassemblée ici. Le courant emporte tout devant lui, et nous-mêmes ne nous a-t-il pas enlevés de notre lointaine Lorraine pour nous déposer céans ?

BERTRAND. Qui pourrait demeurer tranquille dans son coin, lorsque tant de grandes choses se passent dans la patrie ? Il en a coûté assez de sueur et de sang pour rétablir la couronne sur la tête légitime. Et il ne faut pas que notre roi, qui est le véritable, à qui nous rendons aujourd'hui sa couronne, soit moins bien escorté que le roi des Parisiens, qu'ils ont couronné à Saint-Denis. Celui-là n'est pas un bon Français qui se tient loin de cette fête, et ne crie pas avec nous : Vive le roi !

SCÈNE V.

MARGOT et LOUISON, *s'approchant d'eux.*

LOUISON. Nous allons voir notre sœur, Margot ! le cœur me bat.

MARGOT. Nous allons la voir dans l'éclat et la gran-

deur, et nous dire : c'est Jeanne ! c'est notre sœur !

LOUISON. Il me faudra la voir de mes yeux pour croire que cette guerrière qu'on nomme la Pucelle d'Orléans soit notre sœur Jeanne, qui nous a quittés pour ne plus revenir. .

MARGOT. Tu doutes encore ? Eh bien ! tu verras de tes yeux.

BERTRAND. Attendez, les voici !

SCÈNE VI.

(Des joueurs de flûte et de hautbois ouvrent la marche, suivis d'enfants vêtus de blanc et portant des branches vertes dans leurs mains. Derrière eux s'avancent deux hérauts, puis une troupe de hallebardiers précédant des magistrats ensimarre. Viennent ensuite deux maréchaux, leur bâton à la main ; le duc de Bourgogne portant l'épée, Dunois le sceptre, et d'autres grands du royaume portant la couronne, la main de justice et le globe impérial ; les enfants de chœur agitant l'encensoir, deux évêques tenant la sainte ampoule, l'archevêque avec le crucifix. Derrière lui s'avance Jeanne avec sa bannière. Elle monte la tête baissée et d'un pas incertain. A sa vue, ses sœurs témoignent leur étonnement et leur joie. Immédiatement après Jeanne, vient le roi sous un dais soutenu par quatre barons. Des courtisans et des soldats ferment la marche. Aussitôt que le cortège est entré dans l'église, la musique se tait.)

SCÈNE VII.

LOUISON, MARGOT, CLAUDE-MARIE, ÉTIENNE, BERTRAND.

MARGOT. As-tu vu la sœur ?

CLAUDE-MARIE. Dans son armure d'or, précédant le roi avec sa bannière ?

MARGOT. C'était elle ! c'était Jeanne, notre sœur !

LOUISON. Et elle ne nous a pas reconnues ! Comment se serait-elle doutée que le cœur de ses sœurs battait tout près d'elle. Ses yeux cherchaient la terre ; elle m'a paru si pâle, et chemina sous son drapeau d'un pas si chancelant, que je n'ai pu me réjouir en la voyant.

MARGOT. Quant à moi, je n'ai vu que son éclat et sa gloire. Qui jamais se fût imaginé, même en songe, alors qu'elle menait paître les troupeaux sur nos montagnes, que nous la verrions environnée d'une telle pompe !

LOUISON. C'est l'accomplissement de ce rêve de notre père, d'après lequel nous devions, dans Reims, nous incliner devant notre sœur. Voici bien l'église que notre père a vue en songe, et tout maintenant s'est accompli ! Mais le père a vu aussi de sombres apparitions. Ah ! je tremble de la voir si grande !

BERTRAND. Pourquoi restons-nous ici à ne rien faire ? Venez dans l'église assister à la sainte cérémonie.

MARGOT. Oui, venez ; peut-être que nous y rencontrons la sœur.

LOUISON. Nous l'avons vue, retournons-nous-en au pays.

MARGOT. Quoi ! sans l'avoir saluée, sans lui avoir parlé.

LOUISON. Elle n'est plus des nôtres ! Sa place est parmi les princes et les rois ! Qui sommes-nous, pour oser prétendre nous mêler à sa gloire ? Ne nous était-elle pas étrangère, alors qu'elle vivait encore parmi nous ?

MARGOT. Va-t-elle rougir de nous, nous mépriser ?

BERTRAND. Le roi lui-même ne nous méprise pas. Il saluait, en passant, les plus humbles avec bienveillance. Si haut qu'elle soit montée, le roi est cependant plus qu'elle ! (*Bruit de fanfares et de timbales venant de l'église.*)

CLAUDE-MARIE. Entrons dans l'église ! (*Ils se dirigent vers le fond et se perdent parmi le peuple.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUT *entre vêtu de noir* ; RAYMOND, *le suivant et s'efforçant de le retenir.*

RAYMOND. Arrêtez, père Thibaut, restez à l'écart de cette foule ! Ici vous ne rencontrerez que de joyeux visages, et cette fête offense votre chagrin ! Venez, hâtons-nous de quitter la ville.

THIBAUT. As-tu vu ma malheureuse enfant ? l'as-tu bien examinée ?

RAYMOND. Oh ! je vous en supplie, fuyez !

THIBAUT. As-tu remarqué comme ses pas chancelaient, quelle pâleur sur ses traits et quel trouble ? L'infortunée comprend sa situation ; le moment est venu de sauver mon enfant, ne le laissons pas échapper ! *(Il veut s'éloigner.)*

RAYMOND. Demeurez. Què voulez-vous faire ?

THIBAUT. La surprendre, la précipiter du faite de ses vaines prospérités, et la ramener, fût-ce de force, à son Dieu qu'elle a renié.

RAYMOND. Ah ! songez-y bien. Vous-même pousser votre enfant dans l'abîme !

THIBAUT. Périssent son corps pourvu que l'âme soit sauvée ! *(Jeanne, sans son drapeau, s'élance hors de l'église. La multitude s'empresse autour d'elle, l'adorant et baisant les plis de ses vêtements, de telle sorte qu'elle reste un moment au fond du théâtre, sans pouvoir percer les flots du peuple qui l'assiègent.)* Elle vient ! c'est elle ! pâle, elle se précipite hors du temple, l'angoisse qu'il obsède la chasse du sanctuaire. C'est le jugement du ciel qui se manifeste !

RAYMOND. Adieu ! n'attendez pas que je persiste davantage. Je suis venu plein d'espérance et m'éloigne plein d'affliction ! J'ai revu votre fille et sens que je l'ai de nouveau perdue. *(Il sort. Thibaut s'éloigne par le côté opposé.)*

SCÈNE IX.

JEANNE, PEUPLE; puis ses SŒURS.

JEANNE *s'est débarrassée de la foule et s'avance.* Je ne puis demeurer ! des esprits me relancent ! Doux accents de l'orgue, j'entends comme le tonnerre qui gronde, les voûtes du saint lieu m'écrasent, j'ai besoin d'air, de liberté, d'espace ! J'ai laissé mon drapeau dans le sanctuaire ; jamais, non plus jamais, cette main n'y touchera. Il me semblait avoir vu mes tendres sœurs, Margot et Louison, glisser devant moi comme un rêve. Hélas ! vision décevante ! Loin, elles sont, bien loin de moi, comme les jours heureux de mon enfance et de ma pureté !

MARGOT, *paraissant.* C'est elle, c'est Jeanne !

LOUISON, *courant au-devant d'elle.* O ma sœur !

JEANNE. Ce n'était donc point un songe ? C'est bien vous, vous que j'embrasse ? Toi, ma Louison ! toi, Margot ! ici dans ces lieux étrangers, dans ce vide peuplé, vous dont j'étreins la poitrine fidèle !

MARGOT. Elle nous reconnaît, elle est toujours la bonne sœur.

JEANNE. Et c'est votre amour qui vous conduisit vers moi, si loin, si loin ! Et vous, n'en voulez-vous pas à votre sœur de vous avoir ainsi quittées sans un adieu ?

LOUISON. C'étaient les impénétrables desseins de Dieu qui t'entraînaient.

MARGOT. Ta réputation dont s'émeut tout le monde, et qui met ton nom dans chaque bouche, nous est venue saisir jusqu'au fond de notre paisible village, et nous a conduites ici pour assister à la solennité de cette fête. Nous sommes venues pour voir ta gloire, et nous ne sommes pas seules.

JEANNE, *avec vivacité.* Le père est avec vous ? Où donc est-il ? Pourquoi se cache-t-il ?

MARGOT. Le père n'est point avec nous.

JEANNE. Point avec vous ! Ne veut-il pas voir son enfant ? ne m'apportez-vous pas sa bénédiction ?

LOUISON. Il ignore que nous sommes ici.

JEANNE. Il l'ignore, dites-vous ? Pourquoi cela ? Vous vous troublez, vous gardez le silence, vos yeux s'abaissent vers la terre ! Parlez ! Le père, où est-il ?

MARGOT. Depuis que tu nous as quittés...

LOUISON, *lui faisant un signe d'intelligence*. Margot !

MARGOT. Notre père est tombé dans l'accablement.

JEANNE. L'accablement !

LOUISON. Console-toi, tu connais l'âme de notre père, toujours remplie de pressentiments ; il recouvrera sa bonne humeur, son contentement, lorsque nous lui annoncerons que tu es heureuse.

MARGOT. Tu es pourtant heureuse, n'est-ce pas ? Oh ! certes, oui, tu dois l'être, entourée de tant de grandeurs, de tant d'hommages !

JEANNE. Je le suis, puisque je vous revois, puisque je vous entends, et me rappelle les accents chéris des champs paternels ! et, lorsque je menais paître les troupeaux sur nos hauteurs, alors j'étais heureuse comme en paradis. Ne le serai-je plus ; ce bonheur, jamais ne le retrouverai-je ? *(Elle cache son visage dans le sein de Louison. Claude-Marie, Étienne et Bertrand paraissent et s'arrêtent discrètement dans l'éloignement.)*

MARGOT. Venez, Étienne, Bertrand, Claude-Marie, la sœur n'est point fière ! Elle est aussi douce et vous parle d'aussi bonne amitié que si elle n'avait rien fait et fût toujours demeurée avec nous au village. *(Ils s'avancent et veulent lui tendre la main ; Jeanne attache sur eux un regard fixe et tombe absorbée en une stupeur profonde.)*

JEANNE. Où donc étais-je ? Dites-moi ! tout cela, n'est-ce pas, n'était qu'un long rêve ? et maintenant je m'éveille. Ai-je quitté jamais Domremy ? Non, je m'étais seulement endormie sous l'arbre enchanté, et je me réveille, et je vous retrouve autour de moi, êtres fami-

liers et chéris ! Ces rois, ces batailles, ces guerres, songes que tout cela, visions qui devant mes yeux ont passé ; car sous cet arbre, on rêve des songes vivants ! Comment êtes-vous venus dans Reims ? Comment m'y trouvé-je moi-même ! Jamais, jamais, je n'ai quitté Domremy, avouez-le franchement, et rendez la joie à mon cœur !

LOUISON. Nous sommes à Reims ! Tes actions, tu ne les a point rêvées, mais bien réellement accomplies ; reconnais-toi, regarde autour de toi, touche de ta main ta brillante armure d'or. *(Jeanne porte sa main à la poitrine, réfléchit et tressaille.)*

BERTRAND. Ce casque, vous l'avez reçu de ma main !

CLAUDE-MARIE. Je ne m'étonne pas que vous croyiez rêver, car les rêves ne sauraient offrir rien de plus merveilleux que ce que vous avez fait et accompli.

JEANNE, *vivement*. Venez, fuyons ! je pars avec vous ; je retourne au village, je retourne près de mon père !

LOUISON. Oh ! viens ! viens avec nous !

JEANNE. Tous ces gens-là m'exaltent trop au-dessus de mon mérite. Vous m'avez vue, vous autres, enfant, petite et faible ; vous m'aimez, mais ne m'adorez pas.

MARGOT. Quoi ! tu dirais adieu à tout cet éclat ?

JEANNE. Loin de moi cette pompe odieuse qui sépare votre cœur du mien. Je veux redevenir bergère, je veux humblement vous servir et faire pénitence du péché de vanité que j'ai commis en m'élevant au-dessus de vous. *(On entend les fanfares.)*

SCÈNE X.

LE ROI, *sortant de l'église, revêtu des ornements du sacre ;*
AGNÈS SOREL, L'ARCHEVÊQUE, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, DUCHATEL, CHEVALIERS, COURTISANS ET PEUPLE.

TOUS, *à cris répétés, tandis que s'avance le roi*. Vive le

roi ! vive Charles VII ! (*Les clairons retentissent. Sur un signe du roi, les hérauts élèvent leurs bâtons et commandent le silence.*)

LE ROI. Mon bon peuple ! merci de votre amour ! La couronne que Dieu replace sur notre tête, fut reconquise par la gloire et teinte du noble sang de la nation ; que désormais l'olivier de paix enlace autour d'elle ses verdoyants rameaux ; même à tous ceux qui ont combattu contre nous, à tous ceux qui nous ont résisté, amnistie pleine et entière ; car la grâce de Dieu s'est étendue sur nous, et notre première parole royale sera..... Grâce !...

LE PEUPLE. Vive le roi ! Vive Charles le Bon !

LE ROI. De Dieu seul, le maître tout-puissant, les rois de France ont tenu leur couronne ; mais nous, d'une façon plus visible encore, nous avons reçu la nôtre de sa main. (*Se retournant vers la Pucelle.*) La voilà, l'envoyée de Dieu qui vous rendit le roi de vos ancêtres, et brisa le joug de la tyrannie étrangère ! Que son nom soit sacré pour vous à l'égal du nom de saint Denis, patron de cette terre, et qu'un autel s'élève à sa gloire !

LE PEUPLE. Vive la Pucelle ! Vive celle qui nous a sauvés ! (*Fanfares.*)

LE ROI, *s'adressant à Jeanne.* Maintenant, si comme nous tu appartiens à l'humaine nature, dis, quel bonheur pourrait te charmer ? Mais si dans ton sein virginal se dérobent à nos yeux les purs rayons des corps célestes, par grâce, enlève à nos sens le bandeau qui les couvre et te révèle devant nous dans ta splendeur lumineuse, telle que le ciel te contemple, afin que nous t'adorions, prosternés dans la poussière ! (*Silence général. Tous les regards sont attachés sur la Pucelle.*)

JEANNE, *laissant échapper un cri soudain.* Dieu ! mon père !

SCÈNE XI.

THIBAUT sort de la foule, et s'arrêtant devant Jeanne, la regarde face à face.

TOIX NOMBREUSES. Son père !

THIBAUT. Oui, son malheureux père, celui qui donna le jour à l'infortunée, et que le jugement de Dieu amène ici pour accuser sa propre fille.

LE DUC DE BOURGOGNE. Ah ! qu'est-ce ?

DUCHATEL. Je sens qu'un affreux jour se lève.

THIBAUT, au roi. Tu crois devoir ton salut à la puissance de Dieu ? prince abusé, peuple de France qu'on égare ! Et c'est aux manœuvres du démon que tu dois tout ! *(Tous reculent avec horreur.)*

DUNOIS. Cet homme est fou !

THIBAUT. Dis plutôt que c'est toi qui as perdu la raison, toi et ce saint évêque, et tous ceux qui sont là et qui croient que le Dieu du ciel se va manifester par l'entremise d'une pauvre fille. Voyons si, à la face de son père, elle osera soutenir cette jonglerie effrontée à l'aide de laquelle elle dupe le peuple et le roi. Au nom de la Trinité ! réponds, es-tu digne d'être mise au rang des saintes, au rang des pures ? *(Silence général. Tous les yeux sont tendus vers Jeanne, qui demeure immobile.)*

SOREL. Dieu ! elle se tait !

THIBAUT. Comment ferait-elle autrement en présence de ce nom terrible, redouté même au fond des enfers ? Elle une sainte, elle envoyée de Dieu ! Imposture inventée en un lieu maudit, sous cet arbre enchanté où dès les temps antiques les esprits du mal mènent leur sabbat ! C'est là qu'à l'ennemi du genre humain elle vendit la partie immortelle d'elle-même, à la condition qu'il lui procurerait un peu de renommée. Dites-lui de vous montrer ses bras, et vous y verrez les signes dont l'enfer l'a marquée !

LE DUC DE BOURGOGNE. Horreur ! Et pourtant comment

ne point croire au père qui témoigne contre son propre enfant !

DUNOIS. Non, gardez-vous de croire à cet insensé qui se déshonore dans son propre enfant !

SOREL, à Jeanne. Oh ! parle ! romps ce fatal silence ! Nous te croirons ! Nous avons foi en toi : un mot de ta bouche, un seul mot nous suffit ; mais parle ! réduis à néant cette horrible accusation. Dis-nous que tu es innocente, et nous te croirons ! (*Jeanne reste immobile. Agnès Sorel s'éloigne d'elle avec horreur.*)

LA HIRE. Elle est sous le coup de l'effroi. L'étonnement et l'épouvante lui ferment la bouche. En face d'une si horrible accusation, comment l'innocence elle-même ne tremblerait-elle pas ? Reviens à toi, Jeanne, explique-toi ; l'innocence a son langage à elle, son coup d'œil souverain qui essuie la calomnie. Cède à l'emportement d'une noble colère ; lève les yeux et foudroie le doute criminel qui ose profaner ta vertu. (*Jeanne demeure immobile. La Hire s'éloigne avec horreur. L'agitation redouble.*)

DUNOIS. Le peuple frémit, les princes tremblent, que veut dire tout ceci ? Elle est innocente. Je m'en porte garant, et j'engage dans sa cause mon honneur de prince ! Voilà mon gantelet ; que celui-là le ramasse qui ose la nommer coupable. (*Le tonnerre gronde. Tous restent épouvantés.*)

THIBAUT. Réponds, au nom de Dieu dont la foudre gronde, dis-nous que tu es innocente. Soutiens que l'ennemi n'habite pas dans ton cœur, et me punis de mon mensonge. (*La foudre gronde de nouveau, le peuple s'enfuit de tous côtés.*)

LE DUC DE BOURGOGNE. Dieu nous vienne en aide. Quels signes ! Tremblez !

DUCHATÉL, au roi. Venez, venez, mon roi ! Fuyez ces lieux !

L'ARCHEVÊQUE. Au nom de Dieu, je t'interroge. Est-ce ton innocence ou le sentiment de ton crime qui te

force à te taire ? Si c'est en ta faveur que témoigne la voix de la foudre, prends cette croix et donne un signe. *(Jeanne demeure immobile. De nouveaux coups de tonnerre se font entendre. Le roi, Agnès Sorel, l'archevêque, le duc de Bourgogne, La Hire et Duchâtel s'éloignent.)*

SCÈNE XII.

DUNOIS, JEANNE.

DUNOIS. Tu es ma femme. J'ai cru en toi dès le premier regard, et tel est encore mon sentiment. Je crois plus en toi qu'à tous ces signes, et même qu'à ce tonnerre qui gronde là-haut. Tu te tais dans ta noble colère, du dédaignes, enveloppée de ta sainte innocence, de réfuter un si honteux soupçon ; pas un seul mot, tends-moi la main, c'est tout ce que je te demande. Ta main, en gage que tu te fies à mon bras et à ta bonne cause. *(Il lui tend la main. Jeanne se détourne avec un tressaillement convulsif. Dunois reste confondu.)*

SCÈNE XIII.

JEANNE, DUCHATEL, DUNOIS ; puis RAYMOND.

DUCHATTEL, *revenant*. Jeanne d'Arc ! Le roi veut bien permettre que vous quittiez la ville sans être inquiétée. Les portes vous sont ouvertes. Ne redoutez aucune injure. La parole du roi vous sauvegarde. Suivez-moi, comte Dunois, il ne vous convient pas de demeurer ici davantage. Quel dénoûment ! *(Il s'éloigne. Dunois sort de sa stupeur, jette un dernier regard sur Jeanne et quitte la place. Jeanne reste un moment toute seule. Enfin paraît Raymond ; un instant, il se tient dans l'éloignement et la contemple en silence avec une douloureuse expression. Puis se rapproche et lui saisit la main.)*

RAYMOND. Profitez du moment. Les rues sont désertes. Donnez-moi la main, je veux vous conduire. *(Jeanne, en l'apercevant, semble pour la première fois revenir à elle, et le considère d'un œil fixe, regarde le ciel, ensuite lui saisit vivement la main et sort.)*

ACTE CINQUIÈME.

Un site sauvage et boisé. Dans le fond, une hutte de charbonniers
Nuit sombre, éclairs, pluie et tonnerre.

SCÈNE I.

UN CHARBONNIER *et* SA FEMME.

LE CHARBONNIER. Voilà un épouvantable orage. Le ciel menace de se fondre en eau, et en plein jour il fait une nuit à compter les étoiles. On croirait que l'enfer est déchaîné ; la terre tremble et les vieux frênes séculaires courbent leur tête avec d'horribles craquements. Et cette effroyable guerre des éléments qui dompte les bêtes fauves elles-mêmes et les force à se tapir timidement dans leurs tanières, est impuissante à ramener la paix parmi les hommes. A travers les hurlements du vent et de la tempête, on entend d'ici le bruit des balles. Les deux armées sont tellement rapprochées l'une de l'autre que cette forêt seule les sépare, et chaque instant peut amener une sanglante collision.

LA FEMME DU CHARBONNIER. Dieu nous assiste ! Les ennemis étaient battus, dispersés. Comment se fait-il qu'ils nous tracassent de nouveau ?

LE CHARBONNIER. Cela vient de ce qu'ils ne craignent plus le roi. Depuis que la Pucelle a été reconnue à Reims pour une sorcière, le diable ne nous vient plus en aide, et tout va de travers.

LA FEMME DU CHARBONNIER. Écoute, qui vient là ?

SCÈNE II.

RAYMOND, JEANNE ; *les Précédents.*

RAYMOND. J'aperçois une cabane. Venez, nous trouverons ici un abri contre l'orage. Vos forces sont à bout depuis tantôt trois jours que nous errons, fuyant les

regards des hommes, et que vous n'avez eu pour nourriture que des racines sauvages. (*L'orage s'apaise. Le ciel redevient calme et clair.*) Ce sont de braves charbonniers. Avancez.

LE CHARBONNIER. Vous me paraissez avoir besoin de vous reposer ; entrez. Tout ce que notre pauvre toit peut vous offrir, est à vous.

LA FEMME. Une armure ! Quel singulier accoutrement pour une jeune fille ! Mais, en effet, je me rappelle : nous vivons en de rudes temps, où la femme est bien obligée, elle aussi, d'endosser la cuirasse. La reine elle-même, madame Isabeau, à ce qu'on raconte, se montre armée dé pied en cap dans le camp des ennemis, et une jeune fille, une bergère, s'est bravement battue pour notre roi.

LE CHARBONNIER. Assez causé. Rentre dans la cabane et donne à boire à cette damoiselle. (*La femme du charbonnier rentre dans la hutte.*)

RAYMOND, à Jeanne. Vous le voyez, tous les hommes ne sont point barbares, et dans les lieux sauvages habitent parfois des cœurs charitables. Rassurez-vous un peu. L'orage a cessé, et les rayons du soleil brillent d'un paisible éclat.

LE CHARBONNIER. J'imagine que vous cherchez à gagner l'armée du roi, puisque vous voyagez ainsi en armes. Soyez prudents ! Les Anglais campent près d'ici, et leurs bandes parcourent les bois.

RAYMOND. Malheur à nous ! Comment leur échapper !

LE CHARBONNIER. Demeurez, jusqu'à ce que mon garçon soit de retour de la ville. Il vous conduira par de secrets sentiers où vous pourrez passer sans rien craindre. Nous connaissons les défilés.

RAYMOND, à Jeanne. Quittez ce casque et cette armure qui vous font reconnaître sans vous protéger. (*Jeanne secoue tristement la tête.*)

LE CHARBONNIER. La damoiselle est bien chagrine. Chut ! Qui vient là ?

SCÈNE III.

LA CHARBONNIÈRE sort de la cabane, apportant un verre ;
LE PETIT CHARBONNIER.

LA CHARBONNIÈRE. C'est le garçon que nous attendions. (*A Jeanne.*) Buvez, noble damoiselle, et que Dieu vous bénisse !

LE CHARBONNIER, à son fils. Te voici de retour, Anet ? Quelles nouvelles ?

L'ENFANT DU CHARBONNIER aperçoit Jeanne, la reconnaît, et s'élance sur elle au moment où elle s'apprête à boire, lui arrache le verre de la bouche.) Mère ! mère ! que faites-vous ? A qui donnez-vous l'hospitalité ? C'est la sorcière d'Orléans.

LE CHARBONNIER et SA FEMME. Le ciel nous vienne en aide ! (*Ils se signent et se sauvent.*)

SCÈNE IV.

RAYMOND, JEANNE.

JEANNE, avec calme et douceur. Tu le vois, la malédiction me poursuit, c'est à qui fuira ma présence. Songe à ton propre sort et laisse-moi.

RAYMOND. Vous quitter, à présent ! Et qui vous accompagnera ?

JEANNE. Je ne suis point si dépourvue de guide. N'as-tu pas entendu la foudre qui grondait au-dessus de ma tête ? Ma destinée me mène. Sois tranquille, j'arriverai au but sans le chercher.

RAYMOND. Où voulez-vous aller ? Ici sont les Anglais acharnés à votre perte qu'ils ont jurée ; là, les nôtres qui vous ont répudiée, bannie...

JEANNE. Rien ne m'atteindra que ce qui doit être.

RAYMOND. Qui pourvoira à votre nourriture ? Qui vous défendra contre les bêtes sauvages, contre les hommes plus cruels encore ? Qui vous soignera dans vos souffrances, dans vos misères ?

JEANNE. Je connais les plantes, les racines. J'appris autrefois de mes brebis à distinguer du poison, l'herbe salubre. Je sais interpréter le cours des étoiles et des nuées, et j'entends bruire les sources cachées. La créature a besoin de peu, et la nature renferme des trésors de vie.

RAYMOND, *lui prenant la main*. Ne sentirez-vous pas le besoin de descendre en vous-même? de vous réconcilier avec Dieu? de rentrer en pénitente dans la grâce de la sainte Église?

JEANNE. Et toi aussi, tu me crois coupable du crime dont on m'accuse!

RAYMOND. Comment ferais-je autrement, lorsque votre silence avoue...

JEANNE. Toi qui m'as suivie dans ma misère, toi le seul être qui me soit resté fidèle, et qui s'attache à moi quand le monde entier me repousse, toi aussi tu me crois une réprouvée... une infâme, coupable d'avoir pu renier son Dieu! (*Raymond garde le silence.*) Oh! c'est cruel, cela!

RAYMOND, *étonné*. Quoi! vous ne seriez point une magicienne?

JEANNE. Une magicienne, moi!

RAYMOND. Et ces miracles; vous les auriez accomplis par la force de Dieu et des saints?

JEANNE. Par quelle autre force crois-tu donc?

RAYMOND. Et vous ne savez répondre que par le silence à une si odieuse accusation? Vous parlez maintenant, et devant le roi, alors que tant il importait de parler, vous restiez muette?

JEANNE. Je subissais en silence le destin que Dieu mon maître m'imposait!

RAYMOND. A votre père vous n'avez rien pu répondre.

JEANNE. Ce qui venait d'un père venait de Dieu, et l'épreuve aussi me sera comptée.

RAYMOND. Le ciel lui-même a porté témoignage de votre crime.

JEANNE. Le ciel parlait, c'est pourquoi je me suis tue.

RAYMOND. Quoi ! vous pouviez d'un mot vous disculper, et vous avez laissé le monde en cette erreur fatale !

JEANNE. Ce n'était point une erreur, mais un décret d'en haut.

RAYMOND. Innocente, vous avez souffert cette infamie, et pas une plainte ne s'échappa de votre bouche. Tout ceci me confond, et je reste ébranlé. Mon cœur se retourne au fond de ma poitrine. Oh ! volontiers je prendrais votre parole pour vérité ; car il m'en coûtait de croire à votre faute. Mais comment imaginer qu'une créature humaine puisse ainsi n'opposer que le silence à tout ce qu'il y a d'affreux ?

JEANNE. Eussé-je été digne de ma mission, si je n'avais su respecter aveuglément les volontés du maître ? Oh ! va, je ne suis point si misérable que tu crois. Je souffre des privations, est-ce donc là un bien grand mal pour ceux de mon état ? Je suis bannie et fugitive ; mais n'ai-je point appris à me reconnaître dans la solitude ? Naguère, lorsque l'éclat de la gloire m'environnait, un combat se livrait dans mes sens, et j'étais la plus infortunée des créatures, quand je semblais la plus digne d'envie aux yeux du monde ! Maintenant je suis guérie, et cet orage qui semblait annoncer la fin de la nature m'a fait du bien ! En pacifiant le monde il m'a pacifiée ; je sens la paix redescendre en moi. Adviennent maintenant que pourra, je n'ai plus de faiblesse à me reprocher.

RAYMOND. Oh ! venez, venez ! courons proclamer votre innocence à la face du monde entier.

JEANNE. Celui qui déchaîna la confusion la dissipera, Alors seulement qu'il est mûr tombe le fruit de la destinée. Un jour viendra pour m'absoudre. Et ceux-là qui m'ont rejetée et condamnée, reconnaîtront alors leur délire et verseront des larmes sur mon sort.

RAYMOND. Et j'attendrais en silence qu'un hasard.....

JEANNE, *lui prenant doucement la main.* Tu ne vois que le côté naturel des choses, car un bandeau terrestre couvre tes yeux. J'ai contemplé, moi, l'immortalité de l'être. Sans l'agrément des dieux, pas un cheveu ne saurait tomber de la tête de l'homme. Vois-tu là-haut le soleil qui décline ? eh bien ! aussi vrai qu'il se lèvera demain dans sa splendeur, aussi infailliblement vrai, luira le jour de la vérité !

SCÈNE V.

LA REINE ISABEAU *paraît dans le fond, guidant une escorte de soldats.*

ISABEAU, *derrière la scène.* Où est le chemin qui mène au camp anglais ?

RAYMOND. Malheur à nous ! les ennemis. *(Les soldats s'avancent, aperçoivent Jeanne et reculent épouvantés.)*

ISABEAU. Qu'ont-ils maintenant à s'arrêter ?

LES SOLDATS. Dieu nous assiste.

ISABEAU. Est-ce un fantôme qui vous apparaît ? Êtes-vous des braves ou des lâches ? Qu'y a-t-il ? *(Elle traverse le groupe, s'approche et recule à l'aspect de la Pucelle.)* Que vois-je ? Ah ! *(Reprenant ses esprits et marchant résolument vers Jeanne.)* Rends-toi ! tu es ma prisonnière.

JEANNE. J'y consens. *(Raymond s'enfuit avec des gestes de désespoir.)*

ISABEAU, *aux soldats.* Qu'on la charge de chaînes ! *(Les soldats s'approchent de la Pucelle avec circonspection ; Jeanne leur tend ses bras. On l'enchaîne.)* Est-ce donc là cette puissante guerrière, cette héroïne formidable, qui dispersait nos rangs comme un troupeau, et ne sait pas même aujourd'hui se défendre elle-même ? Serait-ce qu'elle n'opère ses miracles que là où l'on a foi en elle, et redevient simple femme dès qu'elle trouve un homme à qui parler ? *(A la Pucelle.)*

Pourquoi as-tu quitté ton armée ? Où est Dunois, ton chevalier et protecteur ?

JEANNE. Je suis bannie.

ISABEAU *recule étonnée*. Comment ? Quoi ! bannie, toi ! bannie par le dauphin ?

JEANNE. Ne m'interroge pas. Je suis en ton pouvoir, décide de mon sort.

ISABEAU. Bannie ! sans doute pour l'avoir retiré de l'abîme, pour l'avoir couronné dans Reims, roi de France ? Bannie ! Je reconnais bien là mon fils. Emmenez-la au camp ! Montrez à l'armée cet épouvantail, objet de tant d'alarmes. Elle, une magicienne ! toute sa magie fut votre illusion et votre lâcheté. Une folle plutôt qui s'est sacrifiée pour son roi et qui reçoit en ce moment la royale récompense de son sacrifice. Hâtez-vous de la conduire à Lionel. Je lui envoie enchaînée la fortune des Français. Allez ; je vous suis.

JEANNE. A Lionel ! Tuez-moi ici à l'instant, plutôt que de m'envoyer à Lionel.

ISABEAU, *aux soldats*. Obéissez à mes ordres. Qu'on l'entraîne !
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

JEANNE, SOLDATS.

JEANNE, *aux soldats*. Anglais ! ne souffrez pas que je sorte vivante de vos mains ; tirez vos épées, plongez-les-moi dans le cœur, et me jetez inanimée aux pieds de votre chef ! Songez que c'est moi qui mis à mort les meilleurs d'entre vous ; moi, qui fus sans pitié, qui répandis à flots le sang anglais et ravis à vos vaillants héros le jour heureux du retour dans la patrie ! Ne vous marchandez pas une sanglante vengeance. Tuez-moi, vous me tenez à cette heure, et peut-être ne me verrez-vous pas toujours aussi faible.

LE CHEF DES SOLDATS. Faites ce que la reine a commandé.

JEANNE. N'ai-je dont point épuisé la somme de mes misères ? Vierge redoutable, ta main s'appesantit sévèrement sur moi ! Suis-je donc à jamais tombée en ta disgrâce ? Dieu a cessé de se manifester ; nul ange ne se montre ; plus de miracles ; le ciel s'est fermé ! (*Elle suit les soldats.*)

SCÈNE VII.

Le camp du roi de France.

DUNOIS, L'ARCHEVÊQUE, DUCHÂTEL.

L'ARCHEVÊQUE. Triomphez de vos ressentiments, prince, marchez avec nous. Revenez à votre roi ! N'abandonnez point la commune cause en ce moment, où de nouveau, pressés, nous réclamons l'appui de votre bras.

DUNOIS. Pourquoi sommes-nous dans la gêne ? Pourquoi l'ennemi se relève-t-il ? Tout était consommé ; la France victorieuse touchait au terme de la guerre. Vous avez banni l'ange de salut. Sauvez-vous donc maintenant vous-mêmes ; moi je ne veux plus revoir le camp où elle n'est plus !

DUCHÂTEL. Vous réfléchirez, prince ; vous ne nous quitterez pas ainsi.

DUNOIS. Arrêtez, Duchâtel, je vous hais, et de vous ne saurais rien entendre. Vous êtes celui qui le premier a douté d'elle.

L'ARCHEVÊQUE. Et qui ne fut le jouet de cette erreur, qui ne sentit sa foi en elle chanceler dans ce jour malheureux où tout semblait concourir à l'accuser ! Éblouis, confondus, le coup qui atteignit nos cœurs fut si terrible, qu'à cette heure fatale nul ne put approfondir le vrai ! Depuis la réflexion nous est revenue. Nous la voyons telle qu'elle était parmi nous, et jugeons ses actes irréprochables. Nous fûmes égarés ; nous tremblons d'avoir injustement prononcé. Le roi se repent ; le duc gémit, La Hire reste inconsolable, et le deuil est dans tous les cœurs !

DUNOIS. Un démon d'imposture, elle ! dont la Vérité emprunterait les traits pour s'incarner à nos yeux sur la terre. Si l'innocence, la fidélité, la pureté d'âme habitent quelque part en ce monde, n'est-ce pas sur ses lèvres et dans son limpide regard ?

L'ARCHEVÊQUE. Puisse le ciel intervenir, puisse-t-il éclairer ce mystère que nos yeux mortels sont impuissants à pénétrer ; mais quelle que soit la solution des choses, d'une et d'autre façon une faute pour nous est à déplorer. Ou nous avons en effet combattu avec les armes de l'enfer, ou nous avons banni une sainte ; et c'en est assez pour attirer la colère et le châtimement du ciel sur cet infortuné pays.

SCÈNE VIII

UN CHEVALIER ; *les Précédents, puis* RAYMOND.

LE CHEVALIER. Un jeune pâtre demande à te parler ; il insiste et prétend venir de la part de la Pucelle.

DUNOIS. Va, et mel'amène. C'est Jeanne qui me l'envoie. (*Le chevalier ouvre la porte à Raymond ; Dunois s'élançe au-devant de lui.*) Où est-elle ? où est la Pucelle ?

RAYMOND. Salut à vous, noble prince, et permettez que je me réjouisse de rencontrer céans ce vénérable évêque, ce saint homme protecteur des opprimés, père des pauvres délaissés !

DUNOIS. Où est la Pucelle ?

L'ARCHEVÊQUE. Parle, mon fils.

RAYMOND. Seigneur, elle n'est point une sombre magicienne ! Par Dieu et tous les saints, je l'atteste. Le peuple est dans l'erreur, vous avez chassé l'innocence, proscrit l'envoyée de Dieu !

DUNOIS. Où est-elle ? Parle.

RAYMOND. Je fus son compagnon dans sa fuite à travers le bois des Ardennes, et son âme s'est ouverte à moi. Que je meure dans les tortures, que je sois privé de

mon salut éternel si elle n'est pure de tout reproche.

DUNOIS. Le soleil lui-même dans le ciel n'est pas plus pur ! Où est-elle ? Parle.

RAYMOND. Oh ! si Dieu a retourné vos âmes ! hâtez-vous, sauvez-la, car elle est prisonnière des Anglais.

DUNOIS. Prisonnière ! Que dis-tu ?

L'ARCHEVÊQUE. Infortunée !

RAYMOND. Dans les Ardennes, où nous cherchions un refuge, elle a été surprise par la reine et livrée aux mains des Anglais. O vous qu'elle a sauvés, sauvez-la d'une horrible mort.

DUNOIS. Aux armes ! debout ! Sonnez l'alarme ; que les tambours appellent tout le monde au combat. Que la France entière prenne l'épée. L'honneur est engagé, on nous a ravi la couronne, le palladium ! Notre sang ! notre vie à tous ! et qu'elle soit libre avant la fin du jour.

(Ils sortent).

SCÈNE IX.

Un donjon.

JEANNE, LIONEL.

FALSTOLF *accourt*. Impossible de contenir le peuple davantage. Ils demandent, furieux, que la Pucelle meure. En vain vous voudriez leur résister. Tuez-la et jetez sa tête du haut des créneaux de cette tour. Les flots de son sang peuvent seuls apaiser l'armée.

ISABEAU, *survenant*. Ils placent des échelles pour l'escalade ! Calmez le peuple. Voulez-vous attendre qu'ils démolissent la tour en leur fureur aveugle, et que nous périssions dans la bagarre ? Vous ne pouvez la protéger. Livrez-la !

LIONEL. Qu'ils attaquent donc ; qu'ils se démènent comme des enragés. Ce château est solide, et plutôt que de leur céder je m'ensevelirais sous ses décombres. Réponds, Jeanne : sois à moi, et je te défendrai contre le monde entier.

ISABEAU. Êtes-vous hommes ?

LIONEL. Les tiens t'ont répudiée, tu es quitte de tout devoir envers ton indigne patrie. Les lâches qui recherchaient ta main, ils t'ont abandonnée ; aucun d'eux n'a osé se battre pour ta gloire. Mais moi, contre mon peuple et contre le tien, je prétends soutenir ta cause. Jadis tu me laissas croire que mes jours t'étaient chers, et alors je tirais l'épée contre toi en ennemi ; maintenant tu n'as d'autre ami que moi.

JEANNE. Tu es mon ennemi, toi que mon peuple hait. Rien de commun entre nous ne saurait exister. Non, je ne puis t'aimer, mais si ton cœur se sent enclin vers moi, fais que ce sentiment porte bonheur à nos peuples. Conduis ton armée hors du sol de ma patrie, rends les clefs de toutes les villes subjuguées, mets en liberté les prisonniers, envoie des otages en garantie du saint traité : à ces conditions, je t'offre la paix au nom de mon roi.

ISABEAU. Prétends-tu dans les fers nous imposer des lois ?

JEANNE. Agis, pendant qu'il en est temps, tu le peux encore. La France jamais ne pliera au joug de l'Angleterre. Jamais, jamais cela n'arrivera ! dût ce pays se changer en un vaste tombeau où s'engloutiront vos armées. Les meilleurs d'entre vous ont cessé d'exister ; songez à vous assurer la retraite. C'en est fait de votre gloire et de votre puissance !

ISABEAU. Et vous pouvez souffrir qu'une insensée vous brave ainsi ?

SCÈNE X.

UN CAPITAINE *survenant à la hâte*. Hâtez-vous, général, hâtez-vous de ranger votre armée en bataille. Les Français s'approchent, enseignes déployées, déjà la vallée entière reluit de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, *avec enthousiasme*. Les Français ! Au combat,

superbe Angleterre. Il s'agit maintenant de croiser de nouveau le fer.

FALSTOLF. Insensée, modère ta joie, car tu ne verras pas la fin de cette journée.

JEANNE. Je mourrai, mais mon peuple aura vaincu. Les braves n'ont plus besoin du secours de mon bras.

LIONEL. Je me moque de ce tas de poltrons. Avant que cette héroïque jeune fille combattit pour eux, nous les avons chassés devant nous en vingt rencontres. Je les méprise tous à l'exception d'une seule, et celle-là, ils l'ont bannie ! Venez, Falstolf, courons leur ménager une nouvelle journée de Crécy et de Poitiers. Vous, reine, demeurez en cette tour. Veillez sur la pucelle jusqu'à ce que le sort se soit prononcé. Je vous laisse cinquante cavaliers pour vous couvrir.

FALSTOLF. Quoi ! vous voudriez marcher à l'ennemi en laissant derrière vous cette furieuse ?

JEANNE. Une femme enchaînée te fait peur ?

LIONEL. Ta parole, Jeanne, que tu ne chercheras pas à t'échapper.

JEANNE. Recouvrer ma liberté est mon unique vœu.

ISABEAU. Chargez-la de liens plus étroits ! J'engage ma vie qu'elle ne s'échappera pas. (*On lui lie les bras et le corps de lourdes chaînes.*)

LIONEL, à Jeanne. Tu le veux, tu nous y contrains ! Ton sort est encore dans tes mains. Renonce à la France ! porte la bannière d'Angleterre, et tu es libre ! et tous ces furieux qui demandent ton sang, deviennent tes esclaves.

FALSTOLF, le poussant. Partons, mon général, partons.

JEANNE. Trêve de discours, les Français s'avancent, défends-toi. (*Les clairons sonnent, Lionel sort à la hâte.*)

FALSTOLF. Vous savez ce qui vous reste à faire, madame ? Si la fortune se déclare contre nous, si vous voyez fuir nos bataillons...

ISABEAU, tirant son poignard. Soyez tranquille, elle ne vivra pas pour contempler notre chute.

FALSTOLF, à Jeanne. Tu sais ce qui t'attend, libre à toi d'appeler maintenant la victoire sur les armes de ton peuple !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ISABEAU, JEANNE, SOLDATS.

JEANNE. Oui, je l'appellerai, et nul ne m'en empêchera. Écoutez ! c'est la marche guerrière de mon peuple. Vaillante harmonie, comme elle retentit au fond de mon cœur en lui présageant la victoire ! Mort aux Anglais ! Victoire à la France ! Debout, mes héros, debout ! la Pucelle est avec vous ; elle ne peut plus, comme jadis, porter la bannière devant vous, de lourdes chaînes la retiennent ; mais libre, hors de sa prison, s'élance son âme sur les ailes de votre chant guerrier.

ISABEAU, à l'un des soldats. Monte à la plate-forme, et dis-nous les chances du combat. (*Le soldat monte.*)

JEANNE. Courage, courage, mon peuple ! c'est le dernier combat. Une victoire encore, et l'ennemi succombe.

ISABEAU. Que vois-tu ?

LE SOLDAT. Les deux armées sont aux prises. Un furieux, monté sur un coursier barbe, à la peau tigrée, s'élance en avant avec les gens d'armes.

JEANNE. C'est le comte Dunois ! Courage, vaillant guerrier, la victoire marche avec toi.

LE SOLDAT. Le duc de Bourgogne attaque le pont.

ISABEAU. Le traître ! Puissent vingt lances percer son fourbe cœur !

LE SOLDAT. Lord Falstolf lui fait une vigoureuse résistance ; ils descendent de cheval, ils combattent corps à corps, ceux du duc et les nôtres.

ISABEAU. N'aperçois-tu pas le dauphin, ne reconnais-tu pas les insignes royales ?

LE SOLDAT. Tout se confond dans la poussière. Impossible de rien distinguer !

JEANNE. Ah ! s'il avait mes yeux, ou si j'étais là-haut à sa place, le moindre détail ne m'échapperait pas. Je compte les oiseaux au passage, je reconnais le faucon au plus haut des airs.

LE SOLDAT. Près des fossés une effroyable mêlée s'agite. Les chefs, à ce qu'il me paraît, se battent là.

ISABEAU. Vois-tu toujours flotter notre étendard ?

LE SOLDAT. Oui, certes, et haut encore !

JEANNE. Ah ! si je pouvais seulement y voir par la fente des murailles, je voudrais de mon regard diriger le combat.

LE SOLDAT. Malheur à moi ! Que vois-je ! notre chef est circonvenu.

ISABEAU, *levant le poignard sur Jeanne*. Meurs, misérable !

LE SOLDAT, *vivement*. Délivré ! le brave Falstolf prend l'ennemi par derrière et pénètre dans ses rangs les plus épais !

ISABEAU, *renâtant son poignard*. C'est ton bon ange qui vient de parler.

LE SOLDAT. Victoire ! victoire ! Ils fuient.

ISABEAU. Qui fuit ?

LE SOLDAT. Français et Bourguignons sont en déroute, les fuyards couvrent la plaine.

JEANNE. Mon Dieu ! mon Dieu ! tu ne m'abandonneras point de la sorte !

LE SOLDAT. Un homme grièvement blessé est amené de ce côté, une multitude s'élance pour le secourir, c'est un prince !

ISABEAU. Est-ce un des nôtres ou un Français ?

LE SOLDAT. On lui ôte son casque, c'est le comte Du-nois !

JEANNE, *secouant ses liens avec un geste convulsif*. Et dire que je ne suis qu'une pauvre femme enchaînée !

LE SOLDAT. Attention ! Quel est celui qui porte le manteau bleu de ciel brodé d'or ?

JEANNE, *chaleureusement*. C'est mon maître ! mon roi !

LE SOLDAT. Son coursier prend peur, il trébuche, il s'abat, il se dépêtre à grands efforts. (*Jeanne donne pendant ce récit des signes d'émotion passionnée.*) Les nôtres lui courent sus en toute hâte ; ils l'atteignent enfin, ils l'enveloppent !

JEANNE. Seigneur ! il n'y a donc plus d'anges dans le ciel ?

ISABEAU, *avec ironie et sarcasme*. C'est le moment où jamais... Allons, protectrice suprême, protège donc.

JEANNE, *tombant à genoux, et d'une voix qui s'exalte de plus en plus*. Entends-moi. Seigneur. Du fond de mes misères, je t'invoque en suppliante, et vers toi, dans le ciel, j'élève mon âme. Tu peux rendre un fil d'araignée aussi fort qu'un câble de vaisseau ; il est aisé à ta toute-puissance de changer ces liens de fer en une toile d'araignée. Que ta volonté se manifeste ; et ces chaînes vont tomber, ces murailles s'ouvrir. Tu vins en aide à Samson, aveugle et dans les fers, alors qu'il subissait l'amère raillerie de superbes ennemis. Fort de sa confiance en toi, il saisit d'une main puissante les portes de sa prison, et l'édifice ébranlé s'écroula...

LE SOLDAT. Triomphe ! triomphe !

ISABEAU. Qu'est-ce ?

LE SOLDAT. Le roi est prisonnier !

JEANNE, *se relevant*. Qu'ainsi donc, Dieu me vienne en aide ! (*A ces mots, elle a saisi violemment ses chaînes à deux mains et les arrache, puis se jetant sur le premier soldat qu'elle rencontre, elle lui enlève son épée et s'élance dehors. Tous restent frappés d'immobilité et de stupeur.*)

SCÈNE XII.

Les Précédents, excepté JEANNE.

ISABEAU, *après une longue pause*. Qu'était-ce là ? Révais-je ? Où a-t-elle passé ? Comment s'y est-elle prise pour rompre ses chaînes écrasantes ? Le monde

entier serait là pour me l'affirmer, que je refuserais d'y croire, si je ne l'avais vu de mes yeux.

LE SOLDAT, *sur la plate-forme*. Comment ? a-t-elle donc des ailes ? Le tourbillon l'aurait-il emportée ?

ISABEAU. Réponds. L'aperçois-tu en bas ?

LE SOLDAT. Elle s'élance au milieu du combat. Sa course est plus rapide que mes yeux. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; je la vois en vingt endroits à la fois. Elle fend les masses, tout se disperse devant elle. Les Français reviennent à la charge. Malheur à moi ! Qu'ai-je vu ? Nos peuples jettent bas les armes, nos drapeaux rentrent dans la poussière !

ISABEAU. Quoi ! prétend-elle nous ravir une victoire certaine ?

LE SOLDAT. Elle s'élance vers le roi ! La voilà qui vient de le joindre et l'arrache hors du combat. Lord Falstolf tombe. Le général est fait prisonnier !

ISABEAU. Assez ! assez ! Descends.

LE SOLDAT. Fuyez, reine, vous allez être surprise ! Le peuple armé investit la tour. *(Il descend.)*

ISABEAU, *tirant l'épée*. Battez-vous donc, lâches que vous êtes !

SCÈNE XIII.

LA HIRE, *entre, suivi de soldats. Les hommes de la reine mettent bas les armes.*

LA HIRE, *abordant la reine avec respect*. Soumettez-vous, madame, à la toute-puissance. Vos chevaliers se sont rendus ; toute résistance désormais serait vaine. Daignez agréer mes services. Ordonnez. Où voulez-vous qu'on vous accompagne ?

ISABEAU. Tout lieu me sera bon, pourvu que je n'y rencontre point le dauphin. *(Elle lui rend son épée et le suit avec ses soldats.)*

SCÈNE XIV.

Le champ de bataille. Des soldats portant des étendards occupent le fond du théâtre.

LE ROI et LE DUC DE BOURGOGNE *soutiennent dans leurs bras JEANNE mortellement blessée et qui ne donne aucun signe de vie. Ils arrivent lentement sur l'avant-scène. AGNÈS accourt précipitamment.*

AGNÈS *se jette dans les bras du roi.* Vous êtes libre, vous vivez, je vous possède encore !

LE ROI. Je suis libre, je le suis à ce prix. (*Il montre Jeanne.*)

AGNÈS. Jeanne ! Dieu ! elle expire !

LE DUC. C'en est fait. Voyez mourir un ange ; voyez comme elle repose là calme et sans douleur ainsi qu'un enfant endormi. La paix du ciel se reflète sur ses traits, aucun souffle ne s'échappe de son sein. Mais sa main n'est pas encore refroidie ; il y a là un signe de vie...

LE ROI. C'en est fait, elle ne s'éveillera plus ; son regard ne contempera plus les choses terrestres. Déjà elle plane là-haut comme un esprit lumineux... Elle ne voit plus ni notre douleur ni notre repentir.

AGNÈS. Elle ouvre les yeux ! elle vit !...

LE DUC, *étonné.* Revient-elle à nous de son tombeau ? Subjugué-t-elle la mort ? Elle se relève, elle se soutient.

JEANNE *regarde autour d'elle.* Où suis-je ?

LE DUC. Au milieu de ton peuple, Jeanne, au milieu des tiens.

LE ROI. Dans les bras de ton ami, de ton roi.

JEANNE. Non, je ne suis pas une magicienne, non, je vous l'affirme.

LE ROI. Tu es sainte et angélique, mais nos regards étaient aveugles.

JEANNE *regarde en souriant autour d'elle.* Suis-je réellement au milieu des miens ? Ne suis-je plus méprisée et proscrite ? On ne me maudit donc plus, on me re-

garde avec bonté ? Oui, maintenant, je reconnais tout. Voilà mon roi ; voilà les bannières de la France ; mais je ne vois pas la mienne. Où est-elle ? Je ne puis marcher sans ma bannière. Elle m'a été confiée par mon maître, je dois la déposer devant mon maître ; je dois la lui montrer, car je l'ai portée fidèlement.

LE ROI, *détournant le visage*. Donnez-lui sa bannière.
(*On la lui présente ; elle se tient debout, sa bannière à la main. Le ciel brille d'une lueur éclatante.*)

JEANNE. Voyez-vous là-haut l'arc-en-ciel ? Le ciel ouvre ses portes d'or. Elle est là brillante au milieu du chœur des anges ; elle porte son fils éternel sur son sein et étend vers moi les bras avec un doux sourire. Que se passe-t-il en moi ? Des nuages légers me soulèvent ; ma lourde cuirasse se transforme en ailes. La terre fuit derrière moi... Là-haut !... là-haut !... Courte est la douleur, éternelle la joie. (*La bannière échappe de sa main ; elle tombe morte. Tous les assistants sont autour d'elle dans une émotion muette. Le roi fait un signe ; on apporte tous les étendards et on en couvre doucement le corps de Jeanne.*)

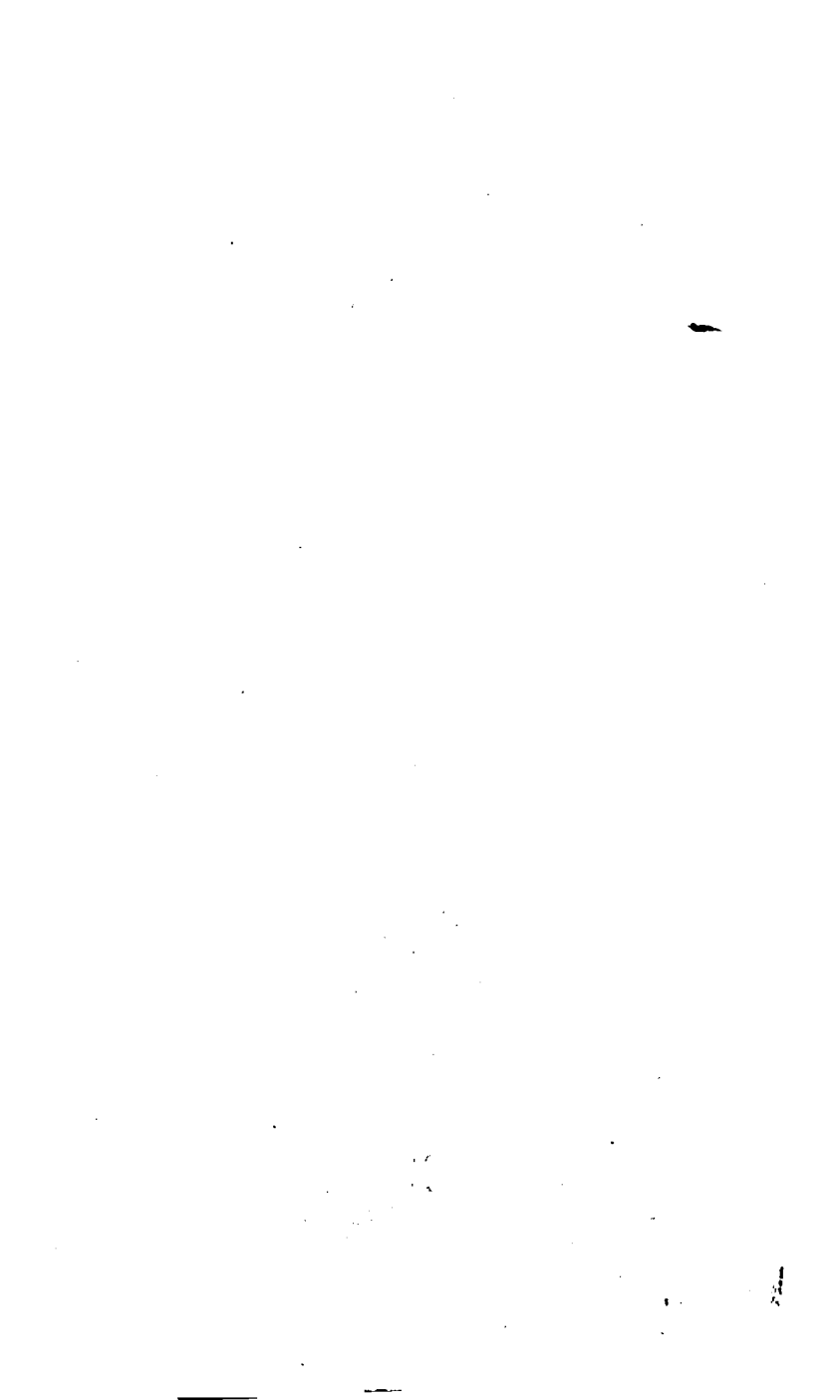


TABLE DES MATIÈRES

Don Carlos.....	1
Marie Stuart.....	169
La Pucelle d'Orléans.....	291

FIN DE LA TABLE.





Litteratura antica

Paris, — Imprimaris P. A. BOUCLIER et Co, rue des Poitevins.